NUMÉRO SPÉCIAL — 8 pages

SAMEDI 18 AVRIL 1942 — N° 64 — Prix : 1 franc 50

L'ÉCHO DES ETUDIANTS

HEBDOMADAIRE DE LA JEUNESSE INTELLECTUELLE ET DU CORPS ENSEIGNANT

FONDÉ EN 1908

Abonnement : un an, 68 francs. — Secrétaire Général : Jean RENON

Rédaction - Administration : 7, rue Dom-Vaissette - MONTPELLIER

Fidélité au Chef !

Unité de la France

Leçon d'une visite

LA VISITE DES ETUDIANTS AU MARÉCHAL

L'AIR était frais ce matin du 9 avril quand nous sommes arrivés à Vichy. Un soleil timide, qui essayait, sans y parvenir, de réchauffer l'atmosphère, nous promettait une belle journée.

Elle ne pouvait l'être plus!

Nous arrivions avec ceux de Toulouse qui s'étaient joints à nous la veille et avec ceux de Clermont-Ferrand que nous avions rencontrés le matin. La gare de Vichy étirait ses drapeaux et baillait de toutes ses portes. On l'avait réveillée de bonne heure ce matin-là et les responsables de ce réveil brutal étaient des étudiants, des étudiants venus de tous les coins de la France et des colonies, venus porter au Chef de l'Etat le message de confiance de leurs camarades d'amphi, fiers de cette noble mission, mais d'une fierté qui ne changeait en rien leurs habitudes joyeuses et bruyantes. Les délégations se groupaient, leurs membres discutaient entre eux. On parlait avec les camarades connus des autres villes, on faisait connaissance avec les autres. On se retrouvait! on se reconnaissait, on se tutoyait et les membres des diverses délégations ne se distinguaient plus que par le blason de leur province qu'ils portaient à leur pochette. « Le dauphin » pour ceux de Grenoble, « La croix du Languedoc » pour les Montpelliérains, « l'Agneau » pour les Toulousains.

Pour les Parisiens, « Le Vaisseau » et sa noble devise: Fluctuat nec mergitur.

Tous ceux qui étaient là ce matin se sentaient les membres de cette même grande famille « L'Université de France », qui venait rendre hommage à son chef suprême. Et les quelques Vychissois, mal éveillés par notre vacarme, qui apparaissaient à leurs balcons, nous semblaient être d'ordinaire, bien plus loin de nous que cet étudiant, venu de son Maroc natal, magnifique dans son burnous d'une blancheur immaculée.

Mais, peu à peu, le calme se fait, les délégations se reforment en groupe, les officiels arrivent. M. Lamirand, délégué général à la Jeunesse; M. Ourliac, chef adjoint du Cabinet de M. Carcopino, passent parmi elles, discutent avec leurs membres. Tout se calme. La musique des Chantiers de la Jeunesse, et ses magnifiques exécutants, habillés de vert et de blanc, fait son entrée, une entrée remarquable de tenue, d'ensemble et d'harmonie!

C'est alors le Général Campet, chef du Cabinet militaire du Chef de l'Etat, entouré de MM. de Saivre, chef adjoint du Cabinet civil; Terrachet, secrétaire général de l'Inspection publique, et Lamirand, secrétaire général à la Jeunesse, qui nous dit sa joie de nous accueillir et nous souhaite la bienvenue au nom du Maréchal.

■ ■ ■

La musique des Chantiers bat la marche, Trois par trois, les étudiants se rendent sur la place du Casino. Devant le Pavillon de l'Exposition de l'Armée nouvelle, en présence d'un détachement du 10e B. C. A., qui rend les honneurs, les couleurs sont envoyées.

C'est la première fois que les étudiants de la zone occupée assistent à cette cérémonie.

Nous ressentons fortement l'émotion mal dissimulée qu'elle provoque chez eux. Pour tous, la présence à nos côtés, devant les couleurs qui se lèvent, de camarades avec lesquels, côte à côte, nous avons longtemps travaillé et peiné, poursuivant les mêmes buts, avec lesquels, côte à côte, beaucoup d'entre nous ont combattu, et dont nous étions restés si longtemps séparés, la communion dan laquelle nous sommes tous, au même instant, avec l'Idée de Patrie, constitue le symbole de l'unité de valeur intellectuelle de la France et, au-delà de celle-ci, de l'unité du Pays tout entier.

■ ■ ■

Nous rendons ensuite une visite rapide aux expositions de l'Armée nouvelle et de l'Aviation. Puis au cinéma « Le Royal » une série de films vont nous faire revivre l'œuvre magnifique de reconstruction entreprise et bien entamée par le Maréchal. Nous revivons les heures merveilleuses et réconfortantes de ses visites à toutes les capitales provinciales françaises. C'est Marseille, c'est Toulouse et leurs accueils chauds et enthousiaste. C'est Saint-Etienne et le discours du Chef à la population ouvrière de France. C'est Clermont-Ferrand et la générosité de nos paysans. Partout la même foule et le même dévouement au chef.

Voici ensuite le Père. Le Maréchal choisit celle de ses photos qui sera vendue au profit du Secours National. Prenez celle avec le képi, *conseille-t-il.* De cette façon, on me reconnaîtra.

Nous nous rendons au Monument aux Morts.

■ ■ ■

Tout au long du défilé, notre verte avant-garde joue ses airs les plus entraînants. Nous marchons au pas instinctivement. Dans l'ordre viennent les délégations de Paris, Nancy, Dijon, Besançon, Caen, Rennes, Bordeaux, Poitiers, Strasbourg, Clermont, Grenoble, Aix, Montpellier, Toulouse, Lyon et Alger. Déjà, de nombreux Vichyssois sont amassés sur le parcours.

Je voudrais essayer ici de tirer la leçon de ces deux journées. Je dis bien deux, **car pour nos camarades de la zône occupée, la seconde journée fut presque aussi émouvante que la première.**

Je ne cacherai pas que plusieurs d'entre nous avaient fait en leur fort intérieur de réelles réserves quant à l'opportunité de la venue des étudiants à Vichy.

Pour nous, la visite au Chef de l'Etat, c'était une récompense, un couronnement, l'offrande d'un résultat. Or, nous devons constater que bien peu d'étudiants se sont rendus dignes d'avoir accès auprès du Maréchal en raison de leur dévouement à la révolution nationale. La fidélité au Chef de l'Etat français, c'est autre chose que des paroles.

Malgré cela, 250 étudiants sont venus à Vichy et au soir de ces deux journées, je puis dire combien nous sommes heureux de cette visite. Elle nous a permis d'assister, en effet, autour du Maréchal, à l'une des plus émouvantes manifestations d'unité nationale que nous ayons vu depuis longtemps.

250 étudiants et étudiantes ont éprouvé le choc psychologique et même physique que cré le contact direct avec le vainqueur de Verdun. Lorsque, dans le soleil, devant le drapeau, il leur est soudain apparu, droit et fier, ils ont compris ce que c'est qu'un chef véritable.

Et le soir, ceux auxquels il a parlé, devant lesquels il s'est arrêté, auxquels il a serré la main, connaissent la vivacité de son esprit, la jeunesse de son regard, la vigueur de sa main.

Il y a, maintenant, dans nos facultés, 250 étudiants et étudiantes qui peuvent porter témoignage devant leurs camarades, que les radios et les propagandes étrangères ont menti. Ils peuvent dire que l'homme qui a pris en charge la France, au moment où ses alliés et ses dirigeants l'abandonnaient, est un français en pleine possession de lui-même. Ils l'ont senti vraiment maître de notre destin.

■ ■

Mais, l'autre miracle de cette visite, c'est qu'à cette occasion, s'est créé la plus extraordinaire manifestation d'unité nationale.

Il y avait, à Vichy, des étudiants des trois zônes et de l'Empire. Je puis affirmer qu'au cours des multiples conversations qu'ils ont eu entre eux, ils ont senti, qu'en dépit de toutes les séparations ils étaient les fils d'une même Patrie, que leurs soucis étaient les mêmes, que leurs aspirations étaient communes.

Combien elles ont été efficaces ces rencontres entre étudiants d'Alger, de Lyon et de Paris! Plus que tous les appels, les discours et les phrases, ces contacts ont permis à des jeunes de se reconnaître. Des liens se sont créés, des cœurs se sont ouverts, des esprits se sont confrontés.

Maintenant, je pose une question:

Est-ce que ces journées seront sans lendemain? »

Il est facile de venir voir le Chef de l'Etat d'une révolution. Il est facile de se sentir unis à des camarades pendant un jour. Il est facile de repartir le cœur gonflé d'enthousiasme. Mais il est plus difficile de participer soit même à la révolution. Il est plus difficile de vivre l'unité française tous les jours au loin, soumis à toutes les pressions extérieures. Il est plus difficile de garder un enthousiasme si l'on ne le soutient pas par une doctrine et une action.

Ces journées seront-elles un feu de paille ou un commencement?

Tout est là.

Si, après avoir apporté leur hommage au Chef et l'avoir reconnu, parmi ces jeunes gens et ces jeunes filles, se lèvent les chefs étudiants que nous attendons, alors, un grand pas sera fait dans le domaine du redressement national.

Et dans un an, ce ne seront plus les vœux de fidélité d'isolés que recevra le Maréchal, mais ceux des représentants d'une jeunesse consciente de ses responsabilités, se préparant pleinement au rôle de direction qui sera le sien dans la France de demain.

Alors, à ces étudiants devront se joindre des professeurs et des instituteurs, car il faut que ce soit l'image de l'union de l'université toute entière qui soit offerte un jour au Chef de l'Etat. Je l'ai déjà dit: rien ne se fera de durable, si l'on ne considère pas l'université française comme un bloc.

Jean RENON.

Les étudiants passent devant l'Hôtel du Parc

Soudain, quand nous passons devant l'Hôtel du Parc, des acclamations jaillissent. Le Maréchal est sur la porte et nous regarde passer. Il est là, fier. Il nous salue de la main.

■ ■ ■

La place du Monument aux Morts est toute ornée de drapeaux et de bandeaux tricolores. Tout autour, des mâts portent les blasons des villes d'où sont venues les délégations. Des détachements du 10e B. C. A., des groupes des Chantiers de la Jeunesse et de « Jeunesse et Montagne » sont là, dans un garde-à-vous impeccable. Les officiels arrivent et, joyeuse surprise, le Maréchal est parmi eux. Il marche d'un pas alerte. A sa main une canne dont il ne se sert pas.

Des « Vive le Maréchal! » montent de la foule des étudiants et des curieux. Le Maréchal salue. A côté de lui, M. Carcopino, Ministre de l'Education Nationale, les Généraux de Laure, de La Porte du Theil, chef des Chantiers de la Jeunesse. C'est ce dernier qui va commander l'envoi des couleurs. Le silence se fait. Le drapeau monte lentement dans le ciel clair et ensoleillé.

Le Maréchal, lui aussi, est dans le soleil.

Des étudiants, anciens combattants, sortent des rangs et vont déposer une gerbe à la mémoire de leurs camarades de combat tombés au Champ d'Honneur. Parmi eux, portant la gerbe, et conduit par un de ses camarades, un polytechnicien en grande tenue, dont la Croix de Guerre et la Légion d'honneur disent le courage et les yeux vides le sacrifice.

Minute de silence. La musique des Chantiers ferme le ban. Le Maréchal s'approche alors du polytechnicien, lui serre la main et s'entretient avec lui.

Puis, il passe devant les délégations et, toujours alerte, rejoint l'Hôtel du Parc.

Les étudiants se dirigent vers le Casino, où un repas va leur être offert par le Maréchal.

■ ■ ■

C'est dans une atmosphère joyeuse que va se dérouler ce déjeuner, offert par le Maréchal, à ses 250 invités. A la table d'honneur, M. Carcopino, Ministre de l'Education Nationale; le Général Laure, Secrétaire général du Chef de l'Etat; MM. Terracher, Secrétaire général de l'Instruction publique; Marion, Secrétaire général à l'Information et à la Propagande; Jean Borotra, Commissaire général à l'Education générale et aux Sports; Lamirand, Secrétaire général à la Jeunesse, et tous les chefs des délégations.

Une tentative de chanson grivoise, dite estudiantine, est aussitôt couverte. Nous assistons alors à un véritable concours de chorale entre les divers groupes. Au Coupo Santo, *lancé par les Montpelliérains et les Aixois, succède* La Toulousaine. *A* La Bourguignonne *répond, au milieu d'un silence général,* Le P'tit Quinquin, *que nous chantent les étudiants de la zone interdite.*

Les étudiants sont las de chanter. Aux officiels, maintenant. Successivement, MM. Borotra, Lamirand, déclinent l'offre qui leur est faite. M. Marion, sollicité, essaye de persuader M. Carcopino que c'est à lui qu'on en veut. Le Général de La Porte du Theil se fait remplacer par ses troupes, la Chorale des Chantiers, qui, de l'avis général, remporte la palme.

Après les chansons, ce sont les « laïus » que l'on réclame. M. Carcopino se lève:

J'ai lu, dans vos yeux, nous dit-il, votre surprise et votre émotion à l'approche du Maréchal. J'y ai vu des larmes de tristesse à la pensée des maux dont ce grand homme nous a préservés, des larmes de confiance aussi.

Le Ministre célèbre ensuite l'union de toute la France, représentée ici par l'union des élites de la Patrie: Normaliens, Centraux, Polytechniciens, Etudiants, et nous assure que le Gouvernement a, au premier rang de ses soucis, celui de maintenir nos traditions d'intelligence, d'art et de science.

Il y a quelque chose que la défaite n'a pas entamé, s'écrit-il, c'est le prestige intellectuel de la France.

En terminant, il demande aux étudiants d'augmenter le capital de noblesse et de beauté que les lettres et les sciences françaises ont déposé entre leurs mains.

Les étudiants sont debout. Une vibrante Marseillaise *fait l'écho aux paroles du Ministre. Les étudiants l'ont compris et ils ne savent que crier leur enthousiasme.*

■ ■ ■

A 15 h. 30, nous sommes tous groupés dans un coin du jardin du Pavillon Sévigné. Serrés dans un espace évidemment trop étroit, pour le nombre imposant de ses visiteurs, nous attendons le Maréchal. Il apparaît, voit l'embarras de notre situation.

Dispersez-vous dans le jardin, *nous dit-il, et, délibérément, passe à travers nos rangs, au mépris complet de tout protocole et au grand désespoir de ceux qui en sont chargés. Les étudiants passent devant lui, délégation par délégation. A tous, il dit l'espoir qu'il a mis en nous. Tous lui répondent par l'affirmation de leur confiance.*

Il reçoit d'abord les Parisiens, qui l'accaparent pendant un long moment, leur demande des nouvelles de leurs études, de leurs professeurs et de leurs doyens.

Aux étudiants en médecine, il avoue aimablement et ironiquement ne pas croire à leur discipline.

J'ai un médecin attaché à ma personne, *leur dit-il.* Ménétrel! où êtes-vous! Il me donne des conseils, je suis ceux qui me plaisent. Tant pis pour les autres! Il a réussi tout de même à me mettre des cataplasmes quand je tousse.

Une vue du repas

Puis, il reçoit les Rennais, puis les autres délégations.

Tous sont visiblement émus par sa noblesse, touchés par sa sérénité, en même temps que surpris et heureux de son esprit de repartie. Il a pour chacun le mot qui convient, il évoque les souvenirs qu'il a laissés dans chacune des villes universitaires. N'est à Nancy qu'il a prononcé l'éloge funèbre de Lyautey, c'est à Besançon qu'il a été lieutenant d'un bataillon de chasseurs. Il félicite les Toulousains: c'est à eux qu'il a rendu visite pour la première fois comme chef d'Etat et, depuis, aucune ville n'a réussi à les égaler dans la chaleur de leur réception.

A un étudiant noir, il dit avoir visité son pays et avoir été l'ami d'un certain roi nègre. Le connaissez-vous? C'est le grand rival de mon oncle, *répond-il.* Eh bien! je vous annonce une bonne nouvelle, *ajoute le Maréchal,* il est mort. Votre oncle doit être content!

Pendant tout ce temps, MM. Borotra et Lamirand discutent avec les autres étudiants, de sport, évidemment, et de mouvement de jeunesse.

Il y a près de trois heures que nous sommes-là, le Maréchal a parlé à chacun de nous. Accompagné de Mme la Maréchale Pétain, il passe une dernière fois devant nous et va se retirer quand la Marseillaise *retentit. Il s'avance alors et, d'un geste large, salue toute notre jeunesse qui l'acclame et qui vient de se donner à lui comme il s'est donné à la France. Les étudiants ne savent pas réprimer*

MémoNum © montpellier3m

leur enthousiasme. M. Carcopino annonce alors que la descente des couleurs aura lieu le lendemain à 5 heures et qu'un morceau de drapeau sera donné à chacune des délégations de la zone occupée.

■ ■ ■

Il est 5 heures. Fidèles au rendez-vous, les étudiants de zone libre qui sont restés à Vichy attendent sur la place du Monument aux Morts leurs camarades de zone occupée qui sont allés passer la journée dans les chantiers de la jeunesse. Un bataillon du 10° B.C.A. et de motorisés sont là. Les cars arrivent, les étudiants en descendent, enchantés de leur visite. Le drapeau est descendu lentement, déchiré par les officiers du bataillon des chasseurs. Un morceau est donné à chacun des chefs des délégations et partagé entre les membres de celles-ci.

Et ainsi, dans chacune des villes universitaires, dans chacune des facultés de celles-ci, un étudiant apportera de Vichy un morceau de notre drapeau. Il le montrera à ses camarades moins fortunés que lui et leur racontera en détail l'histoire merveilleuse de son voyage à Vichy et de sa visite au Maréchal.

C'est cette histoire que nous avons essayé de vous raconter, nous nous excusons si nous l'avons mal fait et si nos mots nous ont trahi. Nous serons heureux si nous avons pu recréer pour vous l'atmosphè de ces journées de Vichy et vous faire vivre un instant seulement les heures inoubliables que nous avons vécues.

Le Diner des Etudiants Coloniaux

C'est une excellente initiative, due à Pierre Brunereau, chef de la propayande universitaire au Secrétariat général de l'Information.

Autour de M. André Demaison, conseiller national, un dîner a groupé les étudiants coloniaux venus à Vichy, le 9 avril, ainsi que les délégations d'Alger et de Rabat.

S'étaient joints à eux: Jacques d'Yvoire, Jean Dumont, Burnat, Jean Renon, Bernardin, etc...

Pendant tout ce repas régna parmi les convives une réconfortante atmosphère de franche camaraderie. A son issue, M. André Demaison dit combien il était heureux de voir ainsi réunis autour de lui, dans cette capitale provisoire de la France, les étudiants venus de tous les coins de l'Empire.

" L'ÉCHO " à Vichy

L'Echo n'a pas coutume de parler de ses collaborateurs. Nous ne publions pas leurs photographies, nous n'étalons pas leurs titres dans nos colonnes. Nous préférons travailler, faire notre journal plutôt que de chercher une publicité de mauvais aloi.

Nous signalons simplement qu'à l'occasion de la journée du 9 avril, nous avons été très heureux de voir venir à Vichy:

Mlle Suzanne Fabre, la directrice de notre page des Sciences, pour l'Université d'Aix;

Mlle Jamon, étudiante en médecine, l'une de nos plus actives correspondantes pour l'Université de Grenoble;

M. Raymond Castans, étudiant en doctorat en droit, secrétaire de rédaction de l'**Echo**, pour l'Université de Montpellier;

M. Henri Buet, étudiant en pharmacie, champion de France universitaire de cross-country, directeur de notre page « Notre frère le corps », pour l'Université de Lyon;

M. Jean Maisonobe, étudiant en lettres, vice-président de l'Amicale des Lettres, correspondant et rédacteur à notre journal pour l'Université de Clermont-Ferrand;

M. François de Villario, étudiant en droit et en lettres, correspondant et rédacteur à notre journal, pour l'Université de Toulouse.

De longs et fructueux échanges de vues ont eu lieu entre eux et notre secrétaire général, Jean Renon.

Ce dernier a assisté à l'ensemble des manifestations du 9 avril.

Le lendemain, un déjeuner a réuni les étudiants de l'Echo, les étudiants coloniaux et des délégués d'Alger et de Rabat. A ce déjeuner assistaient, en outre, autour de notre collaborateur et ami le docteur Pierre Cony, MM. Pierre Brunereau, chef de la propagande universitaire au Secrétariat Général de l'Information; Jacques d'Yvoire, chargé des problèmes étudiants au Secrétariat Général de la Jeunesse; Jean Dumont, chef du Service National des Etudiants; Burnat, rédacteur en chef du **Bulletin des Jeunes**, etc...

Un exemplaire de notre numéro de Noël a été remis à chacun de nos camarades de la zône occupée.

A NOS LECTEURS

La soudure entre nos provisions de papier des mois de mars et d'avril s'étant mal faite, l'*Echo* n'a pu paraître la semaine dernière. Nous nous en excusons auprès de nos abonnés, lecteurs et amis.

SUR LES CAUSES DE L'ABSENCE DE COMMUNAUTÉ ETUDIANTE

M. Robert Gautier déplore le manque de sens communautaire chez les étudiants. Comme il a raison! Les Fédérations et Associations le savent bien, qui luttent depuis tant d'années, par leurs propres moyens, contre l'individualisme étudiant. Que de dirigeants se sont dévoués de toutes leurs forces à cette tâche ingrate, y consacrant bénévolement tous leurs loisirs et compromettant même le succès de leurs études! Si leurs efforts n'ont point abouti à un succès définitif, les résultats acquis dans de telles conditions n'en sont pas moins dignes d'être retenus.

Bien loin de rendre cet hommage aux Fédérations d'étudiants, M. Gautier s'applique à en diminuer l'importance. « Dans une faculté de 5.000 étudiants, écrit-il, 300 au maximum sont inscrits aux associations nationales ou fédérations ou aux mouvements ».

Il est permis à M. Gautier de défendre la thèse de la « table rase ». Il n'est pas élégant de se servir dans ce but d'arguments manifestement faux.

Nous ne connaissons pas les effectifs de l'Union Nationale, mais à coup sûr, ils sont supérieurs au chiffre indiqué. Ceux de la Fédération Française des Associations Chrétiennes d'Etudiants sont également appréciables. Quant à nos Fédération Catholiques, elles groupent à elles seules, dans chaque ville universitaire — sauf exceptions très rares dues à l'incompétence de tel ou tel dirigeant: le renouvellement incessant des cadres est un problème si malaisé parfois à résoudre! — un minimum de 300 étudiants et étudiantes, généralement 5 à 600 et parfois plus d'un millier, sans parler de Paris et de ses 33 groupes affiliés.

Il ne s'agit là que des membres cotisants. Or, il est indéniable que l'influence d'un groupe s'exerce sur un grand nombre d'étudiants qui, par désir d'indépendance... ou par « resquille », profitent des services de ce groupe sans acquitter de cotisation.

Nous voulons croire que M. Gautier a été mal informé et qu'il a borné ses observations à une ou deux villes où les Associations ne donnent pas toute satisfaction (pour des raisons parfois qui, elles, ne peuvent être inconnues de M. Gautier).

En tout cas, ce serait une lourde faute, dans l'organisation du monde étudiant, d'oublier que l'union la plus féconde est celle qui s'opère spontanément. Si l'on doit regretter que tant d'étudiants forment encore une poussière inconsistante d'individus uniquement préoccupés de leurs diplômes et de leurs plaisirs, c'est se leurrer que de vouloir édifier la communauté étudiante sur une somme d'égoïsmes.

L'esprit d'union, la volonté de servir existent et n'attendent pas un décret pour se manifester. On les trouvera dans les Associations comme celles que nous avons l'honneur de diriger, familles étroitement unies, foyers de vie spirituelle, intellectuelle, sociale et patriotique.

Telle est bien, du reste, la pensée du Chef de l'Etat, qu'il exprimait tout récemment encore en s'adressant à la Commission de la Jeunesse du Conseil National:

« Les mouvements de jeunesse sont nés entre les deux guerres d'un besoin réel et profondément ressenti auquel ils ont efficacement, quoique insuffisamment satisfait, écrit le Maréchal. Leur diversité doit être maintenue car elle correspond à la variété effective des familles spirituelles de la France. »

Propos d'un spectateur pur

MARIE STUART

Il faut regretter que la pièce de Jean Loisy qui porte ce titre n'ait pas été jouée plus souvent en zone libre. On en a beaucoup parlé, mais rares sont ceux qui ont pu en avoir une idée exacte. Elle méritait, non pas plus de succès, car elle en remporte, mais si j'ose dire, plus de publicité. Car, si elle n'a pas le mérite de l'audace — mais la destruction des règles établies est-elle un mérite? — elle possède d'attrayantes qualités.

Jean Loisy est plus solide que brillant, et pourtant il a des phrases d'esprit charmantes; il conduit l'action strictement et sans un faux pas et pourtant ses disgressions nous paraissent indispensables; il est plus synthétiste qu'analyste et pourtant sa lucidité n'est jamais en défaut; il ne déshabille pas les caractères au-delà du troisième mot, mais à quoi bon si ces trois là suffisent?

Il a choisi un sujet facile, qui déjà avait séduit Bjornstjerne, Bjornson, Monchrestien, Schiller et d'autres, et c'est d'un dilettante; il s'est amusé à faire entrer toute la vie de Marie Stuart dans le minutage d'une nuit, et c'est d'un amateur de tours de force.

Les disciplines qu'il s'impose sont desuétes, mais fécondes; son style est archaïque, mais plein de tournures nouvelles. On y sent l'opiniâtreté et le buteur; on y trouve la facilité et l'élégance. Rien de plus ouvragé, rien de moins besogneux.

Une grande richesse dans ces cinq actes de prose dense; aucune surabondance. Le drame était à la fois politique et d'amour; Marie était reine, elle était jeune: Bothwell était sensuel et rêvait d'être roi. Difficile tâche de faire revivre une aventure régie par les convictions religieuses de la reine qui vicient le plaisir qu'elle prend au crime, à l'amour, aux compromissions avec John Knox qu'elle souhaite.

Jean Loisy, s'est tiré avec bonheur de tant d'hésitations; il a fait de tant d'atermoiements des caractères logiques; il a donné à tant de sentiments refoulés des explications séduisantes.

Je voudrais surtout insister sur la qualité maîtresse de la pièce qui est sa solidité. A la lire vous ne rirez sans doute pas beaucoup et ne serez guère surpris par les coups de théâtre. Mais essayez de la prendre en défaut! Essayez d'y mettre un coin: ce n'est pas seulement la scène touchée qui s'écroule, mais la pièce toute entière. Essayez d'amputer d'un mot la scène première de l'exposition ou celle où Lord Melville déclare son amour, vous supprimez les raisons d'être de la pièce et vous supprimez le personnage. Changez tant soit peu Darnley ou Lady Bothwell et Marie Stuart n'a plus aucune raison de ne pas tomber dès la troisième réplique, dans les bras de Bothwell.

Ces enchaînements infrangibles nous changent — et l'auteur ne fait pas mystère que c'est là un de ses buts — de tant de pièces modernes qui progressaient par les cheminements les plus inexplicables. L'œuvre devient de ciment armé au lieu d'être de briques creuses. Et c'est cette robustesse même qui fait que la pièce de Jean Loisy restera.

Henri SABATIER

LA VIE DES UNIVERSITES

UNIVERSITE D'ALGER

IN MEMORIAM

Notre ami Paul Ducros, qui terminait à l'Université d'Alger ses études de licence en Droit et en Lettres, vient d'être victime d'un accident mortel. Regagnant la ville après une matinale promenade à bicyclette par laquelle il inaugurait ses vacances, il ne put éviter un lourd camion qui le surprit à la sortie d'une rue. Il fut tué sur le coup.

Paul Ducros, dont vous avez pu lire ici, il y a quelque temps, un petit essai intitulé « Jalousie », était un jeune — vingt ans à peine — de qui la culture, la distinction et le génie littéraire faisaient un des plus beaux espoirs de notre génération montante.

Musicien d'élite, conférencier fin et déjà connu, il se préparait surtout à la vie des lettres, avec une conscience critique très juste de ses facultés et une infinie probité intellectuelle. Ses écrits, frappés au coin de la marque du cœur et de l'esprit, occupaient ces jours-ci encore tous ses soins, en vue d'une édition dont on lui avait fait récemment la proposition.

Il était aussi un étudiant parfait, estimé jusqu'à l'amitié même par ses professeurs, exemple de sérieux, d'affabilité charmante et d'application studieuse.

Paul Ducros était l'un des amis les plus fervents de l'**Echo** dans son équipe algérienne.

Avec une émotion profonde, nous nous inclinons devant ce deuil brutal et nous présentons respectueusement à la famille qu'il frappe l'hommage triste de notre tribut sincère de regrets.

■ ■

FACULTE DE MEDECINE

M. le professeur Henry Roques, agrégé de la Faculté de Médecine d'Alger a été pérennisé à ce titre.

M. Henry Roques, entré en fonctions dans cette Faculté depuis le 16 janvier 1935, avait été nommé agrégé dès l'année suivante.

Qu'il trouve ici l'expression de nos félicitations respectueuses.

■ ■

FACULTE DE DROIT

M. Lambert, professeur, chargé du cours d'Histoire du Droit, a commencé récemment son cours d'Histoire du Droit Public, spécial aux étudiants de Doctorat. Ce cours débute par une étude des origines de la seigneurie.

Nous publierons prochainement, sous une forme complète et détaillée, un aperçu du cours du Droit Colonial, professé par M. René Bienvenue.

Ce cours récent, puisqu'il n'a lieu àla Faculté d'Alger que pour la seconde fois, présente, en effet, par sa substance même, un intérêt tout particulier dont nous relèverons certainement avec quelque profit pour nos camarades les plus importants aspects.

UNIVERSITE D'AIX...

FACULTE DE DROIT

C'est pour discuter le sujet suivant que la conférence Portalis s'est réunie, sous la présidence de M. Sénès:

« Une femme divorcée peut-elle demander une pension alimentaire à son ancien mari, lorsque l'état de gêne qu'elle invoque résulte d'un fait postérieur au jugement de divorce? »

Pour la première fois depuis la rentrée, une jeune fille avait affronté la barre de la conférence Portalis: Mlle Renson, étudiante de première année, était l'avocate de la demanderesse. Elle s'acquitta de sa tâche avec un réel talent d'orateur, discutant avec autant de fougue que de science juridique les divers points litigieux. Invoquant l'évolution de la jurisprudence, elle soutint que rien ne s'opposait à ce que le tribunal prononçat la pension alimentaire qu'elle demandait. En effet, dit-elle, la femme, ne pouvant plus trouver dans les ressources du ménage ce qui était nécessaire à ses besoins, doit recevoir de son mari une allocation compensatrice.

Contre cette théorie se fit entendre Me Thierry, qui s'éleva contre les conséquences inadmissibles, d'après lui, d'une décision donnant satisfaction à la demanderesse. Calme et posé, il s'efforça de détruire l'un après l'autre les arguments de son adversaire, s'appuyant, lui aussi, sur de nombreux arrêts de jurisprudence.

La conférence Portalis, entérinant les conclusions de Mlle Reuson, accorda la pension alimentaire demandée.

M. le professeur Audinet, à qui Sénès donna la parole après l'avoir remercié d'avoir bien voulu assister à cette séance, se prononça dans le même sens que la majorité des étudiants présents. Il admit toutefois que la pension ne se justifiait plus dans le cas où la femme serait tombée dans un état de gêne par suite d'un fait constituant une faute, par exemple le jeu.

R. S.

■ ■

FACULTE DES LETTRES

Les inscriptions sur le registre des examens sont reçues dès maintenant au Secrétariat de la Faculté.

—o—

UNIVERSITE DE LYON

FACULTE DE MEDECINE

Le 26 mars, le professeur Latarjet avait convoqué les deux premières années à se réunir dans l'amphi. Bien peu ont répondu à l'appel et c'est fort regrettable.

En quelques mots très simples et dépourvus de tout caractère magistral, M. Latarjet nous vanta les bienfaits du sport. Il nous fournit des preuves de ces bienfaits, preuves expérimentales (expériences menées dans une école lyonnaise), preuves statistiques (chiffres fournis par le centre de réforme). Il nous vanta les joies du stade. Il insista, enfin, sur la nécessité d'être fort physiquement pour accomplir le redressement de notre pays qui est notre tâche actuelle.

Conclusion: un quart d'heure de gymnastique quotidienne le matin au saut du lit.

Un après-midi par semaine réservé au sport (la Faculté nous a laissé le mercredi après-midi dans ce but) et pour cela être inscrit, autant que possible, à l'association sportive universitaire.

Puissent beaucoup suivre ces conseils donnés pour notre bien par un de nos maîtres.

LA VIE INTELLECTUELLE ET LES UNIVERSITES DANS LES CAMPS DE PRISONNIERS

Pour terminer la quinzaine de l'Etudiant Prisonnier, une conférence avait été organisée. M. le recteur Gau prit la parole pour excuser M. le professeur Guitton, retenu en zône occupée et présenter M. de Fabrègues, qui avait accepté au dernier moment de le remplacer.

Prisonnier rapatrié, M. de Fabrègues, très simplement, nous dit comment étaient nées ces Universités de camp, au lendemain de la défaite, par une réaction instructive de l'esprit, seul bien qui restât intact. Chacun voulut faire partager ses richesses à ses camarades. Des discussions passionnées s'engagèrent sur Shakespeare, sur diverses questions. Ainsi naquirent les premiers cours, bientôt transformés, agrandie, où l'on traita de tous les sujets : art, littérature, sciences et surtout problèmes sociaux. En littérature, les prisonniers s'attachent peu à la forme. Seuls, le fond, l'idée les intéressent; d'où leurs critiques à l'égard des écrivains français de la dernière époque. Parmi eux, seuls, Péguy et Claudel leur semblent apporter quelque chose de solide. M. de Fabrègues lit à ce sujet des pages significatives de prisonniers.

L'orateur termine en tirant le leçon de ce message des prisonniers: les Français doivent avoir la volonté farouche de vivre, malgré toutes les épreuves et surtout ils doivent garder au cœur une immortelle espérance.

Après que la chorale mixte universitaire, dirigée par Mme Trillat eut fait entendre quelques morceaux de son répertoire, S. E. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, prit la parole et regretta que les étudiants, comme d'ailleurs trop de Français, ne portent pas aux prisonniers et même à la France tout l'intérêt qui leur est dû. Il s'éleva contre cette indifférence monstrueuse. « Il ne faut pas, dit-il, que lorsque nos prisonniers rentreront, nous soyons obligés de leur dire: nous n'avons encore pas terminé; le relèvement n'est qu'à peine entrepris ».

La réunion s'acheva par l'exécution, par la chorale mixte universitaire, de la « Marseillaise, harmonisée par M. E. Trillat.

O. J.

■ ■

Ve SALON D'ART ETUDIANT

Plus de trois cents toiles et œuvres diverses sont exposées. Elles révèlent toutes, sinon une puissante originalité du moins un grand souci de perfection et un véritable amour de l'art.

Signalons dans des genres extrêmement variés, quelques-uns de ceux qui nous apparaissent les plus dignes d'intérêt:

Vandebeuque expose une très belle « Piéta ». De Brenier, l'on peut admirer de très expressives illustrations pour les œuvres de Verlaine et de Beaudelaire. Aline Loudot nous montre comment elle conçoit de remarquables illustrations pour un conte de Bressan. Beier, qui nous paraît d'avoir plus d'une corde à son arc, présente de petites maquettes de navires de guerre, une réduction fouillée et précise d'une vedette lance-torpilles, des dessins humoristiques ; la maquette du décor préparé par Lefranc et Granoff pour la représentation de « L'Ecole des Maris » par le Théâtre universitaire et que les circonstances actuelles n'ont pas permis le montage.

Mentionnons également de très belles photos d'art, des œuvres de Bertrand de Gayet, de Wauthier, Jacques Govard, Mado Serf, Gressier, etc...

O. F.

UNIVERSITE DE MONTPELLIER

PHILOSOPHIE

Dissertations. — Voici le texte d'une série de dissertations à remettre le 1er juin:

Morale et sociologie : Raison et société.

Cette dissertation comprend deux parties distinctes à traiter. Il s'agit tout d'abord de savoir si la raison, comme le prétend Durkheim, Lévy-Bruhl et autres, de l'école sociologique dite française, a sa source dans la société; et, d'autre part, il faut étudier si la société suppose la raison pour se constituer.

Métaphysique: Qu'est-ce que le spiritualisme?

Le mot de spiritualisme a été mis à la mode par Victor Cousin, mais ce n'est là que le mauvais aspect de la doctrine. Le XXe siècle a totalement renouvelé la perspective éclectique.

Psychologie: Volonté et personnalité.

Histoire de la philosophie: L'idée de substance chez Descartes.

Exposés: M. Forest a proposé aux étudiants les questions suivantes comme matière d'exposés:

1. Le pragmatisme;
2. Y a-t-il une évolution des principes de la raison?
3. Caractériser l'attitude critique devant le problème de la connaissance;
4. Qu'est-ce qu'une philosophie de l'expérience?

—»—

UNIVERSITE DE TOULOUSE

ACADEMIE DES SCIENCES INSCRIPTIONS ET BELLES LETTRES

Séance du jeudi 26 mars à 17 h.

Ordre du jour: M. le docteur Sallet: la médecine vétérinaire et l'attention portée aux bêtes dans l'Annam traditionnel.

M. R. Rey: archéologie et régionalisme.

Concours de 1942. — Les prix suivants seront décernés:

Prix Gaussail (665 fr.) et prix Ozenne (300 fr.): travaux d'ordre scientifique.

Prix Maury (1.000 fr.): travail manuscrit (ou imprimé depuis le dernier concours) sur une question industrielle ou scientifique et dont l'auteur est natif de Toulouse (joindre un bulletin de naissance).

Prix Alfred-Duméril (600 fr.) : sujet d'histoire politique ou sociale antérieure à 1870. Les travaux imprimés sont admis pour le prix Ozenne et le prix Alfred-Duméril, pourvu que la publication n'en remonte pas au-delà de trois années. Les travaux manuscrits doivent être anonymes (devise répétée dans une enveloppe cachetée).

Ces travaux doivent être déposés au secrétariat de l'Académie, hôtel d'Assizat, au plus tard le 1er mai 1942.

ETUDIANTS ELOIGNES DES FACULTES

Il faut du courage pour préparer, seul, loin d'une ville de Faculté, un examen rendu chaque session plus difficile par le nombre croissant des candidats. Privés de l'atmosphère des Facultés, livrés à eux-mêmes, sans conseils, sans contrôle de leur travail, ces étudiants isolés doivent, pour réussir, fournir un éffort bien plus grand. Encore cet effort n'est-il pas toujours récompensé, l'examen venu.

C'est à ses étudiants isolés et aussi à ceux qui sentent le besoin d'être soutenus dans leur travail par un contrôle régulier et personnel, qu'on pensé les organisateurs de l'Enseignement chez Soi, section d'Etudes supérieures. Cette section prépare par correspondance à différents professorats, aux certificats de licence ès-lettres et ès-sciences. Cette préparation est assurée par des professeurs agrégés ou docteurs.

Pour les notices particulières, écrire au Secrétariat de l'Enseignement chez Soi, 34, rue Estelle, Marseille.

FÉDERATION FRANÇAISE DES ÉTUDIANTS CATHOLIQUES

CONGRÈS NATIONAL

Le XXIe Congrès National des Etudiants Catholiques se tiendra à Montpellier les 24, 25 et 26 avril 1942. Il marquera le 20e anniversaire de la fondation de la FFEC.

De nombreux « anciens » gardent encore le souvenir du Congrès National des Etudiants Catholiques de 1933.

L'A. C. E. de Montpellier avait reçu magnifiquement ses hôtes et avait organisé cette rencontre où l'on avait étudié ensemble « l'orientation professionnelle des jeunes gens » avec des attentions inoubliables.

Cette année, malgré les difficultés, les Montpelliérains ont accepté la charge de préparer la grande réunion nationale des Etudiants Catholiques et la manifestation qui marquera le 20e anniversaire de la fondation de la F. F. E. C. (Paris 1922).

Déjà, de chaque ville universitaire, s'annoncent des délégations nombreuses et les cartes de congressistes sont très demandées.

Le programme en vaut la peine. Les congressistes se réuniront le jeudi 23 dans l'après-midi et, après le diner en commun, se déroulera, Salle des Concerts, la séance d'ouverture.

Le 24, journée des Corporations avec messes corporatives dans les différentes églises, réunion des offices corporatifs, visite de Montpellier. A 11 h., les congressistes seront reçu par la municipalité au foyer du Grand Théâtre. Ils se rendront ensuite au monument aux morts. Le soir, à l'Opéra municipal, soirée de gala par les Escholiers de Languedoc.

Le 25, journée de l'Empire et des missions. Visite de Maguelone. Le soir, veillée de prières à la cathédrale.

Le dimanche 26 sera la journée des prisonniers. Messe de communion, lever des couleurs, messe solennelle à la cathédrale, réunion de clôture du congrès et diner de clôture.

L'après-midi, à 15 h., se déroulera la manifestation commémorative du 20e anniversaire de la Fédération Française des Etudiants Catholiques à laquelle assisteront S. E. le cardinal Gerlier, archevêque de Lyon, primat des Gaules; M. Le Cour Grandmaison, vice-président de la Fédération Nationale Catholique et conseiller national.

Une première partie sera consacrée à « l'unité française ». Après une prière pour l'âme des étudiants tombés au champ d'honneur, des « témoignages » évoqueront le souvenir de tous nos camarades retenus loin de nous: les prisonniers, ceux des zônes occupées, ceux de l'Empire, ceux des chantiers. Des chœurs et danses rappelleront l'unité de la France dans la diversité de ses provinces.

En seconde partie, consacrée à « l'unité chrétienne », nous entendrons M. Le Cour Grandmaison, S. E. le cardinal Gerlier.

Après la bénédiction papale, on se séparera au chant de « Jeunesse ».

Programme chargé, sans doute, mais de belles heures en perspective. Que tous ceux qui le peuvent viennent se joindre à nous.

F. F. E. C.

N. B. — Tous renseignements seront fournis par M. Henri Péquignot, secrétaire du Comité d'Organisation, 2, rue Mailhart, à Montpellier.

UNE MISE AU POINT

C'est celle que vous pouvez faire de votre Anglais grâce aux COURS SYSTEMA. Conçus par Pierre et Andrée Henrion, anciens élèves de MM. Derocquigny, Delattre, etc., ces cours vous apprendront en quelques mois à UTILISER la langue avec correction, même si votre niveau actuel ne dépasse pas celui d'une 3e année de Lycée. Une taylorisation poussée du travail permet un enseignement STRICTEMENT INDIVIDUEL à des prix abordables aux bourses les plus modestes. « Votre méthode est une petite merveille », nous dit le Dr R. (Savoie), tandis que Mme M. (Loire) « enthousiasmée, se sent une ardeur de jeune néophyte » (Opinions d'élèves NON SOLLICITEES). Chacun de nos cours vaut un séjour à l'étranger. Ecrivez sans tarder, en indiquant votre niveau, aux COURS SYSTEMA (repliés), Villa Joppet, CHAMBERY.

Votre anglais se perd ?

Un cours **SYSTEMA** (replié villa Joppet, Chambéry), le remettra au point, à peu de frais, infailliblement. — Ecrivez-nous.

Le Bureau Universitaire de Statistique communique :

Concours accessibles aux licenciés et diplômes des Grandes Ecoles:

Office National des Mutilés: concours pour l'emploi de rédacteurs stagiaires (Clôture des inscriptions le 15 juin 1942. — Concours: le 16 juin 1942. — Nombre de places: 8. — Voir J. O. du 24-3-42. — Epreuves à Paris).

Rédacteurs dans les Bureaux de la Mairie de Montpellier: épreuves à Montpellier: le 4 mai 1942. (Clôture des inscriptions: le 25 avril. — Nombre de places: 2). Réservés aux candidats masculins.

Recrutement sans concours de commissaires de police en Algérie (Inscription jusqu'au 10 juin 1942 au Gouvernement Général de l'Algérie (Service de la Sécurité générale).

Session 1942 de la section d'Etudes supérieures de la vigne et du vin (4 mai-28 novembre). — Elèves recrutés parmi les ingénieurs agronomes et les ingénieurs agricoles. — Nombre d'élèves: 10. (Voir Journal Officiel du 31 mars 1942)

Rédacteur stagiaire au Ministère de l'Intérieur (Clôture des inscriptions): 15 mai 1942. — Concours le 16 juin 1942.

Concours pour le recrutement de médecins de l'Assistance médicale à domicile, à l'Assistance Publique à Paris. — Diplôme: Docteur en Médecine. — Date du concours: 11 mai 1942. — Clôture des inscriptions: 24 avril 1942. — Nombre de places: 10.

Concours d'admission à l'emploi de vétérinaire élève officier de l'active (J. O. du 26 mars 1942. — Concours le 22 juin.

S'adresser au Secrétariat d'Etat à la Guerre — Section Vétérinaire — Bureau Cavalerie à Royat.

Concours accessibles aux titulaires du baccalauréat:

Secrétaire-Rédacteur stagiaire des services de l'Inspection du travail et de la main-d'œuvre (Secrétariat d'Etat au Travail): Baccalauréat ou Brevet supérieur, ou Capacité en Droit). — Nombre de places: 20. — Concours le 15 juin 1942. — Clôture des inscriptions le 30 avril 1942.

Concours d'admission à l'emploi de commis des établissements pénitentiaires. (Baccalauréat ou Brevet Supérieur). — J. O. du 31 mars 1942. — Concours: première quinzaine de Juin — Clôture des inscriptions: 15 mai 1942. — Nombre de places: 7. — (S'adresser à la Préfecture de son lieu de résidence).

Instituteur des Institutions Publiques d'Education surveillée (J. O. du 31 mars 1942). — Concours: première quinzaine de juin. — Clôture des inscriptions: 15 mai. — Nombre de places: 5. — (Baccalauréat ou Brevet Supérieur, plus le C A pédagogique. — S'adresser à la Préfecture de son lieu de résidence.

Concours d'entrée à l'Ecole Polytechnique: le 1er avril 1942.

Concours d'admission aux Ecoles Nationales Vétérinaires (J. O. du 26 mars 1942) — Concours: le 3 août 1942.

S'adresser à: Ecole Nationale Vétérinaire de Toulouse ou Lyon ou au Ministère de l'Agriculture, Hôtel Mondial, Vichy, services vétérinaires).

Admission à l'Ecole Nationale de la France d'Outre-Mer (Sections administratives. — J. O. du 27 mars 1942. — Concours le 1er juin (oral le 3 août). — Nombre de places: 37 — S'adresser au Secrétariat d'Etat aux Colonies.

Elève de l'Ecole du Service de Santé (Journal Officiel du 2 avril 1942). — **Concours le 25 juin — Clôture des inscriptions: 1er juin — Nombre de places: 60.**

Concours accessibles aux titulaires du Brevet Elémentaire:

Concours pour le recrutement de 8 expéditionnaires dans les Bureaux de la Mairie de Montpellier. — Concours le 11 mai 1942. — Clôture des inscriptions: le 25 avril 1942. — Nombre de places: 6 hommes et 2 femmes. — S'adresser à la Mairie de Montpellier).

Adjoint technique stagiaire de l'Institut géographique National (J. O. du 8 avril 1942. — A Paris et à Montauban: Clôture des inscriptions: le 20 juin 1942. — Nombre de places: 25. — Concours le 20 juillet 1942.

Dame-stagiaire à la Caisse des Dépôts et Consignations (J. O. du 27 mars 1942), à Paris. — Clôture des inscriptions: 27 avril. — Concours: 2e quinzaine de juin. — S'adresser à Paris, Direction Générale de la Caisse des Dépôts et Consignations, 56, rue de Lille.

Session d'examen de Monitrice de l'Enseignement Ménager. — Examen: le 2 juin. — Clôture des inscriptions: 1er mai. — Adresser les demandes: à la Délégation Régionale à la Famille, 132, rue de Créqui, Lyon.

Concours pour l'admission au grade d'élève-ingénieur des Travaux géographiques de l'Etat (J. O. du 8 avril 1942). — Concours le 27 juillet 1942. — Clôture des inscriptions: le 27 juin 1942. — Nombre de places: 8.

Concours pour l'emploi de vérificateur stagiaire à la Direction des Assurances (J. O. du 7 avril 1942). — S'adresser au Ministère de l'Economie Nationale et des Finances, Hôtel Carlton, Vichy. — Concours le 15 juin 1942. — Nombre de places: 5.

Concours pour l'emploi d'agent de contrôle des Etablissements de pêche maritime (J. O. du 1er avril 1942). — Clôture des inscriptions: 16 mai 1942 — Concours le 16 juin. — Nombre de places: 5.

Concours de l'adjuvat et du protectorat à la Faculté de Médecine de Paris (J. O. du 27 mars 1942). — Avis de concours.

Certificat d'aptitude à l'Enseignement du dessin dans les Lycées et Collèges (1er degré). J. O. du 29 mars 1942. — Le 7 mai 1942.

Auxiliaire du Trésor: Loire: mai 1942 — Haute-Loire: 28 mai 1942.

Admission aux Ecoles de Maistrance de la Marine (Pont et Machine). — (Concours le 22 juillet 1942. — Clôture des inscriptions: 15 juin 1942 (Voir J. O. du 17 mars 1942.

Concours pour le recrutement d'un Professeur de composition décorative (Ecole des Beaux-Arts. Montpellier). — Concours: 22 mai 1942. — Clôture des inscriptions: 15 mai 1942.

Concours d'admission aux Ecoles Nationales d'Horlogerie. — Concours: le 27 juin 1942. — Clôture des inscriptions: 31 mai 1942.

Certificat d'aptitude au professorat industriel de dessin, d'art appliqué: 2e partie: le 22 juin 1942. — Adresser les dossiers au Ministère de l'Education Nationale et à la Jeunesse, Vichy.

Concours pour le Grand Prix de composition musicale en 1942. — Concours: les 15 et 28 mai 1942. — Clôture des inscriptions: 25 avril 1942.

Concours d'admission aux Ecoles d'Arts et Métiers. — Concours: le 8 juin 1942 — Clôture des inscriptions: 30 avril.

ECONOMISER LE PAPIER

C'EST SERVIR

Afin d'éviter les invendus, achetez chaque semaine votre *Echo* chez le même dépositaire, ou mieux: Abonnez-vous.

MémoNum © montpellier3m

LE REGIONALISME et les Universités

par Louis BARBILLION,
Professeur honoraire à la Faculté des Sciences de Grenoble

A plusieurs reprises, le Maréchal, dans ses allocutions et ses messages, a fait allusion au rôle très important que doit acquérir, dans le renouveau de l'Etat Français, le Régionalisme.

C'est là un terme, non pas vague, mais fort général, sous lequel s'abritent, en réalité, des conceptions fort différentes. Evidemment, on se propose, sous une forme ou sous une autre, de donner un regain d'activité aux vieilles traditions locales et régionales, mais sous quelle forme? S'il ne s'agit que de ressusciter ou de magnifier des coutumes, des traditions, des faits, des symphonies plus ou moins agrestes et vieillotes, le programme n'est pas pour déplaire. mais il est insuffisant. Et encore, convient-il de ne pas tomber dans l'excès facile et nauséeux d'une fantaisie ou d'une parade de café-concert. Ces reconstitutions ne souffrent pas la médiocrité. Sinon, elles font plus de mal que de bien...

Mais ce n'est là qu'un accessoire. Le fond du problème est autre. Il s'agit, tout en redonnant aux provinciaux de nos diverses régions de France, un sens plus aigü de leur généreux passé, de réorganiser l'Etat nouveau sur des bases nouvelles car on ne saurait utiliser, pour l'administration que prévoit le Maréchal, le jeu des anciennes provinces, fort nombreuses, d'étendues très inégales et du reste dont les statuts, politiques, administratifs et financiers étaient de même assez différents.

On proposa, comme solution subdivisionnaire, la « Région ». Evidemment, la Région est un organe, sinon tout neuf, au moins ayant très peu servi, donc séduisant, puisqu'il s'agit de se dépouiller des conceptions anciennes. Nous connaissons déjà des régions militaires et administratives diverses, les ressorts de « Cour d'appel », les Régions économiques, les Académies universitaires, etc... qui présentent toutes le défaut de ne pas se recouvrir exactement. Les nécessités et les sujétions qui leur ont imposé ces limites respectives sont indiscutables. Mais c'est un fait: une Région militaire ne se superpose pas à une Région de Cour d'appel ou à une Académie universitaire, bien qu'ayant souvent la même petite capitale.

Evidemment, nous ne sommes pas encore documentés, dans le grand public, sur le statut définitif de nos futures régions ou de nos néo-provinces. Un Comité qualifié, désigné par le Maréchal, a déjà fait son choix ou presque. Acceptons donc avec confiance les conclusions d'études qui sont, cela nous le savons, poursuivies avec le plus grand sérieux et le plus grand dévouement et supposons le problème résolu.

En gros, il s'agit d'une vingtaine de tranches dans lesquelles on va découper la France. Mais la question du partage géographique n'est pas la seule à envisager. Le fonctionnement organique intime de chacne de ces régions est non moins important. Quels liens existeront avec le pouvoir central? Quelle dépendance ou indépendance seront imparties aux provinces-régions? Que seront-elles au point de vue économique, au point de vue industriel, au point de vue financier, au point de vue universitaire? A une époque où les considérations matérielles priment toutes les autres, cette quatrième préoccupation peut sembler quelque peu oiseuse par rapport aux trois premières. Il n'en est rien, car le royaume de l'esprit attend sa revanche. Il l'aura inéluctablement. Elle vient déjà.

Si, au temps du régime déchu, il était de règle au Parlement, même dans la presse, de balancer fortement l'encensoir devant le monde universitaire, au fond, nos dirigeants s'en désintéressaient totalement. Ils ne cherchaient, dans leurs manifestations oratoires aux slogans boursouflés « l'union féconde de la Science et de l'Industrie, la résurrection de la Province française, etc. » que prétextes aux profits personnels, matériels et moraux, à moins que frères .... ils ne travaillassent pour le plus grand avantage de leur confrérie occulte.

De tout ceci, des preuves? Une seule suffit, la guerre au couteau faite à toute personnalité régionale indépendante, créatrice d'une œuvre d'intérêt général, mais sans forme de vassalité politique. Dans telle Université, tel tyranneau politique local, à la carrière professionnelle obscure, mais fort gradué dans la franc-maçonnerie (ce n'était peut-être pas, comme Chautemps, un « Sublime Prince du Royal Secret », à moins que ce ne fut un « Prince Royal du Sublime Secret »), s'arrogeait un droit de regard, bien pire, un droit de veto, sur les promotions, allocations, subventions ou crédits, de comportement normal et d'échéance régulière. Usurpation fort aisée, car, très introduit au Ministère, où les frères .... ne manquaient pas, le dit politicien tirait avec maîtrise les ficelles, avec au besoin les gestes nécessaires, jadis utilisés au Grand Sérail pour supprimer les individualités gênantes. Pour la plupart, parvenus par la politique, trop de nos Grands Chefs étaient devenus des serfs. Obéissance discrète, mais passive. Il y aurait là une bien curieuse histoire à écrire de l'Université politicienne et franc-maçonne de ces dix derniers lustres. Nous possédons, pour notre part, une assez riche documentation sur la matière...

Nos bons maçons ne rencontraient pas de plus sournois adversaires et de meilleurs étrangleurs que les bureaux du Ministère, soucieux, avant toute chose, de leur cher repos et partisans de la tradition classique du « Surtout, pas d'affaires ».

Et maintenant, rendu cet acte de justice distributive, quel était le mécanisme du fonctionnement de ces Universités provinciales? Ce n'est pas du siècle dernier, l'état général de nos Facultés de province était lamentable, non du fait de la dévoiler un secret que de rappeler ici qu'à la fin valeur de nombreux professeurs, qui étaient excellents, mais de l'insuffisance criante des sources de recrutement scolaire pour ces grands établissements. Quelques étudiants à peine pour chaque discipline et non des meilleurs. En Sciences, notamment, certains ajournés aux concours des grandes Ecoles, en somme, des demi-vaincus déjà, cherchant une solution de remplacement sur les bancs de nos Facultés.

Le directeur de l'Enseignement Supérieur, M. Liard, ému de cette situation tragique, se fit l'inspirateur de la loi organique de 1896, créant des Universités dans chaque siège d'Académie, par rassemblement des Facultés diverses préexistantes. Cette loi continuait de laisser à ces Universités la mission de préparer à certains diplômes et concours d'Etat, tous les mêmes en France, licences, agrégations, doctorats, etc..., mais leur permettait aussi de créer et d'attribuer des diplômes destinés à sanctionner des études particulièrement commandées par l'intérêt des provinces mêmes. Elle assurait à chaque Université un budget propre, en grande partie alimenté par ses recettes propres et dont elle était maîtresse de disposer à sa guise, naturellement dans le cadre des réglements. En somme, les Universités devenaient libres, un peu à la manière de Dominions intellectuels. Ce n'était pas une liberté absolue, fort heureusement du reste, car elle eût été alors éminemment dangereuse, vu la faiblesse des personnalités civiles qui eussent été appelées à en bénéficier.

Tout ceci est trop connu pour que nous nous y arrêtions. Prenons quelques exemples concrets, tirés d'une existence, la nôtre, de quarante ans, comme professeur dans l'une de ces Universités, celle de Grenoble. Documents humains, donc personnels, que nous nous excusons de fournir, mais dans les enquêtes, ne sont-ce pas les plus utiles et les plus probants?

Cette Université de Grenoble est donnée, à juste titre, comme l'une des plus allantes. Certains esprits impartiaux ont même affirmé qu'elle était en France la première de cet ordre, en matière d'innovation. Il est certain que, comme ailleurs, ses créations, à de rares exceptions près, quelques-unes ayant plutôt été des contrebatteries destinées à des actions intestines, ont bénéficié d'un succès étonnant. Citerons-nous, dans l'ordre des Lettres, les Instituts Français d'Italie ouverts à Rome, Naples et Florence, avec des concours insignifiants du pouvoir central et sous la seule impulsion de l'Université de Grenoble? On sait les riches enseignements qu'ont assuré ces Instituts, les éminents services qu'ils ont rendu, au moins jusqu'à l'ouverture de la dernière guerre. Or, si les débuts furent difficiles, à peine l'existence de ces établissements fut-elle assurée et leur succès indiscutable, que des démarches incessantes, répétées, obstinées même et pas toujours loyales, furent exécutées à Paris, trouvant au Ministère intéressé des échos bienveillants pour le transfert, de l'Université de Grenoble à celle de la capitale, de la Direction des mêmes Instituts. Ainsi fut-il démontré sur ce point particulier (nous pourrions le faire sur beaucoup d'autres) que Paris tient absolument à imprimer son sceau sur toute création d'intérêt réellement national. « De par le Roi, défense à Dieu de faire miracle... » en lieux étrangers à la circonscription géographique universitaire.

Si cette méthode d'absorption ne réussissait pas, une deuxième était utilisée: création, sous l'égide de Paris, d'un établissement analogue. Dès lors, la partie n'était plus égale. On sait comment s'effectuaient les pressions, dans les antichambres ministérielles, pour arracher aux patrons des décisions, presque toujours contraires à l'intérêt du pays et simplement destinées à favoriser quelques particuliers. Certaines écoles « techniques » de marchands de soupe jouissaient à Paris d'une faveur étrange. Les ministres, en fait, n'étaient jamais les maîtres de leurs bureaux.

De cette anarchie aboulique, nombre d'exemples piquants. En voici un personnel:

Lors de la fondation, réalisée d'accord avec notre ami, le président Chauvin, de l'Ecole Française de Papeterie, en 1907, à Grenoble, en dépit d'une résistance véritablement singulière de beaucoup d'industriels du papier, notre plan organique était le suivant: associer dans une même organisation tripartite le Ministère de l'Instruction Publique, dans l'espèce l'Université de Grenoble, les industriels intéressés, dans l'espèce, l'Union de Fabricants de Papier de France, enfin, la Direction de l'Enseignement Technique, qui dépendait alors du Ministère du Commerce. Grave affaire! Faire signer sur une même convention, côte à côte, le représentant de l'Instruction Publique et celui de l'Enseignement Technique, cela ne s'était jamais vu. M. Chauvin et moi, nous décidâmes de tenter l'aventure. Toutes les pièces étaient prêtes. M. Cruppi, alors ministre du Commerce, à qui nous avions demandé audience, nous reçut fort aimablement. Il manifesta un vif intérêt à l'exposé de notre proposition, déclara sans ambages qu'il faisait la chose sienne et qu'avant quinze jours les projets de convention seraient signés de son département comme de celui de l'Instruction Publique, en dépit de la résistance, qu'il ne méconnaissait pas, de ses propres bureaux. Il appuya même cette affirmation d'un gand coup de poing synergiques sur sa belle table ministérielle.

Conclusion: avant le délai de quinze jours, nous reçûmes, M. Chauvin et moi, de M. le ministre Cruppi, une lettre très courte... et fort impersonnelle... dans laquelle était exposée l'impossibilité administrative juridique, etc. d'un tel accord. Presque aussitôt, un projet d'école de Papeterie, mais celle-là destinée à fonctionner à Paris, était mis sur pied. Il n'aboutit pas, mais ce ne fut pas de la faute des opposants à notre œuvre.

Toujours sur le domaine scientifique, la plus belle réalisation de l'Université de Grenoble est, de beaucoup par l'importance qu'il a acquise (plus de 8.000 élèves en 35 ans) celle de l'Institut Polytechnique. Dire les obstructions qu'il souleva, d'abord, par crainte de concurrence, des partisans des grandes Ecoles, ce qui était, sinon très naturel, du moins très humain, des Facultés proprement dites, ensuite, qui ne voyaient pas sans déplaisir une surabondance d'activité comme la nôtre bouillonner à côté de certaines préexistantes, jouissant d'un calme plus que relatif, dire les haines de personnes qui se sont développées alors, non en raison de conflits effectifs qui n'existèrent jamais, mais parce que le succès rapide, continu, indiscutable, froisse maintes individualités jalouses, serait peut-être piquant. Mais nous ne voulons pas faire de cette tribune le siège de controverses. Le passé est mort, et bien mort, nous a dit le Maréchal.

Cette hostilité contre l'œuvre naissante et grandissante existait partout. Pour nous demander des services, en tant que laboratoire d'essais et de recherches, que nous seuls pouvions rendre, car nous étions à pied d'œuvre, au seuil de nos Alpes où il y avait tant à faire au point de vue électrique et hydraulique, les grandes collectivités parisiennes usaient de mille subterfuges. Elles ne voulaient pas s'adresser à l'Institut Electrotechnique de Grenoble, établissement ami, toutefois fatalement concurrent de l'Ecole Supérieure ou du Laboratoire Central d'Electricité de Paris, mais à son Directeur, en tant que professeur de Faculté. C'est ainsi que d'importants « Essais du retour du courant par la terre des transmissions d'énergie industrielle » furent opérés entre Lancey et Grenoble, en 1906-1907, sur la demande même du Comité d'Electricité, le grand maître scientifique d'alors en la matière. Mais jamais il ne voulut, lui non plus, traiter avec l'Institut, simplement avec le Directeur de celui-ci, signataire de ces lignes, toujours en qualité de professeur de la Faculté des Sciences de notre ville.

Que de fois avons-nous demandé à nos demandes à nos Ministères de se montrer énergiques et forts, de défendre nos intérêts provinciaux, de nous seconder, nous qui ne demandions qu'à faire œuvre utile, originale, sortant des sentiers battus et susceptibles, ce qu'elle a réalisé du reste, de devenir en quelques années le fleuron le plus solide, le plus puissant et le plus riche de notre Université grenobloise. Hélas, l'histoire de ces années cruciales, si elle est à écrire, serait profondément attristante. Le régime ancien est déchu. Comme déjà dit, passons donc condamnation, et pourtant, quelle perte de temps et d'efforts!

Toutefois, un mot encore pour finir, ne serait-ce que pour démontrer à quel point certains hauts fonctionnaires de l'Administration jalousaient terriblement ce pauvre Institut, qui avait eu tant de mal à naître et qui avait à se défendre si durement et, tel le roi Jean « se garder à droite se garder à gauche ».

Un certain nombre de personnalités locales, en dehors des professeurs de Faculté chargés d'enseignement à cet Institut, y donnaient, elles aussi, des leçons de leurs spécialités et de leurs compétences. Pendant plus d'un an, ces mêmes administrateurs s'employèrent à interdire, pour désigner ces personnalités, dont certaines étaient des techniciens éminents, la dénomination de « professeur ».

On chercha « chargé d'enseignement », titre vague, souple, mais déjà pris; « chargé de cours », titre officiel, donc à ne pas employer, etc... On craignait terriblement qu'il naquit quelque confusion, dans l'esprit du public, de ces professeurs avec les professeurs de l'Université proprement dite. En vain, objections-nous qu'à l'époque il y avait déjà, sur le marché de l'Enseignement, nombre de professeurs de gymnastique, de danse, de chant, etc..., et qu'en conséquence un professeur de dessin ou de moteurs à explosion à l'Institut ne semblait pas devoir constituer une personnalité tellement anormale! Cette interdiction de l'emploi d'un mot français, dont le caractère est absolument général (voir Larousse) sombra bientôt dans le ridicule. Petites choses! petites gens... Au nouveau Gouvernement, qui veut faire vivre, mieux, revivre la France dans toutes ses branches d'activité, de relever le gant, de balayer tous ces miasmes!

H. LARDANCHET-LYON
Vient de paraître:
GUSTAVE THIBON
L'Echelle de Jacob
"Qui est cet inconnu dont la forte pensée s'élève avec tant d'autorité... dont la voix surprenante nous oblige à regarder en face le problème que l'homme Français rencontre sur sa route ?"
DANIEL HALEVY
Un volume in-16 30 fr.

CONQUÊTES DU PACIFIQUE

par le docteur Pierre Cony

ÉPILOGUE

LES évènements actuels nous permettent de saisir mieux encore la position extra-européenne de la Russie et de la Sibérie d'une part et, d'autre part, de l'Angleterre et de l'Empire britannique. Et nous devons admettre que, malgré leur alliance actuelle, ces deux pays ont leurs intérêts opposés.

De ce fait aussi, leur possibilité dans le conflit actuel est très différente.

La carte du monde, sur laquelle nous ne devons cesser de porter les yeux, nous explique cet état de fait, mieux que les diplomaties compliquées à l'usage du profane dont on nous a abreuvé pendant de longues années.

Et l'Allemagne, nous dit Bienstok, est du point de vue d'un Européen continental, une unité politique centrale exposée à des pressions sur toutes ses faces et exerçant par réaction des contre-pressions dans toutes les directions.

La position de l'Angleterre est identique à celle de l'U. R. S. S. Elle est à la fois européenne et non européenne. Si sa domination asiatique englobe presque tout le Pacifique Sud, l'U. R. S. S. enveloppe le Pacifique Nord.

Dans cette situation où le monde jaune se trouve emprisonné, nous devons trouver l'explication de la tentative de conquête actuelle et essayer de comprendre l'avenir.

■ ■

NOUS sommes intéressés au premier chef par les évènements qui se développent dans le Pacifique. Nous y sommes intéressés non seulement en raison de nos possessions indo-pacifiques que nous devons maintenir françaises, mais aussi pour reprendre sur des bases nouvelles les échanges de tous ordres et en particulier les échanges intellectuels dont le monde jaune, Chine ou Japon a autant besoin que nous.

Les évènements du Pacifique ne peuvent donc nous laisser indifférents.

L'attention du peuple français est difficilement mise en éveil par les choses qu'il ne voit pas ou par des évènements qui ne le touchent pas immédiatement.

Dans la préface de son beau livre : Guerre en Asie, mon ami Jean Raynaud écrivait : « En rentrant d'Extrême-Orient, un de mes braves voisins m'a dit: « Quelle drôle d'idée vous avez eue d'aller dans ce pays perdu ! C'est si loin!... »

Ai-je besoin de dire que la même réflexion m'a été faite lorsque pendant la guerre j'ai été appelé à prendre la direction sanitaire d'un navire et que la destinée m'a conduit en Extrême-Orient.

L'Asie et le Pacifique sont loin de nous, c'est vrai.

Le Japon est plus loin encore.

■ ■

SI habile que soit le Japon à suivre les évènements d'Europe, nous dit F. Sieburg, il obéit néanmoins à sa propre destinée, dont les termes sont pour nous obscurs et dont la signification ne touche que rarement notre route, comme l'indécise lumière d'étoiles lointaines.

« Aucune comparaison, aucunes des mesures qui sont notres, ne s'applique équitablement à ce pays qui participe autant de la fleur que de l'acier. »

Le Japon séduit, mais il nous inquiète. Aussi gauche qu'il peut être subtil, il nous apporte un enseignement qu'il ne faut pas dédaigner.

Nous ne pensons pas qu'il soit parvenu à délimiter ses possibilités internationales. Il y a là cependant une tentative et un choix que la guerre mondiale favorise.

Pour comprendre les destinées du Japon, de cette nation répandue sur quatre mille îles et dont les hommes très différents vivent sur trois mille kilomètres de latitudes diverses, il faut observer sa conduite. Peu de pays, en effet, sont aussi riche en hommes.

Peu de pays ont été aussi farouchement xénophobe. Son hostilité contre les étrangers est une hostilité presque religieuse.

Il faudra qu'il se dépouille de ce sentiment pour aborder après la guerre, en accord avec l'Occident, les grands problèmes du moment.

LA guerre dans le Pacifique, conséquence de la guerre européenne, a cependant un caractère different et ne représente qu'un courant à part dans le conflit mondial.

Nous sommes au début d'une ère nouvelle où le Japon entreprend la lourde tâche de diriger l'Asie et l'Océanie.

Il ne faut cependant pas oublier les dimensions réelles du Pacifique. Les Américains sont en train de s'en rendre compte à leur dépens et ils savent qu'un blocus du Japon est inopérant.

Les Etats-Unis se sentent plus liés au Pacifique qu'à l'Atlantique et portent tous leurs efforts de ce côté.

Dans la guerre, l'opinion publique américaine se retourne en entier vers l'Ouest, ne voulant pas trop se laisser engager dans les complications européennes.

L'intérêt américain en Asie en raison des immenses débouchés qui sont offerts à son économie, est plus important que l'intérêt japonais en Amérique.

C'est, cependant, le seul facteur qui puisse faire aboutir ces deux pays à un accord.

Le conflit dans le Pacifique peut durer des mois et les Etats-Unis se préparent et s'attendent à une lutte très longue.

Il peut se produire des transformations profondes dans l'architecture sociale et même économique des pays pris dans la tourmente. Les Etats-Unis et le Japon le savent bien. Ils savent aussi que toute victoire militaire ne sera assurée que si le vainqueur sait faire économiquement et socialement l'effort nécessaire.

■ ■

IL se crée un monde nouveau dans le Pacifique.

Si le Japon et les Etats-Unis dominent en ce moment le débat en raison de la lutte qui les oppose, la Chine est, elle aussi, directement intéressée par le conflit auquel elle participe aux côtés de l'Angleterre.

La Chine veut vivre. Plus que toutes les propagandes ou tous les discours, la guerre qu'elle est contrainte de conduire contre le Japon, lui a fait prendre conscience d'elle-même. Elle s'est réveillée à son tour et combat.

Cependant, la propagande japonaise dans les territoires conquis est écoutée de plus en plus, car elle tend à réunir et à coordonner les efforts du monde jaune contre les Anglo-Saxons.

La Chine comprend de plus en plus que sa vie est intimement liée à celle du Japon. Leur alliance future se fera contre leurs ennemis communs: contre les Anglais et les Américains, mais aussi contre les Russes — les autres puissances occidentales qui ont des possessions dans le Pacifique ne les gênant pas encore et ne présentant pas un caractère de danger réel et immédiat pour eux.

Nous assistons à une des phases de la constante action et réaction entre l'Occident et l'Extrême-Orient.

■ ■

IL faut essayer de dégager le sens humain des problèmes qui se posent pour la race yamato. Il faut essayer de comprendre que l'européanisation et l'industrialisation auxquelles la race blanche a contraint ce pays vont de pair avec son instinct impérialiste. Il ne faut pas vouloir faire machine arrière, mais il faut envisager avec lucidité les solutions qui ne vont pas tarder de se présenter à nous.

Il faut essayer, ainsi que le pense à juste titre Jean Ray, de juguler ce que les forces nouvelles ont de dégradant et d'inhumain pour essayer d'en dégager des beautés et une morale neuves.

En un mot, il s'agit de sauver les valeurs spirituelles et morales auxquelles l'Orient comme l'Occident demeurent farouchement attachés.

A propos du Service Civique Rural

par Henri SABATIER

On peut dire, sans jouer au pessimiste, que le Service Civique Rural ne déclanche pas, chez ceux qui devraient y être intéressés, un enthousiasme délirant. Les étudiants ne sont volontaires qu'en petit nombre; quant aux paysans, leur réponse est souvent celle que me faisait le maire d'une commune rurale: « J'aime mieux avoir dans mon village cinquante enfants de la ville à nourrir que dix étudiants braillards, mangeurs, buveurs et qui ne savent rien faire ».

LA plupart des étudiants, qui, après un travail qui, en somme n'est pas trop pénible, ont cinq mois de vacances au cours de l'année, protestent comme des écorchés, lorsqu'on leur propose de sacrifier deux semaines de loisirs pour un travail utile. Ils ont tous des examens d'octobre et des concours à préparer; à faire des excursions et des voyages qui ne peuvent pas attendre; à assister à des parties de chasse qu'il serait impardonnable de manquer. D'ailleurs tous, chez leur oncle ou chez leur cousin ont l'occasion d'accomplir leur service rural; et il suffit qu'ils aillent passer quinze jours à la campagne à seule fin d'améliorer leur ravitaillement pour que leur conscience soit satisfaite. On pourrait multiplier les exemples d'excuses que nous nous donnons pour « prendre la tangente »; le résultat c'est que les équipes qui gagnent la campagne ne se composent que de quelques idéalistes « gonflés à bloc » et, en majeure partie, d'étudiants obligés de pourvoir à une situation matérielle difficile.

Je doute qu'une propagande importante, change quelque chose à cette situation. Nous sommes trop, depuis la septième, habitués aux chemins du moindre effort pour qu'un appel à nos sentiments de générosité, de solidarité... nous transforme d'un mois à l'autre Le mieux est d'imposer à chacun un court service — que les volontaires pourront prolonger à leur gré. La seule excuse admise serait celle de la maladie — encore que la vie à la campagne n'ait jamais tué personne.

IL ne s'agit pas de se payer de mots. Il s'agit de faire quelque chose qui serve vraiment aux paysans et à l'étudiant.

Que demande le paysan? De la main d'œuvre: le manque de personnel s'est traduit, dans certaines régions par une augmentation des salaires — dont il faut se féliciter — qui est symptômatique. C'est ainsi que certains ouvriers agricoles, logés et nourris, sont payés de 80 à 100 francs par jour. Les causes — augmentation des espaces cultivés, absence des prisonniers — sont faciles à décéler; les remèdes sont plus difficiles à trouver; c'est parmi ceux-ci que se place le service à la campagne des populations urbaines.

Mais encore faut-il fournir aux paysans des éléments utilisables. Une équipe d'étudiants, c'est souvent dix garçons en condition physique déplorable, qui dès le premier jour ont montré leur incapacité à effectuer n'importe quel travail, et qui dès le second sont employés à des besognes de petite fille. Je crois qu'il serait bon, dès la formation de l'équipe, pendant l'année scolaire, de la réunir de temps en temps pour que ses membres se connaissent; de lui donner des instructeurs et un chef, choisis parmi les étudiants d'origine rurale ou parmi ceux qui ont déjà participé utilement au Service Rural et qui lui donneraient un aperçu du travail qu'elle aura à faire.

Dans ces réunions seront choisis le lieu de travail, en tenant compte à la fois des besoins plus ou moins grands des diverses provinces et de la difficulté des transports qui imposera des équipes dont les membres seront de préférence de la même région et qui travailleront le plus près possible de leur résidence. On discutera aussi des moyens de logement, de ravitaillement; en prévoyant que les paysans ne se précipiteront pas — surtout dans les régions viticoles — pour nourrir dix bouches de grand appétit dont ils ne voient pas de prime abord, l'utilité.

On se méfiera des demandes trop pressantes de communes ou de particuliers. Il s'agit, le plus souvent de gens qui n'ont pas voulu payer une main d'œuvre normale et qui pensent ainsi s'en procurer à bon compte. C'est là que l'on rencontrera le plus d'incompréhension; c'est là que l'on exigera le travail le plus pénible. On s'arrangera pour satisfaire d'abord les demandes qui offrent un travail accessible aux étudiants: vendanges (qui ne durent qu'un mois à peine) et, pour les mois de juillet et d'août, fenaison, moisson (seul le chargement, le déchargement et la conduite des charrettes est accessible à des novices), battage. Il ne s'agit pas d'entreprendre de se servir de moissonneuse-lieuses ou de charrues tri-soc. Ce serait allé à un sabotage certain de la récolte.

VOILA pour la préparation du travail de la journée; mais il reste à préparer la veillée et les dimanches. Une équipe d'étudiants qui arrive dans un village, doit être autre chose qu'une troupe d'hommes en quête d'embauche. Elle doit laisser une trace de son passage au village et un souvenir dans la mémoire des habitants. Et là, il faut bien se pénétrer d'un axiome: le village vit depuis toujours replié sur lui-même; il ne s'intéressera à quelque chose qu'autant qu'il y aura participé. Votre équipe donnera-t-elle, le jour de son départ, une séance récréative ou un feu de camp? Vous aurez cinquante spectateurs et la quête produira soixante francs. Au contraire, si vous parvenez à monter une séance — bien moins réussie — avec des acteurs choisis parmi les jeunes du village, tous les gens de la commune s'empresseront de venir voir comment s'en sont tirés leurs fils, leur neveu ou leur cousin. Les gens des communes voisines viendront voir si « vraiment c'est si bien que çà » et s'empresseront le dimanche suivant de vous imiter. Chacun fera assaut de générosité — à raison de 100 francs par famille — et le soir vous pourrez adresser un chèque de vingt mille francs au Secours National.

Ces séances, en plus du résultat matériel, auront eu l'avantage de grouper les jeunes du village, de leur apprendre la construction matérielle d'une scène, l'organisation d'une salle, d'un programme (assurances, droits d'auteurs), de les forcer à parler en public, d'organiser la publicité. Elles leur auront donné l'envie, à cause du succès obtenu, de recommencer lorsque vous serez parti, avec leurs seules forces. Elles auront enfin, apporté aux spectateurs, si le spectacle est bien choisi, un élément de culture populaire.

C'est en vue de telles réalisations — tout à fait possibles, car j'ai sous les yeux une quinzaine d'exemples probants qui ont permis de recueillir 150.000 francs — que seront formés certains membres de l'équipe qui seront, par la suite, chargé, aux veillées, d'apprendre la diction et un minimum d'aisance aux acteurs du village (c'est plus facile qu'on ne croit). On peut, là, compter sur la meilleure volonté du monde. J'ai vu des gens qui avaient travaillé durement toute la journée, accepter de rester jusqu'à minuit pour répéter avec moi, tous les soirs, et cela parfois plus de quinze jours de suite. Il faudra se charger de quelques pièces gaies, de textes de Péguy sur la vie rurale, du « Malade Imaginaire ». Surtout ne pas prendre les paysans pour des imbéciles. Des pièces comme « les jours heureux » (qu'on se gardera bien de représenter pour cent bonnes raisons) obtiennent le plus grand succès. Il faudra apprendre aussi à construire un rideau qui monte et qui descende et à installer un éclairage en plusieurs couleurs, etc., etc..

TRAVAIL manuel le jour; travail intellectuel le soir; la journée de l'Equipe sera bien remplie. Et le profit n'en sera pas seulement pour le paysan. Ne nous leurrons pas trop: ce ne sont pas quelques centaines d'étudiants qui feront la moisson. Mais si leur contribution matérielle n'est pas très importante, elle leur aura donné du moins l'occasion de se fatiguer, de se « crever », de travailler physiquement. Ils découvriront peut-être là des joies nouvelles. Et en plus, ils auront rempli leur autre rôle qui n'est pas d'aller en équipe formée enkystée, apporter un « message » aux paysans d'un air méprisant, mais qui comporte une fusion, un mélange avec la jeunesse paysanne. Ils ne doivent pas, au village, être l'étranger que l'on supporte, mais le catalyseur, le ferment, l'étincelle qui fait jaillir la flamme.

MémoNum © montpellier3m

LA PAGE DES SCIENCES

Directeur : Suzanne FABRE, Laboratoire de Géologie, Faculté des Sciences, Marseille

PHILOSOPHIE DES SCIENCES

Le Déterminisme

par René Prévost

Le principe du détermonisme nous semble être inhérent à la nature même de l'esprit humain. Képler, découvrant la loi des aires, s'étonnait que le mouvement pu varier d'une façon si exacte qu'il compensât les différences de longueur du rayon. Il ne pensait pas que la Nature puisse être soumise à des lois et pour expliquer ce mystère il supposait un « angellus rector » de la planète. Poincaré a dit avec raison: « C'est l'astronomie qui nous a appris qu'il y a des lois... c'est Newton qui a énoncé la plus ancienne, la plus précise, la plus simple, la plus générale de toutes les lois naturelles ». Le succès de l'astronomie a affermi notre confiance dans le déterminisme à un tel point que, si une loi admise est ensuite démentie par un fait, le savant suppose qu'il n'avait pas trouvé la véritable loi. Il l'abandonne, mais il laisse intact le déterminisme.

Pourtant, à strictement parler, le principe du déterminisme n'est qu'une hypothèse, et de nos jours cette hypothèse a rencontré des objections philosophiques et scientifiques.

OBJECTIONS PHILOSOPHIQUES

En approfondissant l'idée de loi naturelle, le philosophe français Boutroux (1845-1921), découvrait dans la nature, au lieu de la nécessité, la contingence, et, d'après lui, cette contingence est triple.

1° Les lois de la nature ne dérivent pas logiquement les unes des autres. A chaque degré se rencontre un élément nouveau de contingence. L'être est quelque chose de plus que le possible. L'effet n'est pas tout entier dans la cause. Le même élément de contingence se retrouve quand on passe de l'être pur aux genres, des genres à la matière, de la matière à la vie, de la vie à l'esprit.

2° Elles ne sont pas imposées par l'expérience qui ne les vérifie jamais complètement.

3° Elles ne sont que des artifices ingénieux pour interpréter les faits parmi lesquels une très grande place est laissée à la liberté.

Il faut bien reconnaître que nous ne pouvons pas, à partir d'un « axiome générateur », déduire par le menu l'ensemble des lois de l'univers. Notre raison est incapable de saisir certains passages (par exemple, celui du possible à l'être, celui de la matière à la vie). Cependant, à l'intérieur de chacun de ces groupes, le déterminisme peut être rigoureux; c'est ce que nous essayons de montrer pour les sciences de la matière ou sciences physiques.

En affirmant, d'autre part, que l'effet n'est pas tout entier dans la cause, Boutroux nous invite à ne pas attendre de la science une explication intégrale de l'univers. Telle est la position du physicien contemporain qui ne voit dans la science qu'une série d'approximations successives. Il est trop facile de nier toute valeur à la science en montrant qu'elle est incapable de fournir ce que l'on n'aurait pas dû légitimement lui demander.

Le fait que l'expérience ne vérifie pas entièrement *une loi, ne prouve pas que cette loi soit sans valeur réelle. En effet, toute loi n'est vraie qu'à une approximation donnée; il y a un intervalle d'erreur. Faut-il en conclure qu'à l'intérieur de cet intervalle règne la liberté? Nullement, car l'évolution de la science est caractérisée par une rigueur beaucoup plus grande des mesures et on arrive par là, à resserrer l'intervalle d'erreur. Dans ces conditions, comment expliquer que la liberté soit moins grande au 1er siècle qu'au XXe? C'est qu'en réalité, on a commis une grande confusion de mots: à l'intérieur de l'intervalle d'erreur il y a* indétermination *mais nullement* indéterminisme.

La grande activité de l'esprit dans la construction de la connaissance ne prouve nullement que cette connaissance soit arbitraire. Tout ne réussit pas dans la construction de la science: le simple établissement des faits demande beaucoup d'efforts et nos mesures sont toujours révisibles. Certes, les lois scientifiques sont des produits de la raison, mais il y a dans la raison un principe d'objectivité que développe la vie sociale. C'est pourquoi dans les sciences le consentement universel joue un si grand rôle.

Les savants découvrent sans cesse des lois nouvelles. Il faut en conclure que quelque chose répond au déterminisme dans le réel lui-même, dans la Nature telle qu'elle existe, indépendemment de ce que nous en savons. Les phénomènes, en effet, ne sont que l'expression du réel sur lequel notre connaissance n'a à proprement parler aucune prise. Mais s'ils nous apparaissent comme déterminés c'est que quelque chose dans le réel correspond au déterminisme.

OBJECTIONS SCIENTIFIQUES (1)

Les nouvelles découvertes scientifiques ont amené certains à penser que les lois de la nature étaient relatives à notre échelle de grandeur. Le monde moléculaire serait indéterminée. Certaines théories de la physique moderne supposent les molécules douées d'un mouvement quelconque. Ainsi, dans la théorie cinétique des gaz, l'agitation moléculaire est considérée comme soumise au hasard. Mais celui-ci peut, s'il joue sur un grand nombre de cas, donner lieu à des régularités. C'est ainsi qu'étant donné les mouvements quelconques des molécules gazeuses, il doit en résulter selon la loi des grands nombres, des pressions analogues à celles prévues par la loi de Mariotte. Cette application du calcul des probabilités suppose une croyance à un déterminisme caché des phénomènes. Elle modifie la conception populaire du hasard. Le hasard ne signifie pas autre chose que l'impossibilité d'étudier un phénomène dépendant d'un trop grand nombre de cause.

L'étude approfondie de la notion de corpuscule a aussi fait mettre en doute le principe du déterminisme. Louis de Broglie a reconnu qu'il fallait associer au mouvement d'un corpuscule de vitesse bien définie, la propagation d'une onde monochromatique dont la longueur est liée au corpuscule par une relation dans laquelle figure la constante de Planck. A partir de cette idée s'est développée la mécanique ondulatoire. Heosenberger a, le premier, aperçu les conséquences de la nouvelle mécanique. Il les a exprimées par les fameuses relations d'incertitude.

Nota. — Je tiens à remercier ici M. Brenet, professeur au Lycée de Limoges, dont les remarques nous ont été si précieuses pour la rédaction de la deuxième partie de mon exposé.

(La suite à notre prochaine page des Sciences).

BIBLIOGRAPHIE

MILLOUX (H.). — Les fonctions méromorphes et leurs dérivés. Coll. actualités scientifiques et industrielles, n° 888, Hermann et Cie.

PAUC (Christian). — La méthode métrique en calcul des variations. Coll. actualités scientifiques et industrielles, n° 885, Hermann et Cie.

TENOT (A.). — Mécanique appliquée des systèmes matériels rigides et des systèmes déformables. Exercices numériques en vue des applications industrielles. **T. I.:** mécanique des systèmes en ne tenant pas compte des résistances du milieu; **T. II:** mécanique des systèmes avec résistances. Préface de Lamothe. Dunod 1942.

HILLY et CHAUSSIN. — Chimie I. Chimie générale. Bibliothèque de l'enseignement technique, 203 p. Dunod.

MAYOR (Y.). — La grande industrie chimique organique. Un volume in 8°, 250 p. Gauthiers Villars 1942.

ROUSSEAU (P.). — La Lumière. Collection « Que sais-je ». Presses universitaires de France.

TILLIEUX (J.). — Leçons élémentaires de physique expérimentale selon les théories modernes, 529 p. Ch. Béranger.

BERTIN (Léon). — Les anguilles. Bibliothèque scientifique. 224 p. Librairie Payot.

GALIEN (Louis). — La sexualité. Collection « Que sais-je ». 128 p. Presses universitaires de France.

LAUNOY (Dr L.). — Sommaire de l'enseignement de première année. Biologie générale. Zoologie systématique. Parasitologie. Un volume 148 p. Maloine 1942.

ROULE (Dr Louis). — Biologie des poissons. Bibliothèque de philosophie scientifique, 208 p. Flammarion et Cie 1942.

THEVENIN (René). — Les migrations des animaux. Collection « Que sais-je », 128 p. Presses universitaires de France 1942.

S. F.

La " Géologie en Automobile et en Chemin de Fer " :

TOULOUSE - LUCHON

par Louis MENGAUD

Professeur à l'Université de Toulouse

En voyage, vous avez certainement l'esprit fort curieux; et, soit en chemin de fer, soit en automobile, vous êtes intéressés par le paysage qui se déroule sous vos yeux.

Laissons à votre imagination le soin de découvrir l'âme de ces paysages: c'est un plaisir tout personnel que vous devez vous réserver, mais si vous voulez bien m'accepter comme guide bénévole, je vais m'efforcer de vous montrer l'ossature, le squelette de ces paysages à l'aide de données géologiques, aussi exemptes que possible, de termes techniques qui ne vous sont point familiers. Vous verrez que cela a bien son intérêt, car les lignes du sol sont intimement liées à la composition et la structure de ce sol. J'ai, d'ailleurs, un illustre devancier: en 1888, A. de Lapparent, un des grands maîtres de la Science française, écrivait sa « Géologie en chemin de fer », description très exacte et très vivante du bassin parisien.

Nous allons, aujourd'hui, prendre la route des Pyrénées luchonnaises par Saint-Gaudens. La voie ferrée et la route remontent la vallée de la Garonne et les explications que j'ai à vous donner valent pour les deux trajets qui traversent des paysages à peu près identiques.

■ ■

Nous avons quitté par le Sud l'agglomération toulousaine et sa banlieue, après avoir dépassé les bâtiments industriels de la Poudrerie.

Le ciel est clair, la ligne dentelée des Pyrénées forme une superbe toile de fond et la route et le chemin de fer longent une grande plaine qui s'étend devant nous sur une soixantaine de kilomètres.

A notre gauche, c'est-à-dire à l'Est, une ligne continue de coteaux se développe, surgissant de la plaine de Toulouse et nous présentant un flanc abrupt que la Garonne érode et sape à la base: cause fréquente d'éboulement. Ces coteaux prolongent vers le Sud les hauteurs de Pech David, bien connues des Toulousains.

Le sol en est argileux et donne, détrempé par la pluie, une boue gluante et tenace. Le sous-sol est marneux et fournit une bonne terre à briques. Notons, en passant, que l'on trouve souvent dans notre pays, des terres analogues, tandis que la pierre est fort éloignée. Ceci explique l'emploi presque exclusif de la brique à Toulouse et aux environs; de là, le caractère original de notre architecture où la brique joue un rôle de premier plan.

Un savant toulousain, le docteur Noulet, professeur à l'Ecole de Médecine et directeur du Muséum d'histoire naturelle, a découvert à Pech David, il y a plus de 80 ans, des débris de tortues et de crocodiles dans des terres exploitées pour une briqueterie. De ce fait, il a tiré la conséquence logique que, dans les temps lointains de la seconde moitié de l'ère tertiaire — cela remonte à plusieurs millions d'années — notre région toulousaine était un pays assez plat, semé de lacs et de marécages où vivaient, comme dans certaines contrées tropicales, une faune de crocodiles et de tortues. Ce fait est confirmé par d'autres découvertes du même savant qui a recueilli près de Grépiac et de Vénerque, dans un terrain analogue de la vallée de l'Ariège, des empreintess, de palmiers. Tout ceci correspond à un climat et une géographie très différents du climat et de la géographie actuels.

Vous n'avez pu manquer d'être frappés par la monotonie de cette plaine où la belle route droite permet de faire de la vitesse je ne veux citer comme exemple que les 28 kilomètres rectilignes qui s'étendent entre Noé et Martres-Tolosane.

On sait que la terre est en voie continuelle de transformation et que son aspect et son climat se modifient constamment au cours des âges.

■ ■

L'HISTOIRE géologique de cette partie de la vallée de la Garonne - histoire beaucoup plus récente que celle du terrain dans lequel la vallée a été creusée - nous apprend que notre fleuve pyrénéen, torrentiel, capricieux, et sujet à de grandes et redoutables crues, s'est déplacé de l'Ouest vers l'Est en abaissant progressivement le niveau de son lit. Des coteaux lointains qui forment la ligne d'horizon à l'Ouest, séparant la vallée garonnaise de celle de la Save, jusqu'au lit actuel de la Garonne qui longe le pied des coteaux de la rive droite, s'étendent des plaines étagées que l'on appelle des **terrasses**. La plus élevée ou grande terrasse, large parfois de 10 kilomètres, va de la région de Colomiers et Léguevin aux environs de Rieumes et se présente découpée en plateaux secondaires par les vallées du Touch et de la Louge. Elle est de 50 à 55 m. au dessus du cours actuel de la Garonne.

Une terrasse surélevée seulement de 15 à 20 m. et moins large (4 ou 5 kilomètres) court de Lardenne, Saint-Simon et Longages jusqu'aux abords de Martres-Tolosane. Dans les cailloux et graviers de cette dernière on a rencontré des restes de mammouth et de renne. Or, le mammouth, éléphant de pays froid, protégé par une longue toison et pourvu de grandes défenses recourbées, a vu ses derniers représentants relégués dans l'extrême nord de l'Asie et de l'Amérique. Je crois bon de vous rappeler qu'on a trouvé des mammouths intacts, conservés dans des terres congelées de l'Alaska et des embouchures des grands fleuves sibériens. C'est un bel exemple de longue conservation des corps frigorifiés...

Quant au renne, on ne le trouve plus guère, maintenant, que tout à fait au Nord, en Laponie, où il est domestiqué comme les moutons et les bœufs de chez nous.

La présence du renne et du mammouth correspond à une période humide et froide pendant laquelle les glaciers pyrénéens occupaient toutes les hautes vallées de la Garonne et de ses affluents et arrivaient jusqu'à Loures-Barbazan et Saint-Bertrand-de-Comminges. Cela remonte à 10.000 ans environ et nos ancêtres préhistoriques vivaient surtout dans des grottes où leurs restes et un important outillage de pierre taillée ont été trouvés à côté d'ossements de renne et de mammouth.

Mieux que cela: des artistes de ces temps lointains ont dessiné soit sur des os, soit sur les parois des cavernes, des mammouths et des rennes parfaitement reconnaissables.

La grotte du Moustier, en Dordogne, qui a fourni un outillage typique de cet âge, souvent appelé « âge du renne », a fait donner le nom de « Moustiérienne » à l'époque où nos ancêtres des cavernes avaient comme compagnons, et souvent comme gibier, des rennes et des mammouths.

Tout en cheminant sur la plaine alluviale, ancien lit abandonné de la Garonne, nous arrivons à la pittoresque petite ville de Martres-Tolosane, célèbre à juste titre par ses faïences et près de laquelle on a découvert les ruines d'une belle ville romaine dont les sculptures et de nombreuses statues ornent le Musée de Toulouse.

Une chaîne de collines assez élevée barre obliquement la vallée de la Garonne et la rétrécit brusquement entre Boussens et Saint-Martory. Nous rencontrons le premier chainon montagneux, le premier ridement, en avant de la grande chaîne pyrénéenne, celui que l'on désigne sous le nom de « Petites Pyrénées ».

Les terrains ne conservent pas la disposition quasi-horizontale qu'ils avaient entre Toulouse et Martres, mais nous nous trouvons en présence de couches relevées et plissées qui donnent une topographie bien plus variée que celle observée jusqu'à présent. Des crêtes rocheuses souvent couvertes de bois, se montrent à droite et à gauche de la vallée et montent jusqu'à cinq et six cents mètres. Un des points culminants, à l'Est de Boussens, porte les ruines d'une ancienne tour à signaux, c'est la Tour d'Ausseing, d'où l'on a une très belle vue sur la vallée de la Garonne et sur les Pyrénées ariégeoises et luchonnaises.

La partie rétrécie de la vallée entre Boussens, Mancioux et Saint-Martory forme ce que les géographes appellent une **cluse**. En raison de sa valeur stratégique, au Moyen-Age, deux châteaux forts montaient la garde aux abords de ce défilé. L'un d'eux, perché sur une arête rocheuse, n'est plus aujourd'hui qu'une ruine: c'est le château de Roquefort qui dépendait jadis du comte de Foix. Sur l'autre rive et dominant la ville de Saint-Martory, le château de Montpezat, fièrement installé sur un sommet, bien restauré et ouvert aux touristes, appartenait aux seigneurs du Comminges. Désormais, le paysage devient plus varié et plus pittoresque dans ses lignes et dans sa couleur.

En arrière des Petites Pyrénées, la vallée de la Garonne s'élargit entre Saint-Martory et Saint-Gaudens. Mais ici les horizons montagneux prennent de l'ampleur; au Sud, les parties élevées de la chaîne, blanches de neige pendant la plus grande partie de l'année, dessinent une ligne ondulée avec des pointes en dents de scie, à des hauteurs comprises entre 2.500 et 3.000 mètres. Le mont Vallier, au S. E, domine en grand seigneur le Saint-Gironnais. Du mont Vallier aux montagnes de Luchon, la crête qui sépare le val d'Aran du Haut-Salat présente toute une série de pics parmi lesquels on distingue nettement la pyramide du Maubermé. Voici maintenant en continuant vers l'Ouest, les cimes altières qui dominent les vallées du Lys et d'Oo, puis le fond de la vallée d'Aure et enfin, magnifiquement isolé, le dôme du Pic du Midi de Bigorre. C'est la partie centrale de la chaîne pyrénéenne, la « zône axiale » au cœur de laquelle nous allons bientôt pénétrer.

Mais, en avant, d'autres pics de moindre importance ont tout de même fière allure, tel est le cas pour le Cagire, qui domine de sa pointe hardie, flanquée d'un épaulement, tout le pays de Saint-Gaudens.

■ ■

Du plateau de Saint-Gaudens, lambeau de la grande terrasse, nous descendons vers le pont qui traverse la Garonne près du village de Valentine, rendu célèbre par le souvenir du maréchal Foch. Un chainon rocheux amène un nouveau rétrécissement de la vallée, mais de moindre importance que la cluse de Boussens. Désormais, nous allons pendant plusieurs kilomètres rouler dans la grande et fertile plaine de Rivière, jusqu'au petit col de Bazert par où nous pénétrons définitivement dans les Pyrénées. Ce col, traversé par la route et la voie ferrée, correspond à un ancien lit de la Garonne, qui se dirigeait d'abord droit du Sud au Nord vers Polignan et Huos. Je vais vous expliquer bientôt à quelle cause il faut attribuer ce changement de direction.

Passé le col de Bazert, nous voyons dans un cirque de montagnes s'étaler une région ondulée, bien cultivée qui porte les agglomérations de Labroquère, Loures, Saint-Bertrand-de-Comminges. Autour de Labroquère une série de petites hauteurs arrondies provient des dépôts laissés par les glaciers qui occupaient les vallées de la Garonne et de la Barousse. Ces glaciers étaient contemporains du renne et du mammouth et leur front occupait tout le pays compris entre Loures, Labroquère et Saint-Bertrand.

Si l'on examine la constitution du sol, on voit qu'il est fait d'un mélange de terre fine et de blocs de toute taille venus de la haute chaîne. On y reconnait le désordre des matériaux abandonnés et entassés sur le front des glaciers, ce que l'on appelle une **moraine frontale**.

Les moraines de Labroquère ont barré le col de Bazert et détourné la Garonne vers l'Ouest, la forçant à rejoindre la vallée de la Neste au Sud de Montréjeau. Derrière ce barrage naturel, il s'était formé un lac, aujourd'hui disparu, sur l'emplacement de Loures; le petit lac actuel de Barbazan doit son existence à une dépression conservée au milieu d'anciennes moraines.

A quelques kilomètres à notre droite, sur un fond de verdure sombre, se dresse un rocher escarpé et isolé au milieu des riches cultures de la plaine de Valcabrère. Sur ses pentes s'accrochent de vieilles maisons et il porte au sommet le cloître roman et la fière basilique médiévale de Saint-Bertrand-de-Comminges, église-forteresse dont la tour-donjon commandait et défendait le pays environnant.

Jadis, sur le même emplacement et au pied de la butte s'étendait une florissante cité romaine complètement détruite par les Barbares. Des fouilles intelligentes et bien conduites découvrent maintenant des restes importants de cette ville morte qui, complètement oubliée pendant plusieurs siècles, fut rebâtie par l'évêque Saint-Bertrand au Moyen-Age.

Sitôt passé la station estivale de Loures, la vallée de la Garonne se retrécit et prend un aspect plus sévère. De grands rochers gris dénudés et d'allure tourmentée séparent des pentes boisées, de formes plus douces. Nous sommes dans les contreforts, dans la **couverture géologique** relativement jeune, plissée et disloquée, des roches anciennes de la haute chaîne. Désormais, nous allons voir se succéder des gorges étroites et des plaines assez larges et riantes jusqu'au village de Cierp.

La cause de ces alternances est d'ordre géologique: tantôt la vallée s'élargit dans des zônes de roches tendres, tantôt elle se retrécit quand elle traverse des bandes de roches dures.

Notons, en passant, la fertile plaine de Siradan, Frontignan-de-Comminges et Fronsac que domine au Sud la forêt qui couvre les pentes nord du pic de Gar, et à l'Ouest les crêtes boisées de la Barousse. A hauteur de Chaum, un éperon rocheux granitique, poli et curieusement moutonné par les anciens glaciers, donne à ce coin de vallée un caractère agreste.

Nous voici au confluent de la Pique et de la Garonne. Cette dernière, après avoir franchi le défilé de Saint-Béat et longé de célèbres carrières de marbre, divague dans une plaine caillouteuse au nord de Marignac. Les grandes falaises grises du pic du Gar — « le Gar éclatant aux sept pointes calcaires » suivant un vers bien connu de Hérédia — se hérissent au Nord, émergeant d'une grande draperie de forêts.

A Cierp, notre route s'engage dans la vallée de la Pique que nous allons remonter jusqu'à Luchon. Nous pénétrons d'abord dans une gorge étroite où la Pique bondit rapide et légère dans un lit rocheux encombré de gros blocs. Les villages, aux toits pointus recouverts d'ardoise et frileusement serrés autour de leur clocher, se succèdent groupés près du torrent: la vie se concentre au fond de la vallée. On sent qu'ici l'hiver est âpre et long et qu'il faut vivre parfois assez longtemps sous la neige.

Les montagnes, en plis serrés et tourmentés, montrent de grands à-pic de schistes — ou ardoises — qu'égaie parfois la ligne blanche d'une cascade. Ils alternent avec des falaises de calcaires marmoréens à patine également foncée. Nous sommes, maintenant, dans la grande montagne et le paysage prend un aspect à la fois austère et grandiose.

Après Cierp-de-Luchon, l'horizon s'élargit de nouveau et voici enfin la coquette ville de Bagnères-de-Luchon, la « reine des Pyrénées », qui s'étale dans la plaine sillonnée par la Pique. De la base des pentes, couvertes de sapins noirs de Superbagnères, jaillissent les sources thermales sulfureuses auxquelles Luchon doit sa réputation bien méritée. Mais à cet attrait, qui entraîne la visite de si nombreux touristes et baigneurs, s'ajoute celui d'un cadre magnifique.

Le fond de la vallée de Luchon est formé d'un cirque splendide de hautes montagnes, auquel les crêtes hardiment découpées du Port de Vénasque prêtent un caractère de sauvage majesté.

Nous sommes arrivés: et je vous laisse dans la joie de la contemplation de l'un des très beaux spectacles que donnent généreusement nos chères Pyrénées.

L. MENGAUD.

Les diverses conceptions de la nature de la lumière

par Jean BRENET,

Docteur ès-sciences, Professeur au Lycée de Limoges

J'ai eu l'occasion d'analyser ici un ouvrage récemment paru de M. Louis de Broglie. Cet ouvrage traitait d'une nouvelle conception de la lumière à laquelle l'auteur travaille depuis plusieurs années.

Cet ouvrage m'a conduit à penser qu'il ne serait pas sans intérêt de faire en quelque sorte le point de nos connaissances, ou plus exactement des diverses conceptions qui, jusqu'à nos jours se sont affrontées sans jamais marquer, d'ailleurs, un avantage définitif les unes sur les autres.

Ces conceptions sont en nombre réduit et les diverses théories n'ont jamais été que des variantes de deux grands courants de la pensée scientifique touchant à ce domaine de la lumière: une conception corpusculaire d'une part, une conception ondulatoire d'autre part.

La théorie corpusculaire bien que très ancienne, puisque nous en avons déjà la trace dans l'antiquité, a trouvé son plein développement avec Newton et ses disciples, physiciens ou mathématiciens. La lumière est alors conçue comme formée par des corpuscules qui seraient projetés par les sources lumineuses et ceci à des vitesses énormes de l'ordre de trois cents mille kilomètres à la seconde.

La théorie ondulatoire, dont le développement fut amorcé par Huyghens, sembla, au début du siècle dernier avec Fresnel et Young, avoir porté un coup mortel à la théorie newtonienne. Ici la lumière était considérée comme un phénomène ondulatoire, l'énergie lumineuse se propageant sous forme d'ondes lumineuses, à la manière des ondes qui apparaissent à la surface d'une nappe d'eau.

Les découvertes de ces cinquante dernières années ont, en quelque sorte, rétabli l'équilibre entre les deux conceptions et nous nous contenterons de citer pour le moment les phénomènes qui, principalement, ont contribué à remettre en discussion la théorie ondulatoire: phénomène photo-électrique, rayonnement thermique.

Ce sont donc ces différents points de vue que nous allons étudier ici. Nous terminerons en donnant les conceptions actuelles telles qu'elles résultent des points de vue modernes sur la matière et des développements des mécaniques nouvelles dont nous serons amené à exposer brièvement les grandes lignes.

I. — LA THEORIE ONDULATOIRE

La conception ondulatoire conçue, comme nous l'avons indiqué, par Huyghens en particulier, n'a pas connu son plein développement à cette époque par suite du succès à peu près universel de la théorie newtonienne.

Mais fin XVIIIe siècle et début du siècle passé, Young émet les deux grands principes de a théorie ondulatoire: principe de la transversalité des ondes lumineuses et principe des interférences.

Ces deux principes et en particulier le second sont les résultats d'observations faites au cours d'expérience, dont l'une est restée célèbre et classique, celle dite des « trous d'Young ». Si nous considérons, en effet, deux fentes très fines parallèles, percées dans un écran opaque et éclairées par une même source, nous pouvons observer au-delà de cet écran, au moyen d'un oculaire, un système de raies alternativement sombres et brillantes. Nous sommes en présence d'un système de franges d'interférence. D'où ce résultat que, par sa superposition des faisceaux lumineux provenant de deux sources, rayonnant de la même manière, nous dirons en physique cohérentes, nous pouvons obtenir tantôt de la lumière, tantôt de l'obscurité.

Cette expérience et celles dues à Fresnel en particulier, sont capitales pour toute cette théorie. En effet, par la conception ondulatoire de la lumière, l'interprétation de ces phénomènes est très simple. De plus, Fresnel, parallèlement aux travaux de Young, développe complètement la théorie mathématique de cette conception. En outre, le principe de la transversalité des ondes, c'est-à-dire que ces ondes se déplacent perpendiculairement à leur direction de propagation, permet d'interpréter les phénomènes importants en optique physique: la polarisation et la double réfraction de la lumière.

Cet ensemble de résultats donne donc à la théorie de Fresnel un fondement inébranlable, semble-t-il, bien que certains points fondamentaux restent à éclaircir, en particulier le problème de la nature de la grandeur vibrante.

Fresnel, cependant, avait apporté la pierre maîtresse à cet édifice nouveau en fournissant le symbolisme mathématique nécessaire à l'interprétation des phénomènes optiques.

La recherche de la nature de la grandeur vibrante ou, pour reprendre une phrase célèbre, la recherche « du sujet du verbe onduler », a attiré l'attention des physiciens.

La connaissance de la nature de la grandeur vibrante, notons-le, n'est pas indispensable pour l'interprétation de phénomènes tels que interférences par exemple et même des phénomènes de polarisation. Malgré tout, il n'était pas sans intérêt de tenter de résoudre ce problème.

La réponse semble bien avoir été apportée par Maxwell qui, dès 1865, établissait, en les généralisant, deux lois fondamentales de l'électro-magnétisme et ceci pour résoudre le problème de la propagation des phénomènes électro-magnétiques. Maxwell montra alors que les forces magnétiques et électriques étaient rectangulaires toutes deux à la direction de propagation de ces ondes. Par suite, les ondes électro-magnétiques avaient ce caractère de transversalité accordé par Young et Fresnel aux ondes lumineuses.

De plus, autre résultat important, la vitesse de propagation des ondes électro-magnétiques devait être identique à celle de la lumière. De là à conclure à l'identité des deux phénomènes il n'y avait qu'un pas qui fut facilement franchi.

Or, résultat remarquable, quelques années plus tard, Hertz découvre les ondes hertziennes, c'est-à-dire, observe physiquement les ondes électro-magnétiques prévues théoriquement par Maxwell. Sur ces ondes, Hertz et d'autres encore par la suite, observent les phénomènes de réflexion, de réfraction, d'interférence, de polarisation et ils mesurent leur vitesse de propagation. Comme l'avait prévu Maxwell, cette vitesse est identique à celle des ondes lumineuses.

■ ■

Cet ensemble de résultats théoriques et expérimentaux ne permettait dès lors plus de douter de l'identité des deux phénomènes, d'où le caractère d'ondes électro-magnétiques conféré aux ondes lumineuses.

Quant au secteur vibrant de Fresnel, il s'identifiait naturellement au secteur champ électrique. Ainsi, la théorie de Maxwell pouvait compléter heureusement la théorie de Fresnel et permettait d'interpréter les phénomènes de réflexion, réfraction, polarisation.

Ajoutons, pour être complet, que la notion d'ondes lumineuses se généralisait étant entendu que l'on donnait ce nom, non seulement à la lumière visible à nos yeux, mais à toute cette gamme d'ondes que l'on sait s'étendre aujourd'hui, des rayon gamma, les plus pénétrants, aux ondes télégraphie sans fil, les plus longues. Toute cette gamme est, en effet, sans solution de discontinuité aucune, les jonctions des spectres des divers domaines ayant toutes été réalisées maintenant, depuis les ondes gamma, rayons X, rayons ultra-violet, domaine visible, domaine infra rouge jusqu'aux ondes de télégraphie sans fil, des plus courtes aux plus longues.

Cependant, dans cette belle confirmation des théories de Fresnel et de Maxwell, il restait un point important à éclaircir. Celui de la diffusion de l'énergie lumineuse.

Dans la théorie ondulatoire, en effet, l'énergie est supposée se diffuser dans tout l'espace à travers lequel se propage la lumière.

La théorie de Maxwell elle-même est une théorie attachée essentiellement à l'idée de répartition continue de l'énergie. Ce problème ne semblait, d'ailleurs, pas devoir être une difficulté réelle, à la théorie ondulatoire, car il n'y a pas opposition entre cette théorie et l'idée de répartition continue de l'énergie. L'on comprend pourquoi, pendant tout le siècle dernier, ce problème n'a pas donné lieu à des recherches bien poussées.

Mais, précisément, la découverte de l'effet photo-électrique et des effets dus aux rayons X, ont posé le problème de l'interaction entre lumière et matière. Cette interaction, est en effet, incompatible avec la conception de répartition uniforme de l'énergie dans les ondes lumineuses.

Précisément, c'est de cette difficulté que devait naître, ou plutôt pourrait-on dire, renaître la conception corpusculaire de la lumière sous sa forme moderne.

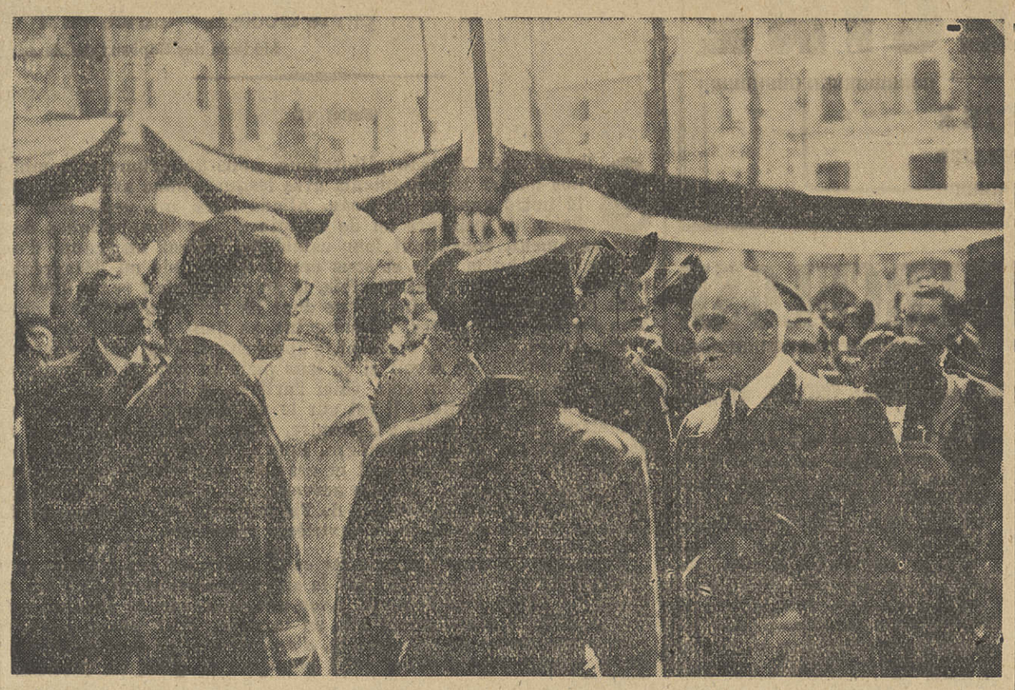
Il n'en reste pas moins que la théorie électro-magnétique de Maxwell conserve toute sa valeur, même aujourd'hui; il n'a été besoin que de l'adapter à certaines vues modernes, par exemple à la relativité.

Toute théorie de la lumière devra nécessairement tenir compte de cette nature électro-magnétique dont il n'est plus permis de douter aujourd'hui à la suite des travaux de Hertz et de ses suivants. Ce sera là, précisément, une des grandes difficultés rencontrées par les physiciens qui tentent de résoudre le problème de la nature de la lumière en tenant compte de nos connaissances actuelles sur la matière en général.

(A suivre.)

MémoNum © montpellier3m

LA PAGE DE L'EMPIRE



Le Maréchal s'entretient avec un étudiant de Rabat.

Témoignage

De l'Ecole Coranique AU SEUIL de la Faculté des Lettres

par Alionne Diop

L'HISTOIRE d'un écolier noir, s'élevant de l'école maraboutique à la classe de Philosophie, ne saurait être parfaitement comprise, ni son émancipation intellectuelle et morale bien appréciée, sans une définition au moins sommaire du caractère de sa race et une description rapide de ses mœurs.

Je suis né à Saint-Louis du Sénégal. Mes parents sont tous des woloffs saint-louisiens. Je ne parlerai donc que des Woloffs.

Le Woloff est une race courageuse mais capricieuse et mobile dans ses résolutions, obéissant souvent au sentiment plutôt qu'à la raison. Il manque généralement de patience et de ténacité. Il a le goût du colossal, de l'extraordinaire. Il aime l'éloquence et la parure, est actif mais négligent et désordonné dans ses idées comme dans ses actes et souvent imprévoyant. Plus sensible et sensuel qu'intelligent, il est d'une crédulité naïve et aime les questions métaphysiques. Il est très peu artiste, mais s'il n'a pas de dispositions poétiques, c'est qu'il manque d'écriture et non d'imagination.

Si le Woloff tient (et solidement encore) le grand nombre de ses classes sociales du « Sérère », du moins le caractère de la famille, les vêtements, l'éducation s'inspirent beaucoup des mœurs arabes. Pour ne pas être long, contentons-nous d'un mot sur l'éducation.

L'enfant est élevé par sa mère. A cinq ans environ, il entre à l'école coranique. Là, se fait son éducation religieuse. Il doit d'abord savoir réciter tous les versets du Koran. Ces études, où il ne comprend pas un mot, durent en moyenne six ou sept ans. Après le Koran, en principe, l'élève apprend la langue arabe. Cependant, on ne commence la grammaire et l'arithmétique qu'après l'étude de certaines notions religieuses qui font l'objet de deux ou trois volumes. Mais, en général (surtout à Saint-Louis et à Dakar), c'est à peine si l'enfant arrive à terminer l'étude du Koran. Il s'empresse, et ses parents l'approuvent d'aller à l'école française. Il ne faut pas se dissimuler pourtant qu'il n'y reste pas longtemps. Le besoin de gagner de l'argent et de « faire la noce » le détourne de poursuivre ses études. C'est là le pire fléau de la jeunesse de Saint-Louis et des principales villes du pays. Comme généralement les parents sont illettrés, ils perdent vite tout ascendant sur leur enfant et se contentent d'attendre de lui quelque secours pécunière. Encore, si le jeune homme se bornait à des dépenses raisonnables, il n'y aurait rien de regrettable. Hélas, les griots qui lui narrent les exploits de ses ancêtres — il n'y a rien de plus légendaire que ces exploits — le tam-tam où il verse à chaque danse des poignées de monnaie et surtout les jeunes filles qui le ruinent mais qu'il est obligé d'entretenir par amour-propre, tout cela concourt à la déchéance physique et morale de l'adolescent. Et cette vie de débauche commence dès l'âge de quinze ans! La religion? En réalité, elle a peu d'effet moral dans les grandes villes. Si l'on y fait le « salam », c'est plutôt pour demander biens et renom au Bon Dieu et la superstition l'emporte sur la foi dans le cœur des jeunes gens. Telle est, rapidement définie, la mentalité de ma génération.

■ ■

C'EST dans cette société, au milieu de ces mœurs, que je naquis le 10 janvier 1940 et fus élevé.

Mon père n'a qu'une instruction très élémentaire. Il doit sa modeste situation à son énergie au travail et au soin presque religieux avec lequel il assurait son service. Ma mère est illettrée comme presque toutes les femmes woloffes. Elle est très pieuse et m'a élevé dans l'amour de Dieu et du bien.

Vers l'âge de cinq ans, on me mit à l'école maraboutique. Bien que je ne comprisse rien aux mots que je récitais, je travaillais avec ardeur par crainte de Dieu. La discipline était sévère; on ne récompensait pas et l'on punissait très souvent à coup de fouet. Heureusement, je fus favorisé, car mon Marabout habitait chez mon père. Mais je savais que les étudiants envoyés chez des marabouts étrangers étaient chargés de l'entretien de leur maître par la chasse, la pêche, l'élevage, la culture de ses champs, etc...

A dix ans, on m'amena à l'école française: l'école régionale de Dagzana, dirigée par mon oncle. Celui-ci, bon musulman, n'en avait pas moins subi fortement l'empreinte des Frères des écoles chrétiennes. Il a beaucoup de jugement et d'expérience et est très honnête. Je l'aimai aussitôt malgré la crainte qu'il m'inspirait.

Je fus très surpris de la discipline et de la méthode d'enseignement en usage. Le maître, un jeune moniteur doux et sympathique, nous récompensait chaque fois que nous avions répondu juste à ses questions ou été attentifs à la leçon. Je travaillais ardemment, non par crainte de la punition, mais pour ne pas contrarier un maître si bienveillant. Il remarqua mon zèle et me récompensait très souvent. D'ailleurs, sa façon d'enseigner était très attrayante. Il savait exciter chez nous le sentiment de l'émulation et nous faire redoubler d'efforts. Cet enseignement français présentait un contraste frappant avec celui du marabout.

L'année suivante, j'entrai dans la classe de mon oncle. Comme je le redoutais, je fus obligé de redoubler d'efforts. Je fus sept fois premier sur les neuf compositions mensuelles.

Après la classe, je n'avais pas l'habitude d'aller jouer avec mes camarades pour deux raisons: étant faible et chétif, je n'aimais pas les mouvements et les jeux violents; mais, surtout, mes camarades se moquaient de mon accent que je tenais des Toucouleurs, chez qui j'avais vécu jusqu'à dix ans. Ces circonstances me firent aimer la solitude et la rêverie. J'aimais les contes et les histoires des petits européens de mon âge. Les lectures et les images me faisaient connaître et aimer la vie, les jeux des enfants blancs. Je les enviais.

Quelquefois, je ne lisais pas. Je songeais: je remuais des questions métaphysiques. Je fixais mon regard et ma pensée sur mon corps et me demandais ce que j'étais, d'où je venais, ce qu'étaient la pensée et la volonté, si la natte sur laquelle j'étais couché était vivante et pensante comme moi. Je n'avais pas de termes pour exprimer ces idées, mais je le pensais.

Ce fut en novembre 1922 que j'entrai au Lycée Faidherbe. Je n'avais pas encore treize ans. Je me présentai en huitième et fus admis en septième.

Le commerce des Européens me fit aimer la propreté et l'ordre. J'aimais à faire, chez moi, des « chemises », à recouvrir mes livres, à coudre des portefeuilles, etc..

A la fin de l'année, j'obtins le prix d'honneur, le prix d'arithmétique et celui d'orthographe.

J'ai toujours attaché beaucoup d'importance aux prix et par bonheur je n'en ai jamais manqué.

Je passai successivement en sixième, cinquième, quatrième, troisième, seconde, première et philosophie, sans autre incident que l'obtention d'un certificat d'études secondaires à la fin de ma troisième et un échec au baccalauréat où j'avais voulu me présenter au sortie de la seconde.

Petit à petit, ma timidité disparut. J'eus beaucoup d'amis noirs et européens.

■ ■

MES études au lycée Faidherbe élargirent mes idées. Je condamnai successivement l'esclavage, les griots, la malpropreté à la maison, les préjugés contraires à l'hygiène, la méthode d'enseignement des marabouts, etc...

Mais c'est lorsque je fus élève de première que je me permis de douter de certains préceptes religieux. Au mois de mars de cette année (1929), je fus nommé surveillant d'internat. Je me trouvai ainsi en plus grande intimité avec les Européens et surtout avec des élèves de Philosophie qui m'habituèrent à discuter sur la religion. Leur contact m'entraîna peu à peu à adopter des idées plus raisonnables que mes préjugés.

J'appris, à l'internat, à connaître la vie privée des Européens. Je m'habillai comme eux, mangeai à table et parlai couramment le français. Jusque-là, en effet, je m'exprimais très souvent en woloff, non seulement chez moi mais encore dans la cour de récréation.

L'autorité que je cherchai à avoir sur les élèves m'obligea à me surveiller moi-même de très près.

Ce fut, surtout, en Philosophie que je me transformai complètement. L'étude de la Physique, de la Chimie, de l'Histoire naturelle et de la Cosmographie m'a ouvert un monde nouveau et donné une conception positive de l'Univers. Elle a, radicalement, supprimé tous mes préjugés sociaux et religieux. J'ai appris à aimer tous les hommes comme des frères, abandonné l'idée de tradition pour celle de progrès. J'ai acquis à cette étude le goût de l'analyse, de la réflexion, l'horreur du vague et de l'à peu près. Enfin, la Philosophie m'a élargi l'esprit. J'ai reconnu en elle un noble effort de l'homme pour tâcher de se connaître, pour résoudre le problème de la signification de la vie, pour créer un idéal tel qu'en développant toutes les facultés virtuelles de sa nature, il remplisse mieux sa destinée.

Telle est, brièvement rapportée, l'histoire de mon évolution intellectuelle et morale. Voici maintenant mes projets.

De toutes les matières que j'ai étudiées au Lycée, la littérature est certainement celle qui répond le mieux à mes goûts: aussi, ai-je décidé de préparer la licence ès-Lettres classique et le professorat. De cette façon, d'ailleurs, n'ai-je pas le moyen de réaliser une double tâche qui me tient à cœur? Lorsque je reviendrai au Sénégal comme professeur, lorsque j'apprendrai à mes compatriotes sénégalais à connaître la civilisation française, lorsque je contribuerai, si peu que ce soit, mais autant qu'il sera en moi, au progrès de mon pays en lui faisant admirer et aimer l'œuvre sociale, politique, scientifique et artistique de notre chère Patrie, ne travaillerai-je pas dans le même sens que les Français, nos frères et nos bienfaiteurs, n'aiderai-je pas dans sa grande œuvre, dans sa noble tâche, la France, notre mère à tous?

(Ecrit en 1930).

Les Grandes Etudes de "L'ECHO"

TROIS ROUTES

MÉDITERRANÉE - NIGER

par René-Jean ANGLADE

J'AI déjà, il y a assez longtemps, abordé ici le problème si vaste et si important du chemin de fer transsaharien: ce fut une première fois, pour retracer l'historique des principales études dont il fit l'objet, puis pour examiner les décisions de la loi récente de mars 1941, ordonnant la mise en chantier de cette entreprise.

Vous savez que le très vieux terme « Transsaharien », qui n'en demeurera pas moins de glorieuse mémoire pour toutes les joutes tant d'éloquence que d'héroïsme nées autour de lui, sera désormais remplacé par la formule nouvelle: Méditerranée-Niger.

La notion, l'image représentée par le premier vocable était celle du désert. Il ne faisait qu'en suggérer les difficultés, l'appréhension.

Il était fait pour le temps des missions périlleuses, pour le rêve des touristes et l'argumentation débordante des polémistes.

L'actuelle appellation, au contraire, a voulu caractériser à la fois le sens véritable de cette œuvre et son rôle pratique.

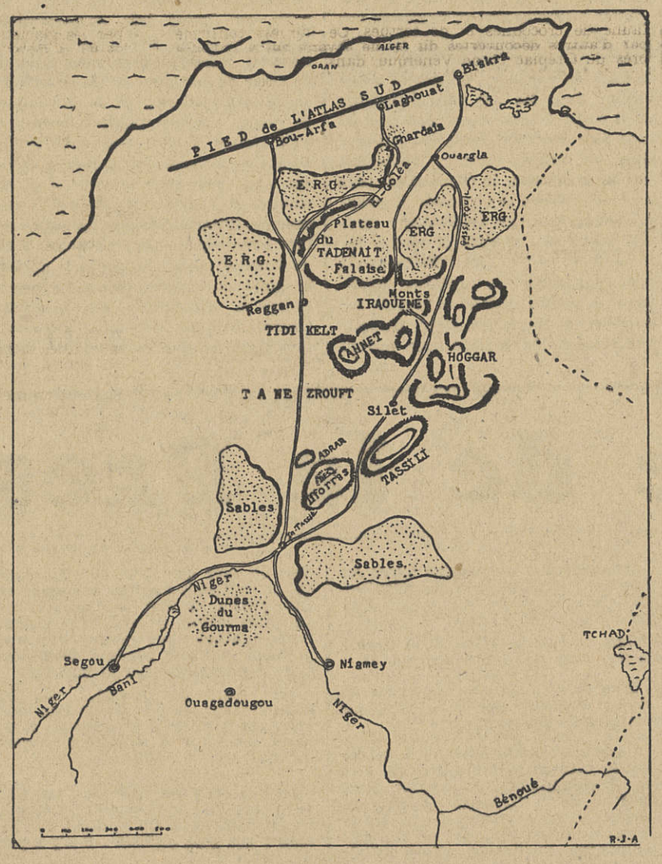
Cette voie n'est point faite pour le désert, et, nous aurons l'occasion de le voir, le désert ne lui est pas un obstable. Elle est destinée, tout comme une ligne maritime joint deux rivages, à unir, d'une rive à l'autre du Sahara, deux blocs de contrées prospères et peuplées dont la jonction décuplera la richesse : Soudan français, Afrique du Nord.

Les aspects que peut présenter à notre observation une entreprise de cette envergure sont évidemment en nombre tel et d'une telle importance qu'il ne faut songer à en aborder que les éléments essentiels.

Il est certain que la première recherche qui doit logiquement s'imposer est celle d'un passage susceptible de parcourir le désert dans les meilleures conditions de longueur, de profil et de coût.

Puis se posera la question de l'état économique et démographique des régions ainsi appelées à être desservies, des hauts plateaux algériens aux immenses étendues soudanaises, en passant par les oasis de l'Atlas sud, et le Sahara central lui-même.

Ces dernières données en main, il reste à en prévoir les développements souhaitables, facteurs essentiels de la rentabilité de la ligne. Cela afin, d'abord, de s'assurer de ses chances de prospérité; enfin également d'établir dès le début la consistance approximative tant du matériel d'exploitation que des efforts financiers utiles ou nécessaires en vue d'assurer l'avenir en conséquence.



APERÇU SIMPLIFIE DES VOIES DE PASSAGE NATURELLES DES ROUTES MEDITERRANEE- NIGER (Reproduction interdite)

NOUS allons si vous le voulez bien, à partir d'aujourd'hui, entreprendre un véritable voyage d'études. Il consistera pour commencer comme il est juste, en une reconnaissance des divers trajets possibles.

Vous pensez peut-être que leur multiplicité, dans des contrées aussi vastes, peut rendre cette tâche ou inutile ou bien délicate. Ce serait une erreur. Ces trajets doivent remplir à priori des conditions techniques assez précises et impérieuses pour que leur discrimination revienne aux formes normales d'un problème soluble.

Avant tout, déterminons leurs points de départ. Ils se placent évidemment à l'extrémité sud des réseaux déjà existants de l'Afrique du Nord, en leurs points les plus favorables pour une telle jonction. Condition première: le raccordement doit se faire avec une voie normale, c'est-à-dire du type d'écartement ainsi désigné, cette voie étant celle que l'on doit adopter pour la ligne transsaharienne (1).

Nous pouvons alors déterminer trois têtes de lignes utilisables sous réserve de certains détails, de l'Ouest à l'Est: Bou-Arfa, prolongement marocain de la voie d'Oudja; puis Affreville, à 120 km. d'Alger, sur la voie Alger-Oran; et enfin Biskra, à la limite sud du département de Constantine.

Il reste, de là, à s'élancer le long des oasis, des chotts et des oueds, à franchir sables et gorges, à contourner monts et falaises jusqu'au but, jusqu'au Niger.

Ces espaces tourmentés et arides sur de considérables distances ont été maintes fois explorés déjà. Ils nous sont à peu près parfaitement connus.

A considérer une carte même fort peu détaillée et presque schématique, des régions qui s'étendent du pied de l'Atlas aux abords soudanais, on constate, très simplement, que les trajets possibles n'offrent pas, après tout, un grand embarras de choix. Ils sont limités aux voies de passage déterminées par les zones des reliefs infranchissables et les ergs, ou sables, également impraticables.

Ils sont, de plus, gouvernés par les conditions nécessaires à l'établissement d'une ligne ferrée: les pentes, ou rampes, doivent être aussi faibles, et les rayons de virages aussi larges qu'il se peut.

L'exploitation peu onéreuse et facile que l'on doit tendre à organiser exigera des trains lourds et relativement rapides si l'on veut pouvoir restreindre leur nombre — avec lequel s'accroissent considérablement les frais bien entendu.

Or, si nous prenons pour exemple un tel train, de 1.600 tonnes, entraîné à une vitesse suffisante par une très puissante Diésel de 1.500 chevaux, nous pouvons noter que si des rampes de 5 millimètres au mètre ne le gênent pas, par contre, son poids devra être délesté de 350 tonnes pour 7 millimètres et être réduit à 950 tonnes pour 10 millimètres.

Si de telles pentes se présentent et si l'on veut conserver les conditions de charge initiales, une double et peut-être une triple traction s'imposera à ces endroits.

On ne peut donc se permettre ce procédé coûteux que de façon exceptionnelle et dans des endroits où il sera normalement possible d'abriter la réserve supplémentaire de matériel et de personnel qu'il demandé.

Quant aux rayons des virages, l'expérience a montré qu'ils ne doivent pas être inférieurs à 500 mètres afin d'éviter les pertes de vitesse. Encore ce chiffre ne doit-il être toléré que dans les cas d'absolue nécessité ou tout au moins dans quelques sections provisoires destinées à laisser s'achever des travaux de redressement.

Il n'est d'ailleurs pas davantage permis de poser notre rail sur certains terrains de sables que de franchir des côtes ou de louvoyer dans des défilés tortueux. Un banc de dunes, même de très faible hauteur (10 à 15 mètres) pourra être un obstacle insurmontable si aucune végétation n'en fixe la mouvante consistance, soit qu'on les longe de trop près, soit qu'on y creuse une tranchée dont les parois seront bien fragiles, et le fond vite nivelé par les prochains grands vents.

Un grand erg est donc aussi inabordable qu'un massif montagneux pour la voie ferrée.

Le choix des trajets Méditerranée-Niger ne peut donc manquer de se ramener à quelques solutions bien nettes parmi lesquelles également la plus praticable se désignera d'elle-même.

* *

EXAMINONS cette carte dont nous parlions plus haut: prenons comme points de départ les têtes de lignes déjà déterminées, en descendant toutefois d'Affreville à Laghouat, pour nous aligner sur le pied de l'Atlas sud.

Les passages qui s'offrent à nous sont d'abord commandés par la disposition des grands ergs.

La voie de Bou-Arfa, devant laquelle nous semble dès le premier coup d'œil s'ouvrir le plus facile espace, peut s'insérer sans difficulté au travers de l'erg occidental en direction de Reggan (par la vallée de la Saoura). De là, elle gagne sans peine le Sud.

En partant de Laghouat, nous devons traverser les régions de Ghardaïa et d'El-Goléa. La rencontre du plateau de Tadémaït peut être résolue soit par sa traversée en franchissant sa falaise à l'endroit le mieux approprié, soit en le contournant extérieurement à ses contreforts pour aboutir dans les deux cas à un tracé confondu aux environs de Reggan avec celui de Bou-Arfa.

Enfin, si nous descendons de Biskra, nous aurons à éviter d'importantes zones sableuses, ou en obliquant à l'Ouest, vers le Tadémaït, et en empruntant un défilé praticable dans les Monts Iraouène, ou bien en profitant, entre deux bancs d'erg, du passage du Gassi-Touil; ces deux voies se rejoignent sensiblement entre les Monts Iraouène et les massifs du Hoggar, évités en gagnant l'oasis abandonnée de Silet. De là, la rive du Niger sera atteinte, après la difficile rencontre de l'Adrar des Ifforras, par In-Tassit qui est le point d'arrivée normal de tous ces tracés.

Il nous reste maintenant à partir sur ces pistes et à les reconnaître de façon plus détaillée, si nous voulons être objectivement à même de désigner la meilleure. Et nous oublierons même pour cela que l'une d'elles est choisie d'ores et déjà définitivement.

Cette introduction à l'étude que nous poursuivrons ainsi, ne se terminera pas sans une remarque qui se voudrait un appel. A maintes reprises, on a pu constater que la faveur des projets de voie ferrée transsaharienne était étroitement liée à l'éducation et aux réactions compréhensives de l'opinion publique à cet égard. Aujourd'hui plus que jamais, il convient de ne pas reléguer ce sujet, il convient de le diffuser, de le commenter, d'empêcher qu'il s'estompe dans l'oubli. Notre presse déjà ne le rappelle plus qu'à l'occasion d'un voyage ministériel, d'un regain de ce qu'elle croit être l'actualité, en sa mercantile confusion de ce qui demeure avec ce qui est passé.

Il faut que l'on parle du « Méditerranée-Niger », que des conférenciers délaissent les vieux sujets pour choisir parmi les multiples aspects de ce grand rêve de notre histoire coloniale de quoi instruire leurs auditoires. Il faut que les jeunes — et leurs groupements — surtout, lui fassent honneur, et l'encouragent, l'éclairent de leur enthousiasme, le fortifient de leur intérêt aussi soutenu que l'exige cette œuvre de longue haleine.

On devra cependant éviter en cela les sentiers battus, les redites, les longues et creuses démonstrations sur des arguments économiques fuyants et dont on a tant de fois entendu répéter par quelque orateur qu'il sont « évidents » et « qu'ils sautent aux yeux » faute de pouvoir les prouver.

Il faudra dire du neuf. Il faudra développer des études solides si l'on veut faire d'utile besogne, sans craindre la note réaliste du détail technique.

Certes, notre remarque était bien un appel. Un appel à toutes les bonnes volontés pour un ralliement autour de cette tâche prestigieuse qui n'aura jamais assez d'actifs et sincères propagandistes — pourvu qu'ils soient solidement documentés — car en elle se symbolisent les liens serrés de la plus grande France, et une foi en l'avenir qui est aujourd'hui l'âme même de notre existence bouleversée.

(1). La voie normale est celle dont l'écartement entre les bords intérieurs des rails est de 1 m. 44; elle a sur la voie étroite (de 1 mètre ou 1 m. 05, l'avantage de permettre, pourvu que le poids du rail soit suffisant (35 à 50 kg. au mètre) le passage des trains lourds et de grandes vitesses.

MémoNum © montpellier3m

EXEMPLES A MÉDITER

Les savants mènent un combat qui prend, en ces temps de barbarie, une valeur exceptionnelle de confiance en l'esprit. Ils prouvent, par leurs actes, que la voix de la raison n'est pas étouffée par le fracas des batailles. Ils sont les gardiens de ce feu sacré qu'ils entretiennent avec ferveur pour qu'il vive encore et triomphe en définitive. Ils sont les défenseurs acharnés de cette science qu'ils voudraient acquérir, toute, pour le bien suprême de l'homme. Malgré les terribles perfectionnements des machines de guerre apportés par la science, ils persistent à croire que la guerre est impie et due à l'imperfection de notre savoir. Voilà ce qui est leur combat, moral surtout, mais souvent aussi physique et qui, pour avoir moins d'éclat que les luttes livrées un peu partout, sur les champs de bataille, n'en est pas moins glorieux; témoins ces quelques exemples.

La mort du professeur Félix Lobligeois, l'automne dernier, a frappé douloureusement le monde scientifique. Le professeur Lobligeois s'était attaché depuis plus de 40 ans à l'étude d'une des parties les plus rebelles de la science: la radiologie. Il se savait irrémédiablement voué à cette terrible radiodermite qui avait abattu déjà ses prédécesseurs. Ce qu'il y a d'admirable dans la lutte du professeur Lobligeois, c'est la parfaite connaissance qu'il avait des maux qui s'abattraient inexorablement sur lui. Tout l'héroïsme de ce combat contre la douleur est dans le fait qu'il était librement accepté. L'enthousiasme qui guidait Lobligeois diffère de celui du soldat en ce qu'il n'a rien de vibrant; il ne paralyse pas la raison; il la stimule. Lobligeois savait qu'il n'atteindrait pas toute la vérité et que la solution serait incomplète, mais non inutile. Et c'est pourquoi alors qu'il avait la pleine liberté d'abandonner ses travaux dangereux, il a persisté, puisant en lui la force nécessaire à l'accomplissement de ce qu'il considérait comme un devoir vis-à-vis de la science et de l'humanité.

Lobligeois est mort; mais il n'était pas seul. D'autres continuent leur œuvre qui était la sienne, et vivent dans les mêmes dangers. Et c'est là qu'on doit trouver du réconfort et des exemples. Il y encore des hommes de cette trempe. Le Journal Officiel du 30 octobre 1941 portait à la dignité de commandeur de la Légion d'honneur le docteur Edmond Mussin avec la citation suivante, qui se passe de commentaires: « Médecin radiologue à Amiens. 48 ans de services médicaux particulièrement remarqués. Praticien d'une grande valeur professionnelle et d'un dévouement à la science radiologique, allant jusqu'au sacrifice total de sa santé. Atteint de radiodermite, a dû subir successivement l'amputation de la main, de l'avant-bras, et tout récemment la désarticulation de l'épaule droite ».

Exemples à méditer, certes, car ils nous donnent une fière leçon de courage et d'abnégation, d'oubli total de soi dans une œuvre qui dépasse l'être. Lobligeois donne successivement ses deux bras, puis sa vie à la science, le docteur Musin subit la désarticulation d'une épaule, tout cela avec un mépris parfait de leur personne. Des vies telles que celles du professeur Lobligeois et du docteur Musin, pour ne citer que deux exemples modernes et par suite plus frappants, sont de véritables actes de foi. Et c'est de cette foi, de ce courage tenace et austère que nous avons le plus besoin. Puisse leur exemple nous inspirer au moins une conduite intellectuelle et morale plus ferme. Qu'il nous apprenne à attaquer et à surmonter les obstacles que nous rencontrons et non plus à nous soustraire lâchement aux difficultés!

TARDY Laurent.

La semaine prochaine

La Page des Lettres

Etudiant!

L'ECHO est ton hebdo!

Abonne-toi! Diffuse-le!

LA PAGE DE LA MEDECINE

Directeur : Henri SABATIER

7, rue Dom-Vaissette, 7 -- MONTPELLIER

ESSAI SUR LA TUBERCULOSE

par le Docteur Charles VINCENTI, d'Avignon

(Suite) (1)

Nous estimons donc que nous pouvons:

1. Soigner un tuberculeux en précisant ses tendances naturelles à la guérison. Dans ce cas, il relève des traitements médicaux et généraux en gardant l'intégrité de ses côtes, de ses poumons et des plèvres. S'il n'a pas ses tendances, alors il relève de tout l'art chirurgical, étant bien précisé qu'on veut obtenir seulement tel résultat qui permettra au malade de vivre mieux qu'auparavant et rien de plus.

2. Nous pouvons préciser ce que nous voulons en partant de l'idée que nous cherchons seulement à faire vivre le malade et non à tuer le bacille puisqu'on a vu le peu de cas que nous faisions des effets de la contagion du moins chez l'adulte. Si le malade vit d'accord avec ses lésions, s'il a acquis un certain équilibre, gardons nous comme du feu d'intervenir, une intervention inopportune renversant cet équilibre nous amènera une catastrophe. Cette notion d'équilibre vital doit être pour nous la base de toutes les indications médicales ou chirurgicales. Le malade sera-t-il mieux après qu'avant? Actuellement, il tousse, crache, mais vit. Vivra-t-il aussi bien demain? Aura-t-il la même activité? L'intervention ne risque-t-elle pas de déclancher des complications plus sérieuses que l'état actuel du patient? Par notre action, n'aura t-il pas du pus dans sa plèvre et ne serait-il pas de ce fait plus malade? Estimons nous encore une fois que le malade n'a pas de chances de vivre tranquille avec son mal, alors nous devons opérer. Si nous estimons qu'il peut durer ainsi, alors nous devons le soigner médicalement et renforcer son état de résistance, puisque nous n'avons plus peur de son bacille. Et, sachant ce que nous promet le sanatorium dans les cas peu destructifs où il s'agit de remonter l'état général pour agir sur l'état local, les sels d'or dans les formes récentes bilatérales et non organisées, la tuberculine dans les états anciens et organisés, le pneumothorax dans les infiltrations rapides, toutes les plasties et autres interventions dans les délabrements plus importants et toxiques, appliquons à chaque malade le remède qui possibles et d'une vie aussi normale que possible. De la sorte nous verrons s'augmenter progressivement le nombre des guérisons des patients si nous les connaissons à fond, assez pour appliquer sans aucun parti pris à chaque cas le traitement ou la médication, ou l'intervention qui lui convient. N'oublions pas que la chirurgie pulmonaire n'est qu'un pis aller, souvent redoutable, qui changera parfois l'opéré en infirme et le fera vivre d'une vie diminuée tandis qu'il menait auparavant une existence plus normale.

Ceci dit, comment nous défendrons nous contre la tuberculose? Comment défendrons-nous nos enfants? En admettant qu'il est normal qu'ils soient contagionnés et en développant le degré de résistance de leur organisme. Toutes les organisations de lutte contre la contagion, le bacille et autres nous paraissent inutiles. Transformons les écoles d'hygiène publique pratique.

Nous sommes partisans du BCG à la naissance, comme de l'isolement du petit enfant. En effet, nous connaissons son hérédité de géniteurs, mais pas son hérédité de graine, ni son terrain. Donc méfions-nous et mettons-le à l'abri au cas où il serait sain, d'une intoxication bacillaire trop violente pour qu'il y résiste. C'est la sagesse et la prudence.

L'enfant dûment vacciné et mis à l'abri, comme nous ne pouvons doser les infections bacillaires qui lui viennent de l'extérieur (âge du touche à tout) imposons lui la vie au grand air, la classe en plein air, l'hygiène, les bains de soleil surveillés, les douches, la bonne alimentation. Entrainons le à passer sans rhumes du chaud au froid. Surveillons son alimentation, ses selles, sa gorge, sa taille, son poids. Des radiographies tous les cinq ans, des scopies annuelles sont indiquées pour nous assurer de l'état de ses hiles, de ses ganglions ou de son poumon, de la formation de points crétacés solides, prouvant qu'il résiste à l'infection qu'il réagit et qui ne doivent pas passer inaperçus, car peut-être faudra-t-il à ce moment là l'aider médicalement à assurer sa mithridatisation. La cutiréaction nous semble bien aléatoire dans ses résultats. Bref, imposons le carnet de santé avec radiographies. Imposons encore la diminution des cinémas, l'interdiction de l'alcool à l'enfance, la diminution des cafés et des lieux dit de plaisir, bref tout ce qui peut nuire d'une façon quelconque à la belle harmonie d'une pleine et florissante santé, tant physique que morale. Diminuons massivement cette folie de matières diverses qui encombrent les programmes officiels. Un enseignement primaire ou classique normal, mais avec, pour le cerveau, la digestion lente et progressive des choses essentielles permettront un équilibre heureux opposé à cette préparation d'examens ou de concours d'où nous reviennent des jeunes gens fourbus, incapables de résister au développement en eux d'une maladie qu'ils n'ont plus la force d'étouffer Pas plus de performances intellectuelles que sportives. Les excès, quels qu'ils soient se payent toujours. Nous attendions beaucoup de cette réforme de l'enseignement public ou privé. Mais rien ne vient encore et nous voyons nos fils toujours accablés de programmes rebutants à tous les échelons de la culture. C'est selon nous, médicalement parlant, une des premières choses à reformer, en nous rappelant le viel adage « mens sana in corpore sano ».

C'est par un exemple de mesures fécondes qu'il faut, non pas protéger les générations à venir contre les ravages du B de K. En l'état actuel de nos connaissances, c'est impossible et selon nous inutile. Mais il faut leur donner, à ces générations nouvelles, les moyens de résister avec mesure et bon sens à l'infection qu'il serait peut-être dangereux de supprimer totalement si on le pouvait. En effet la disparition du B de K risquerait de faire naître une nouvelle endémie plus grave contre laquelle nous ne serions pas préparés, car nous avons, du fait de la connaissance des microbes, acquis un équilibre instable que nous appelons Santé et auquel il ne faut toucher qu'avec la plus extrême prudence.

(1) Voir Echo 20 mars 1940.

Cèderais à confrère
appareil Diathermie Boulitte type B 4, sur 120 v. et 220 v., état neuf, accessoires Diathermie,
Electrocoagulation, Etincelage.
S'adresser Journal, qui transmettra: timbre pour réponse.

De l'instinct procréateur au concept du beau

par le Docteur Maurice PERIOT,
Médecin des Hôpitaux de Marseille

(Suite) (1)

Sur un petit tableau pittoresque, nous voudrions rassembler nos quatre tempéraments avec lesquels nous avons complété notre analyse du Beau. Allons faire un petit tour au Salon de peinture ou de sculpture. Les lymphatiques défilent sagement, consultent leur catalogue, jettent un coup d'œil sur le cadre ou la toile et sans émotion agréable ou désagréable passent à un autre sujet. Parfois, le guide leur fait remarquer un petit détail obscène ou fantasque dont ils rient tous deux, « ejusdem farinae ». D'autres, les sanguins, se fiant à leur flair, vont d'une œuvre à l'autre, reculent, s'approchent, s'agitent, grognent. Tout le monde peut savoir si ça leur plait ou non. Ils l'expriment avec vivacité. Dans un coin voici l'artiste, le bilieux, qui a osé transposer sa sensation; il est sur le gril devant la mimique de l'amateur sanguin, flatté s'il admire, déçu s'il dédaigne; mais ne désespérant pas de le convaincre. Puis voici un petit homme chafouin, portant lunette, carnet et crayon, qui vient préparer sa copie pour le journal: c'est le nerveux, le critique d'art, celui qui va regarder l'œuvre à l'envers de l'esprit, mais qui sait parler du Beau en termes dignes de la quatrième dimension.

Nous ne voudrions pas achever ce chapitre sur l'esthétique sans attirer l'attention du lecteur sur la singulière évolution de l'Art en tous pays et à toutes époques. Avec une concordance absolue, que Marcel BRION a également mis en lumière, *l'art passe par des phases constantes de préparation, d'optimum et de déclin:* cinq dit Brion, quatre disons-nous; voici pourquoi et quelques preuves à l'appui.

Les sociétés évoluent comme les individus: elles passent par une phase d'enfance, puis de jeunesse, puis de maturité pour finir avec la vieillesse. A chacune d'elles, l'art aura les caractères de la phase individuelle concomitante: *pendant l'enfance, ce sont les dons d'observation du passé, les essais d'imitation servile sur un matériaux propice; pendant la jeunesse, l'art connait l'élan joyeux, indiscipliné, fougueux, audacieux mais outré sans mesure; on ne veut plus d'imitation mais du nouveau, vigoureux et vivant. A la troisième période, c'est la maturité, la plénitude de l'art, celle où se fixe son canon, ses règles, hélas rigides, qui ne permettent plus l'originalité. Puis voici venir la phase sénile; la méthode se relâche, le détail reprend l'importance perdue, la décoration l'emporte sur la grandeur. C'est la dégénérescence, le style baroque ou le rococo.* Quelques exemples appuieront notre thèse.

Voyons la Grèce, section architecture: d'abord des essais de temples en bois avec quelques *pilliers mycéniens ou crétois,* puis les palais en pierre audacieux mais rudes dans leur forme archaïque, avec *leurs colonnes massives doriques*; ensuite une phase B d'épanouissement où l'architecte sûr de son métier atteint la sommum, c'est *le style ionien.* Après, la lassitude apparait, l'amour du détail altère l'ensemble avec *ses chapiteaux corinthiens et ses cariatides.* L'art est dégradé en baroque.

Dans la section sculpture, encore une phase à L *à statues de bois, les zoana,* puis en esprit S, *les apollons doriens,* statues vivifiées sinon vivantes, à jambes isocèles aux bras collés, mais déjà l'expression a pénétré dans le marbre. Voici ensuite la grande phrase bilieuse dominée par les noms éternels de *PHIDIAS,* de *POLYCLETTE,* de *MYRON* qui achève l'évolution avec les règles de la structure et de l'équilibre. Enfin, la phase N avec *EPIDAU, RE, PRAXITELE* ou *LYSIPPE* où le sensualisme reprend sa revanche sur le dynamisme. Comme excuse, l'art hellénistique s'est humanisé... ou féminisé.

Achevons sur notre pays ce petit tour d'école buissonnière. L'architecture a suivi l'évolution de la nation. Elle a connu l'époque L fort longue de *préparation gallo-romaine* pendant laquelle, les architecques copiaient servilement leurs maîtres romains: puis voici leurs premiers essais personnels où s'affirme le génie franc, *le style roman* de nos vieilles cathédrales; à cette période fait suite *le style gothique* des débuts, phase de maturité où l'esprit est maître de sa technique, lance vers les cieux ses flèches, ses clochers et ses clochetons. Enfin, vient *l'époque du flamboyant* où le détail, le fini, le pourléché soulignent la décadence de l'architecture et d'une époque.

(1) Voir Echo 20 mars 1940.

Revue de la Presse Médicale

C'est sous la photographie d'une œuvre ancienne conservée au musée de **Cherchell** et représentant un hermaphrodite « en conversation » avec un satyre, que MM. **Costantini** et **Toreilles,** dans la **Presse Médicale du** 14 février 1942, nous parlent du « pseudo hermaphrodisme » de Hermès, Mercure et **d'Aphrodite** — comme l'écrivait **Pierre Louys** — Vénus. Ils citent, bien entendu, l'histoire arrivée à l'un d'eux, comme à tous les autres: « L'un de nous étant interne à Saint-Louis, opère aux premiers mois de 1914, dans le service de son Maître Rochard, une banale hernie chez une femme. On découvre un magnifique testicule, pourvu d'un épididyme et d'un déférent. On hésite à l'enlever. Finalement, on le réintègre dans le ventre, estimant certainement à tort, qu'on n'avait pas le droit de supprimer une glande si bien conformée qui devait jouer un rôle dans le comportement général de l'organisme de cette femme. Car il s'agissait d'une femme, on ne pouvait en douter.

Notre opérée sortit de l'hôpital. Puis la guerre vint. Lorsqu'elle fut finie, nous nous livrâmes, en 1919, à une enquête discrète. Il fut facile d'apprendre de sa concierge que notre opérée vivait toujours en parfaite harmonie avec son mari ».

Voici maintenant le nouveau cas apporté, moins romanesque, mais plus médical. Un boulanger de 25 ans entre à l'hôpital pour douleurs abdominales périodiques. A l'examen des organes génitaux, on relève la vacuité de la bourse droite et l'on découvre vers l'orifice profond du canal inguinal, une masse arrondie et sensible à la pression légère. « La verge, longue de 7 cm. à l'état placide, ne montre aucune malformation extérieure... Caractère doux, docile, enjoué. Deux seins bien développés, fermes et élastiques, comme ceux d'une jeune fille de 18 ans, existent... L'attache du poignet est fin. Le malade n'est pas un indifférent sexuel; à l'occasion d'un coït, il a contracté une blennoragie ». Laparatomie, le 19 mars 1941: « On trouve un utérus, un ovaire, etc.; on résèque le tout. « La pièce en main, monte un utérus arrondi, muni d'une cavité vide où s'abouche la trompe, anatomiquement normale et terminée par un ostium externe bien frangé... Un ovaire de dimensions normales... et le follicule hémorragique rompu, à stigma visible, saille nettement à la surface de la glande légèrement vallonnée. »

« Comme on le voit, la détermination du sexe chez notre malade n'est pas difficile. Une grande verge, un testicule bien descendu, un coït antérieur, le désir de demeurer homme, voilà qui constituait un bilan masculin suffisant pour nous faire négliger des seins bien développés, un faciès imberbe, une voix grêle »

Les auteurs traitèrent donc notre boulanger pour en faire un homme complet. La suppression de l'ovaire, amena une diminution notable des seins; la voix se modifia et un léger duvet apparut sur ses joues. Il ne reste plus sans doute qu'à lui donner des extraits mâles, en grosse quantité, pour le remettre complètement dans la peau d'un homme, avec le souvenir d'une incursion originale chez les « adversaires ».

■ ■

La Presse Médicale a fait paraitre le 24 février 1942, un numéro composé seulement d'articles originaux, parmi lesquels nous relevons une étude de MM. **Levaditi** et **Bonèt-Maury** sur les ultavirus, considérés à travers le microcope à élections. On sait que le microscope à rayon lumineux, a atteint depuis longtemps la limite de ses progrès. « On calcule aisément que la lumière visible ne permet pas de distinguer des objets inférieurs à 200 m/m ». La « lumière électronique » permet la vue d'objets de 3 à 5 m/m, pouvoir résolutif près de 100 fois supérieur au microscope ordinaire le plus perfectionné.

Le principe même de cet appareil est extrêmement simple. Construire un microscope dont les rayons lumineux sont remplacées par des rayons électroniques et les lentilles optiques par des lentilles électriques, c'est-à-dire des champs magnétiques. Sans entrer dans des détails qui nous ont semblé très techniques, disons cependant, que la pratique est plus difficile et nous renverrons le lecteur à la description que les auteurs donnent du microscope de Siemens et Halske, sur lequel ils ont travaillé.

Après une étude de la technique de préparation, MM. **Levaditi** et **Bonèt-Maury** donnent le résultat de ces expériences et même de très belles photographies des virus observés. Nous lisons ensuite un exposé de ce qu'il faut avoir sur les bactérrrophages, et aussi ce quil reste à trouver. Car cet article nous ouvre des horizons dont la discussion est épineuse. Les travaux récents ne modifient pas les conclusions formulées par Monsieur Levaditi en 1938, à savoir que « la doctrine pasteurienne devra être reconsidérée sur le plan de la nature et du mécanisme d'actions de certains ultavirus, lesquels ne peuvent plus être envisagés comme étant des infra microbes ».

C'est remettre en question toutes les théories classiques sur les microbes, sur leur spécifrité et sur la contagion des maladies infectieuses!

C'est revenir peut-être à la théorie de Béchamp sur le « microzyma »!.

C'est en tout cas s'aventurer sur un terrain mouvant que nous préférons abandonner aux auteurs:

« Les ultragermes seraient donc des entités offrant quelque analogie avec les êtres organisés et vivants, mais dont la vie difficilement concevable, parait chose si mystérieuse que vouloir l'analyser serait, en l'état de nos connaissances, risquer de glisser sur la pente dangereuse de la métaphysique »

■ ■

Pouvant soulager bien de gens, dans une affection assez peu dangereuse, mais fort gênante et très répandue, voici quelques notes de thérapeutique dûes à Monsieur **Aubry,** sur le « rhume re cerveau. Pendant la période vasomotrice, combattre la vasodilatation par **l'adrénaline, la cocaïne,** mais surtout **l'éphédrine,** et parfois l'association de ces vaso-constricteurs:

Chlorydrate de cocaïne: 40 cg.

Chlorydrate d'éphédrine: 80 cg.

Solution d'adrénaline au 1 pour 1000: X gouttes.

Sérum physiologique: 40 ccs.

La **désoxynorephédrine,** employée aux Etats-Unis, est un corps synthétique voisin de l'éphédrine, mais gazeux à la température ordinaire, ce qui le rend d'usage facile. Il faut, bien entendu, ajouter à ces instillations locales, un traitement général, comprimés **d'aspirine,** associée à la **caféine,** qu'il est recommandé de prendre avec des boissons chaudes alcoolisées du genre grog.

Pendant la période inflammatoire, il est classique d'utiliser les antiseptiques dont l'action est aléatoire.

■ ■

Nous avons trouvé dans le n° 16 de **la P. M.,** une petite chronique amusante sur le « **déguerpissement comme moyen prophylactique ou thérapeutique** ». C'est la relation, par Monsieur **Marcel Griaule,** de diverses histoires médicales, de certaines populations noires. Citons certains passages: — c'est un noir qui parle — « Un jour que je voyageais avec un camarade et que j'avais couché à Dahra-Tabor dans une maison de soldats, je tombai malade. Etant alors rentré chez moi, je restai souffrant pendant deux mois sans changement dans la maladie.

Un jour, je pensai : Si je reste toujours ici, la maladie sera toujours sur moi. Mais je le dis en moi-même pour que la maladie n'entende pas ».

La maladie serait elle donc, un élément extérieur, à l'organisme et qui lui est surajouté? On le disait encore, dans « nos pays civilisés » il n'y a pas si longtemps!

Citons aussi: « Une technique plus élaborée consiste à faire déguerpir la maladie elle-même avant qu'elle ne s'attaque à tous les membres d'une communauté.

Au Bégamber (Abyssinie), des fruits odorants, des gâteaux, des parfums sont soigneusement préparés, qu'on place un matin au lever du soleil, sur le bord du chemin, sous un arbre ou dans l'herbe. La maladie suit cet appât, se jette sur le premier passant et abandonne la maison ».

N'est-ce pas là, le procédé employé par les blancs « évolués » dans certains pays d'Afrique contre la Tsé-tsé. Un écran de bétail est offert, est tranquillement piqué par les mouches qui ne vont pas chercher l'homme plus loin?

Voici encore: « La préservation contre les maladies, prend, dans certains cas, l'aspect d'une modification apportée à la personnalité du patient et qui est le support des maux causés par la maladie. Cette personnalité est modifiée de telle sorte qu'elle devient théoriquement méconnaissable pour la puissance attaquante ».

Amenez à la consultation d'un **grand Patron,** un gosse des villes présentant tous les signes du rachitisme; il vous conseillera de le changer d'air, de climat, de milieu, de le mettre à la campagne, au soleil..... En somme, le rachitisme ne reconnaitra plus en ce nouveau campagnard, à joues roses, son malade étiolr de la veilleè

■ ■

« Au dire d'un contemporain (**La Bédollière: Le nouveau Paris, 1860**), les pavillons de dissection offraient encore, au milieu du siècle dernier, un hideux spectacle. L'air et la lumière y circulaient à peine; des poêles de tôles alimentés parfois avec des tissus adipeux répandaient une chaleur qui développait les miasmes putrides, et cependant les élèves, la pipe à la bouche, le scalpel à la main, charcutaient paisiblement les cadavres à demi-décomposés.

Qu'aurait-il dit aux siècles précédents? »

Et c'est alors que Monsieur **Pierre Valléry-Radot,** nous retrace un vigoureux aperçu de l'histoire de la dissection à Paris, dans la **Presse Médicale** uu 26 février: Condamnée par l'Eglise, interdite par les lois, repoussée par l'opinion médievale, l'ouverture du corps ne fut autorisée qu'au XIVe siècle. Mais la rareté des sujets obligeait les anatomistes du temps à rechercher du matériel de toutes manières, jusqu'à déterrer les cadavres, ou à décrocher les exécutés du gibet de Montfaucon. « Ces expéditions nocturnes, auxquelles Vésale, le grand anatomiste de la Renaissance, aurait, dit-on, participé ainsi que Bichat et bien d'autres, se prolongeront jusqu'à l'époque du Directoire». «C'est vers 1768 que pour assurer la conservation des cadavres, l'un des maitres de l'époque, **Süe** (grand-père **d'Eugène Süe**), aura recours à un procédé d'injection par corrosion dans les artères, permettant de triompher de la corruption des cadavres. Pour la même raison, il imaginera ces planches anatomiques et ces moulages en cire qui devaient rendre tant de services ».

Seuls les amphithéâtres privés continuèrent leur tâche pendant la Révolution; mais bientôt, l'Ecole de Santé fonctionnera pour doter de médecins, les armées de la Révolution. « Dès la première année, l'Ecole pouvait disposer de plus de 300 cadavres. Il est vrai que Bicêtre les fournissait gratuitement. Seul le transport était tarifié à 4 livres par sujet ».

Désormais, de nouvelles réglementations vont intervenir. Les amphithéâtres privés seront interdits, mais les Ecoles verront le nombre de cadavres augmenter. Le 21 décembre 1832, le Conseil général des Hospices n'autorisait les dissections que dans les locaux de l'Ecole de Médecine et ceux de l'ancien cimetière de Clamart que « tous les étudiants connaissent pour l'avoir fréquenté ».

Nous avons aussi sous les yeux, le 227e numéro (sept. 1926) de **Chanteclair,** ancienne publication du plus haut intérêt documentaire et esthétique. On peut lire, sous la signature du **Professur Paul Delmas,** à qui rien n'échappe de l'histoire de la faculté montpelliéraine, un article solidement documenté, qui nous apprend justement que « De bonne heure, dès 1340, se fondant sur ce que l'expérience est le meilleur des maitres, une part importante est faite à l'observation, et l'article XIII des statuts de la même année astreint le chancelier sous l'obligation du serment, à organiser des dissections, une fois au moins tous les 2 ans. Neuf ans après, le 18 avril, Philippe VI de Valois, achète la Seigneurerie de Montpellier au Roi de Majorque, suzerain de la ville.

... C'est donc un Gouverneur du Roi en Languedoc, le duc d'Anjou, qui, par mandement du 10 octobre 1376, ordonne aux officiers de justice de cette province de remettre à cette fin, annuellement à la faculté, le cadavre d'un supplicié ».

Monsieur Delmas nous fait ensuite savoir, avec une juste fierté pour sa faculté, que « dès le 21 novembre 1589, les étudiants y faisaient dresser par leur procureur Albert Pelletier, le premier amphithéâtre d'anatomie qui fut au monde »; mais il ajoute: « De si importants débours, épuisent quelque peu les ressources des régents puisqu'ils n'en ont d'autres que la constribution volontaire de leurs élèves ». Contributions auxquelles le **Docteur Boutarel** fait allusion (**Promédico, 11e année 1934, n° 3**) **en disant: « Les** frais d'étude sont essentiellement variables suivant la richesse de l'Etudiant. Ils consistent surtout, en effet, en cadeaux et repas fins offerts aux professeurs. De ces cadeaux, absolument d'usage, le pauvre sera dispensé sans contrôle: il affirmera qu'il est pauvre et sera cru sur parole ».

Mais cela nous amène un peu loin, peut-être, des dissections; citons, pour clore l'entretien, la péroraison de M. Pierre Vallery-Rabot: « Nécessaire, cette incursion dans le passé, montre le chemin parcouru depuis la modeste chambre de l'apprenti jusqu'aux moyens d'études actuels. En renouvelant sans efforts, les gestes traditionnels de leurs aînés, ceux d'aujourd'hui ne manqueront pas de s'inspirer du souvenir toujours présent dans les fondations de cet édifice: la charité ».

Pierre PESLE.

BIBLIOGRAPHIE

L'EDUCATION DE LA SANTE (1)
par le docteur P. Delore,
professeur à la Faculté de Lyon

Le professeur Delore, dans ce livre récent, préfacé par le docteur Serge Huard, secrétaire d'Etat à la Famille et à la Santé, s'est attaché a remettre en honneur le vieux proverbe : « Mieux vaut prévenir que guérir ».

Les conceptions de l'auteur sont, pour la plupart, extrêmement séduisantes. Pourquoi dépenser des sommes considérables, écrit-il, en asiles et en hôpitaux?

N'eut-il pas mieux valu utiliser cet argent à la construction de stades et de piscines? Pourquoi continuer à lutter uniquement contre la maladie, alors qu'il faut, avant tout, lutter pour la conservation de la santé?

Comment conserverons-nous notre santé? C'est à résoudre ce problème que s'attache la seconde partie de l'ouvrage. Le professeur Delore y donne les principaux conseils à observer pour mener une vie saine; il traite, successivement, de l'hygiène alimentaire, de la culture physique, de l'hygiène corporelle, du logement... Règles connues du public mais combien peu suivies et qu'il est bon de répéter sans se lasser.

Le volume se termine par un exposé des principales mesures a envisager pour rendre effective l'éducation de la santé. L'auteur pense qu'il faut agir à à l'école et cela sans crainte d'employer les méthodes modernes: cinéma, tracts, affiches, concours, expositions et musées. Les examens préventifs devront être généralisés, l'éducation sexuelle sera donnée, accompagnée de notions sur les maladies vénériennes. Notons en passant que l'auteur est partisan d'une éducation sexuelle tardive, donnée avant tout dans le cadre familial, alors que d'autres pédagogues préfèrent, au contraire, une initiation plus précoce, donnée dès la puberté par un médecin.

L'exemple des peuples étrangers, qui depuis longtemps nous ont précédé dans la lutte pour la santé, doit nous inciter, conclut le professeur Delore, a établir un plan d'ensemble pour améliorer les conditions d'hygiène où nous vivons.

(1) Flammarion, éditeur.

MémoNum © montpellier3m

NOTRE FRÈRE LE CORPS

L'Organisation des Associations Sportives Scolaires et Universitaires

Seules les associations sportives affiliées à l'U.S.S.U. pourront faire figurer dans leur titre les mots " universitaire " " université " ou " étudiant ".

Dans son numéro du 8 février, sous la plume de Marc Aubert, du S. Marseillais U. C., l'Echo réclamait que, seuls, les clubs affiliés à l'O. S. S. U. aient l'autorisation de se parer du titre d'universitaire. Cet article fut repris dans toute la presse. Nous obtenons aujourd'hui satisfaction!

Nous sommes heureux de publier ci-dessous l'arrêté du Secrétariat d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse sur l'organisation des associations sportives scolaires et universitaires.

N. D. L. R.

Arrêté du 21 mars 1942

Vu L. 20-12-40 (organisation sportive).

Article premier. — Sont considérées comme associations sportives scolaires ou universitaires et, par suite, soumises aux dispositions du présent arrêté, les associations sportives constituant une dépendance directe d'un établissement d'enseignement de tout ordre public ou privé.

Art. 2. — Les associations sportives scolaires et universitaires sont administrées par un comité de direction composé de membres désignés par l'établissement d'enseignement.

Elles peuvent être constituées sous la forme d'associations soit déclarées, soit non déclarées. Les associations déclarées sont seules qualifiées pour recevoir des subventions d'une collectivité publique.

Art. 3. — Les associations sportives scolaires et universitaires de tout ordre, public ou privé, ne peuvent être affiliées directement aux fédérations sportives.

Les associations qui dépendent d'un établissement d'enseignement public sont obligatoirement affiliées à l'union d'associations sportives scolaires et universitaires dite Union du Sport Scolaire et Universitaire, agréée par le secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse (Commissariat général à l'Education Générale et aux Sports).

Les associations qui dépendent d'un établissement d'enseignement privé sont tenues de s'affilier, soit à l'Union du Sport Scolaire et Universitaire, soit à toute autre union d'associations sportives scolaires et universitaires régulièrement agréée par le secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse (Commissariat général à l'Education Générale et aux Sports).

Les unions agréées du sport scolaire et universitaire sont affiliées aux fédérations sportives. L'Union du Sport Scolaire et Universitaire est, en outre, affiliée au Comité national des Sports.

Art. 4. — Les membres des associations sportives scolaires et universitaires sont soumis aux dispositions de l'art. 11 de la loi du 20-12-40.

Art. 5. — Les unions agréées d'associations sportives scolaires et universitaires peuvent organiser des compétitions réservées aux associations adhérentes ou à leurs membres et délivrer des licences particulières valables pour lesdites compétitions. Toutefois, l'Union du Sport Scolaire et Universitaire est seule habilitée à organiser des compétitions dans le cadre national et, notamment, les championnats de France scolaires et universitaires.

Art. 6. — Les associations sportives qui, sans constituer une dépendance directe d'un établissement d'enseignement public ou privé, groupent exclusivement des scolaires, des universitaires et des membres ayant été précédemment admis, en l'une ou l'autre de ces qualités, dans l'une quelconque desdites associations, ne sont pas soumies aux dispositions qui précèdent. Elles restent régies par les dispositions générales concernant les associations sportives. Elles sont obligatoirement constituées sous la forme d'associations déclarées et doivent être affiliées à l'U. S. S. U. qui contrôle le caractère universitaire de leur recrutement et peut organiser en leur faveur des compétitions particulières

A dater de la publication du présent arrêté, aucune association sportive ne pourra, si elle n'est affiliée à l'U. S. S. U., faire figurer dans son titre, les mots « universitaire », « université » ou « étudiant ». Toute association affiliée à l'U. S. S. U. qui cessera de respecter les règles, de recrutement définies à l'alinéa précédent, et sera, en conséquence, exclue de cette union, ne pourra conserver ladite dénomination.

Art. 7. — Les statuts et les règlements intérieurs des unions agréées du sport scolaire et universitaire et des associations qui leur sont affiliées sont soumis à l'approbation du secrétaire d'Etat à l'Education Nationale et à la Jeunesse (Commissariat général à l'Education Générale et aux Sports), qui peut à tout moment en exiger la modification. Il peut également prononcer la dissolution desdites associations ou unions. Il approuve le choix des personnes qui, à un titre quelconque, sont chargées de l'administration ou de la direction de ces associations ou unions et peut en exiger à tout moment leur remplacement.

Art. 8. — L'union du Sport Scolaire et Universitaire est soumise aux dispositions organisant le contrôle financier de l'Etat sur les fédérations sportives.

COUPE DE L'O. S. S. U.

Le Clermont-Ferrand Université-Club enlève le Championnat de France de Basket Féminin

C'est dans l'intimité du Stade de l'Académie de Marseille que se sont disputés les matches de la Coupe de France Universitaire de basket ball féminin.

Profitant de 4 belles journées printanières et ensoleillées, 7 équipes venant de Clermont, Toulouse, Montpellier, Aix, Grenoble. Lyon et Marseille, luttèrent tour à tour en vue d'obtenir le titre de Champion de France.

Ainsi, les meilleures basketteuses de zône libre s'en donnèrent à cœur joie du 31 mars au 3 avril. Le jeu qu'elles fournirent fut placé sous le signe de la camaraderie et aussi de la grâce.

Du reste dans aucun match, on n'eût à signaler des incorrections graves (qui semblent dorénavant être bannies du sport universitaire).

Le 31 mars, après l'appel des équipes et l'envoi des couleurs, le tournoi commence. Les équipes sont partagées en 2 poules: dans la poule A: le C. U. C. le T. U. C., le M. U. C. et l'A. U. C.; dans la poule B; le S. M. U. C. l'A. S. U. L. et le G. U. C. Durant les journées qui suivront, le C. U. C. et le S. M. U. C. se qualifieront pour la finale; le T. U. C. et l'A .S. U. L. pour a finale des 2e et le M. U. C. et le G. U. C. pour la finale des 3e.

L'organisation du S. M. U. C. fut à tous les points de vue impeccable. Elle eût la fortune de contenter à la fois joueuses, entraineurs et supporters (Tout fut prévu, jusqu'aux soins médicaux exercés avec compétence par un « Santard ».

En définitive, quatre journées de sport sain et beau qui furent la meilleure propagande pour le sport universitaire d'une part et pour la défense du sport féminin de l'autre.

LES EQUIPES

C. U. C. (blanc, culotte bleu marine): équipe athlétique et puissante pratiquant un jeu sec et adroit.

S. M. U. C. (gris, parements noirs): équipe jeune bien encadrée par Mlle de Benedetti et Mme Devèze; habile au dribbling et au panier; entraineur: Casanova.

T. U. C. (blanc, culotte bleue): très adroit au panier, mais handicapé par le nombre restreint de joueuses; fit un match magnifique contre le CUC; entraineur: Nichil.

A. S. U. L. (bleu): équipe très calme, mais malchanceuse devant le panier.

G. U. C.: se cantonna trop souvent dans la défensive.

M. U. C. (vert, culotte blanche): formation sympathique possédant des éléments de classe.

A. U. C. (blanc, écusson jaune et rouge): équipe hétérogène et manquant d'entraînement.

POULE A

Clermont U. C. - Toulouse U. C.

Match nul: 12 à 12.

Score à la mi-temps: 8 à 2 en faveur du C U C.

C. U. C.:

Cheminal Marie-Thérèse: 8 points.
Dhermain Andrée (cap.)
Vial Odette: 2 points.
Molinier Suzette.
Destreicher Mariette: 2 points.
Vizier Gabrielle.
Molinier Paule.
Gilbert Andrée.

T. U. C.:

Moudens Suzanne (cap.): 6 points.
Baudry Yvonne.
Abadie Raymonde: 4 points.
Vigroux Andrée.
Kummerlen Suzanne.

Meilleures joueuses. — Cheminal, Dhermain, Destreicher, Mondens, Abadie.

Considérations. — En première mi-temps le CUC domine nettement. En deuxième mi-temps, le TUC se ressaisit, mais à la fin du match, l'arbitre ayant envoyé sur la touche une joueuse de chaque camp, l'équipe de Toulouse qui n'a pas emmenée de remplaçante joue à 4 contre 5.

■ ■

Montpellier U C. - Aix U. C.

MUC bat AUC par 43 à 5.

Score à la mi-temps: 17 à 3 en faveur du MUC.

M. U. C.:

Sennès Liliane: 16 points
Benos Eliane: 4 points.
Béros Madeleine: 7 points
Sorlier.
Cabanis.
Viala.
Blayac.
Serrès Micheline: 16 points

A. U. C.:

Philibert.
Amiel.
Rebufat: 5 points
Weitman.
Gros.
Maurin.
David.

Meilleures joueuses. — Serrès Liliane et Micheline, Beros Eliane et Madeleine, Philibert et Rebufat.

Considérations. — Match facile pour le MUC qui domina l'AUC d'un bout à l'autre du match. Mention spéciale à Mlles Sennès qui produisirent une grosse impression.

■ ■

POULE B

S. Marseillais U. C. - Grenob'e U. C.

SMUC bat GUC par 31 à 4.

A la mi-temps: 11 à 0 en faveur du SMUC.

S. M. U. C.:

Mme Devèze: 7 points.
Mlles Amouche.
Pellatan Ginette: 2 points.
Pellatan Yvonne: 4 points.
Lubouis.
Monnare.
Castel.
De Benedetti: 12 points
Fabre: 6 points.

G. U. C.:

Micot: 2 points.
Penuquin.
Barral.
Serpollet.
Agier.
Balland: 2 points
Mace.
Barbieuse.

Meilleures joueuses. — Mme Devèze Mlles de Benedetti, Fabre, Micot.

Considérations. — Supériorité évidente du SMUC sur le GUC, match très plaisant à suivre..

■ ■

S. Marseillais U.C.- A.S.U. Lyon

SMUC bat ASUL par 27 à 11.

A la mi-temps: 15 à 9 en faveur du SMUC.

S. M. U. C.:

Castel.
Pellatan G., 1 point.
Devèze: 10 points.
De Benedetti: 16 points.
Fabre.
Amouche.
Pellatan Y.
Lubouis.
Monnare.

A. S. U. L.:

Juhen: 2 points.
Revel.
Arnaud: 7 points
Lejeune.
Cheminal.
Orsini.
Rosier: 2 points.
Jullien.

Meilleures joueuses. — De Benedetti, Pellatan G. et Y. Juhen, Arnaud.

Considérations. — L'équipe de l'A. S. U. L., quoique aussi jeune que celle du SMUC ne possède pas autant de « métier ». Le SMUC domina nettement surtout en 2e mi-temps, après une superbe première mi-temps de l'ASUL.

Considérations. — A la première mi-temps, le CUC s'assure un net avantage de score. A la deuxième mi-temps les deux équipes sont très près l'une de l'autre et marquent peu de points chacune. Au cours de ce match, l'adresse et la souplesse s'effacèrent devant la force et la résistance acharnée de la défense,

POULE A

Clermont U. C. - Aix U. C.

CUC bat AUC par 37 à 8.

Score à la mi-temps: 13 à 5 en faveur du CUC.

C. U. C.:

Dhermain Andrée: 21 points.
Cheminal M.-Th.: 4 points.
Vial: 4 points.
Molinier.
Destreicher.
Vigier: 2 points.
Molinier: 6 points
Gilbert.

A. U. C.:

Philibert: 1 point.
Gros.
Amiel.
Rebuffat: 2 points.
Weitmann: 5 points
Maurin.
David.
Greffe.
Pinchi.

Meilleures joueuses. — Dhermain, Cheminal, Molinier, Philibert, Weitmann.

Considérations. — L'équipe d'Aix, fixée par avance sur son compte, fait ce qu'elle peut pour limiter les dégâts. Mlle Dhermain du CUC s'en donna à « cœur joie » en marquant 10 paniers et un coup franc.

■ ■

Toulouse U.C. Montpellier U.C.

TUC bat MUC par 2. à 14.

A la mi-temps: 10 à 6 en faveur du TUC.

T. U. C.:

Moudens: 8 points
Baudry: 2 points.
Abadie: 6 points.
Vigroux: 2 points
Kimmerler: 4 points

M. U. C.:

Sénès M.: 7 points
Senès L.: 2 points.
Beros M.: 4 points
Beros E.: 1 point.
Salier
Cabanis.
Blayac.

Meilleures joueuses. — Moudens, Abadie, Kimmerlen, Senès I et II et Béros I et II.

Considérations. — L'équipe de Montpellier ne fournit pas le match de la veille. Le TUC, plus volontaire enlève le match assez facilement.

■ ■

Toulouse U. C. - Aix U. C.

TUC bat AUC par 33 à 1

A la mi-temps: 18 à 1.

T. U. C.:

Moudens: 4 points.
Baudry: 2 points.
Abadie: 18 points.
Vigroux: 4 points
Kimmerlan.

A. U. C.:

Philibert.
Gros.
Amiel.
Rebuffat.
Pinelli: 1 point.
David.
Maurin.

Meilleures joueuses. — Moudens, Abadie, Vigroux, Philibert, Pinelli.

Considérations. — Une fois de plus, l'AUC sert de pâture à l'une des équipes de la Coupe, le TUC n'oublia pas d'en profiter.

N'est-ce pas Mlle Abadie?

■ ■

Clermont U.C. - Montpellier U.C

CUC bat MUC par 22 à 10.

A la mi-temps: 19 points en faveur du CUC.

C. U. C.:

Dhermain: 12 points
Vial: 2 points.
Cheminal: 5 points.
Molinier: 1 point.
Destreicher: 2 points
Vigier.
Gilbert.
Molinier.

M. U. C

Beros E.
Beros M.
Cabanis.
Viala.
Blayac.
Sorlier.
Senès M.: 8 points.
Senès L.

Meilleures joueuses. — Dhermain, Cheminal, Serrès M. et L.

■ ■

POULE B

A.S. U. Lyon - Grenoble U. C.

ASUL bat GUC par 17 à 8.

Score à la mi-temps: 8 à 6 en faveur de l'ASUL.

A. S. U. L.:

Julien.
Arnaud: 9 points.
Rosier: 6 points.
Cheminal.
Lejeune: 2 points.
Jullien.
Revel.
Orsini.

G. U. C.:

Micot.
Ogier: 6 points.
Perrequin.
Balland: 2 points.
Serpollet.
Barbieux.
Mace.

Meilleures joueuses. — Cheminal Arnaud, Ogier, Micot.

Considérations. — Match sans histoire où le meilleur l'emporta sans trop forcer

FINALES

FINALE DES SECONDS

T. U. C. bat A. S. U. L.: 9 à 8.

En première mi-temps, l'A S U L domine nettement, mais très malchanceuse au panier doit s'incliner devant le score 5 à 4 en faveur du TUC; en deuxième mi-temps, le jeu est équilibré et chaque équipe marque 4 points.

Les meilleurs furent en attaque: Arnaud (ASUL) et Abadie (TUC); Cheminal (ASUL) en défense et Moudens (TUC) en attaque et en défense

Arbitrage impartial de M. Boniface.

■ ■

FINALE DES TROISIEMES

G. U. C. bat M. U. C.: 18 à 5.

Le GUC doit sa victoire surtout à sa défense qui arriva à annihiler les bons attaquants mucistes.

Les meilleures furent: Ogier, Serrès I et II.

Arbitrage agréable de M. Nichil.

FINALE

C. U. C. bat S. M. U. C.: 18 à 5.

10 secondes après la mise en jeu, le CUC marque un panier au grand étonnement de tous; profitant alors de la stupéfaction smuciste, un 2e panier, puis un coup franc, donnent 5 points à Clermont au bout de 4 minutes de jeu. Le SMUC se ressaisit et grâce à Mme Devèze et Mlle de Bénédetti remonte si bien qu'à la mi-temps, les Marseillaises mènent par 9 à 5.

A la reprise, les 2 camps marquent tour à tour, puis de part et d'autre, de nombreux paniers sont tentés sans résultat. Le SMUC mène 4 minutes avant la fin par 12 à 8. Mais presque coup sur coup, un panier, 2 coups francs et encore un panier transforme le score en faveur du CUC (13 à 12); dès lors, il ne reste plus que quelques secondes. Le match est joué.

L'arbitrage de M. Tagliafero contenta les 2 équipes.

Le CUC doit sa victoire surtout aux 5 points « surprises » qui n'en sont pas moins 5 points.

De toute façon, les 2 équipes sont très près l'une de l'autre et il n'est pas exagéré de dire que la chance ou le hasard eût favorisé l'un des deux clubs, alors que vers la fin du match les panneaux portant les fameux cercles étaient particulièrement visés.

La meilleure joueuse des 2 équipes fut Mlle de Benedetti (SMUC) nettement supérieure au dribbling et devant le panneau; ensuite viennent dans l'ordre: Mlles Dhermain (GUC), Cheminal (CUC), Mlle Devèze (SMUC), Mlle Destreicher (CUC).

Les Etudiants et les Sports Civils

—«»—

Les basketteurs du Toulouse Université Club joueront la finale du championnat de France.

En zône occupée, les Pucistes ont été éliminés en demi-finale.

—»o«—

Les étudiants du T. U. C. ont déjà enlevé le championnat de France universitaire de zône libre, battant successivement l'Aix U. C., le Grenoble U. C., le S. Marseillais U. C., le Nice U. C. et, en finale, l'A. S. U. Lyonnaise.

..C'est, maintenant, dans le championnat de France civil que les Toulousains viennent de se distinguer. Après avoir éliminés le F. O. Pézenas, l'Alouette de Limoges (on se souvient des incidents administratifs provoqués par ce match et dont nous avons parlé dans l'Echo), Oullins, ils ont battu, dimanche, à Avignon, en demi-finale, le F. C. de Lyon par 27 à 22.

C'est grâce à leur vitesse qu'ils ont pu obtenir ce résultat flatteur. Les Lyonnais menaient, en effet, à la fin de la première mi-temps par 19 à 13. Ils furent débordés pendant la deuxième.

L'équipe du T. U. C. était composée de Nichil (cap.), Rivière, Moleman, Le Pottier, Rougerie et Robin.

C'est contre l'A. S. de Monaco que nos camarades joueront la finale. Ils porteront sur leurs épaules tout l'honneur des étudiants sportifs.

Nous leur souhaitons tous les succès.

Mais, d'ores et déjà, ils ont bien mérité du sport universitaire.

***

Les Pucistes aussi, d'ailleurs.

Opposés en demi-finale à Altforville, les Pucistes menaient encore 34-33 une minute trente secondes avant le coup de sifflet final et ce, malgré l'expulsion de Fréjot. A ce moment, sur accrochage, l'arbitre siffla et accorda un panier nettement shooté après le coup de sifflet, ce qui désorganisa les Pucistes et permit à Altforville d'arracher une victoire bien compromise.

A l'issue du match, les Pucistes ont porté réclamation.

Nos Champions nous parlent de leurs spécialités

Le CROSS-COUNTRY, sport d'équipe

par Henri BUET

FAIRE du cross-country, sport individuel, un sport d'équipe c'est l'anoblir; et c'est aussi assurer son développement dans la masse. Cette conception d'ailleurs, n'est pas toujours admise par les organisateurs, et elle est inconsciemment combattue par la presse sportive, qui trop souvent célèbre à grand renfort d'articles et de photos, le seul vainqueur.

Il y a donc un « problème de l'équipe » et ce problème est vital en ce qui concerne le sport universitaire, où le cross est peu en faveur, simplement parce que de bonnes individualités n'ont pas pu encore grouper autour d'elles, des camarades de bonne volonté, champions possibles. D'excellents « deuxième plan », laissés à eux-mêmes, se fatiguent vite de ce sport ingrat: à mi-course, au moment de la défaillance, ils sentent l'inutilité de leur effort. Au contraire, s'ils font partie d'une équipe, leur effort prend un sens: devant eux, derrière eux, des camarades luttent et sont, eux aussi, victimes de défaillances; souvent même un maillot ami à proximité d'eux les stimule. Ils repoussent la tentation d'abandonner, et même mal classés, ils apportent à leur équipe, les quelques points qui lui assurent la victoire: ils sont vainqueurs eux aussi. D'autre part les « deuxième plan » bien entraînés, bien « couvés » par leur chef de file sont à même de subir au sein de l'équipe, la lente gestation qui précède l'éclosion du vrai champion. En l'absence d'un entraîneur qualifié (ce qui est le cas général), c'est au capitaine que reviendra la charge redoutable de réaliser les conditions optima. Il devra posséder une technique d'entraînement. Il devra en outre veiller sur la forme physique et morale de ses hommes.

Parlons d'abord technique d'entraînement. On débute par une mise en train de durée variable. D'abord quelques mouvements très simples, très amples, effectués si possible en salle couverte; ensuite deux kilomètres environ effectués en pleine décontraction. Ainsi, même par grand froid, se crée peu à peu le climat favorable. Les muscles bien chauds, bien irrigués sont prêts pour l'effort. Les jours de course cette mise en train est capitale; elle a de plus l'avantage d'occuper l'esprit du coureur; aussitôt ses muscles se décontractent.

L'entraînement proprement dit commence. En début de saison et surtout si on a affaire à des débutants, il faut courir longtemps et doucement sans jamais forcer. Le coureur « rode sa machine » et peu à peu (sans même la chercher) trouve la « foulée économique ». Au départ le capitaine pourra échelonner ses hommes et donner à chacun une avance proportionnelle à sa force. Les plus faibles seront moins vite découragés et le chef de file parti en queue pourra, tandis qu'il les rattrape, surveiller ses coéquipiers et même faire un bout de chemin avec eux, épaule dans épaule.

Le cross étant un sport « tous temps et tous terrains », le parcours devra être aussi accidentés que possible (les cross sur hippodromes très spectaculaires sont une hérésie).

La distance à parcourir sera tantôt supérieure, tantôt inférieure à la distance à couvrir en compétition. Avec les séances dites « de train » (une seule séance dure par semaine au maximum), alterneront des séances dites « de style » (une ou deux séances par semaine sans jamais forcer) au cours desquelles on cultivera la vitesse de jambes par des départs rapides, en groupe. Enfin, on pourra travailler la foulée. Celle du crossman plus courte et adaptée à la nature du terrain, sera régie par les mêmes principes de base que la foulée du pistard: indépendance totale des bras et des jambes; déroulé du pied; expiration volontaire et rythmée; balancement oblique des avant-bras (l'angle bras avant-bras étant constant). Enfin en dehors des périodes de compétition, il y aura lieu de prévoir des séances de culture physique. Je me contenterai de signaler que le plus important pour un coureur, est sans doute de posséder de bons abdominaux.

Après l'effort, le retour au calme. *Il est recommandé de s'arrêter progressivement et d'effectuer, après avoir enfilé un survêtement, un kilomètre environ à grands pas souples, en expirant profondément de temps à autres.*

... L'entraînement paraît terminé: il ne l'est pas. Après l'effort en commun, la détente en commun. *Réunie autour d'une boisson chaude, l'équipe prendra conscience de sa force. Le capitaine, sans en avoir l'air, profitera de ce moment pour jauger les fatigues de chacun. Les petites enquêtes individuelles qu'il fera seront le complément de contrôle médical obligatoire; il attachera une grande importance à 3 tests bien simples: sommeil, poids, appétit. Et surtout le capitaine devra rendre cette détente agréable. Il sera le premier à entonner une chanson de route et il aura la joie d'avoir fait de* ***crossman résistants et volontaires****, une équipe de* ***bons copains.***

Henri BUET

F.-V. VERGNES

LA GYMNASTIQUE MÉDICALE A LA PORTÉE DE TOUS

Edition Causse, Graille, Castelnau Montpellier. Prix: 35 fr.

MémoNum © montpellier3m

:: LES ARTS ET LES LETTRES ::

LES LETTRES

Pierre REVERDY

par Madeleine GAUTIER

Il est des poètes qui s'imposent par leur forme, d'autres par leur talent à provoquer des images, d'autres par leur force d'expression, leur tendresse, leur fougue. Pierre Reverdy, entre les griffes d'un don violent, garde ses distances et semble au premier contact peu accessible, surtout à celui qui cherche dans la lecture un divertissement. Ses poèmes ont le poli, la rondeur, l'orient des perles. Et comme les perles, chaque poème cache une blessure. De toute son œuvre se dégage une beauté implacable, inanalysable, bien au-dessus de la critique « littéraire » parce qu'indiscutable. C'est toute la personnalité de Pierre Reverdy qui se livre à travers les mots serrés qui étreignent le lecteur, provoquent ce choc des portes battantes sur la réalité invisible. C'est le génie qui fait craquer les cadres et impose à l'homme sa redoutable présence.

« A la santé du génie qui marche, alors que le talent n'est capable que de sauter. »

(Pierre Reverdy, œuvres inédites).

Pierre Reverdy échappe à toute classification. Ce n'est ni un versificateur, ni un poète « moderne », comme on dit. Il a découvert le sentier étroit et rapide par où l'on atteint à l'air pur des grandes altitudes, sans que les mots employés pour fixer l'indicible ne soient alourdis de cette recherche qui encombre l'esprit du lecteur. Les mots qu'il utilise sont simples, groupés pour leur laisser toute leur densité:

Une ombre coule sur ta main
La lampe a changé ta figure
La pendule bat
Le temps dure
Et comme il ne se passe rien
Celui qui regardait s'en va.

(Les Ardoises du Toit, 1918) (1)

Peu à peu, dans l'œuvre de Pierre Reverdy, on sent la souffrance le cerner de plus près encore. La forme prend la dureté du diamant, jetant mille éclats grâce aux facettes que taille dans l'homme ce contact permanent, de plein pied avec la vie.

Loin dans le désespoir
J'aurai le visage enfoui dans la glace
Le cœur percé des mille feux du souvenir
L'écueil de l'avenir et la mort en arrière
Et ton souvenir trop léger.

(Ferraille, « X », 1937) (2)

Non pas que le style de Pierre Reverdy ait changé. Toujours aussi maître de la forme, simple moyen d'expression, il l'a dominée dès le début et la plie sans effort aux remous que soulèvent chez le poète une nouvelle couche, un nouveau filon. Le poète, le vrai, s'exprime comme il peut. Chez Pierre Reverdy, cette expression est dénuée de toute maladresse. C'est bien ce qui fait son étonnante supériorité, cette maîtrise vierge de tout effort qui l'impose aux yeux de ses lecteurs comme un très grand poète. Chez lui, pas de cahots, mais une puissance d'expression qui met vigoureusement le lecteur en contact avec cette réalité poétique où il peut se perdre.

J'ouvre mon corps au soleil pétillant
J'ouvre mes yeux à la lumière de ta bouche
Et mon sang pour le tien dans l'ornière du temps
A grands traits notre vie coule de roche en roche

(Ferraille, « Cascade », 1937)

Dégagé de tout romantisme, « ne portant pas son cœur en écharpe », Pierre Reverdy se situe dans une solitude où ne vibre uniquement, en réponse à ses cris, que l'écho de la douleur incommunicable de l'homme fort, écho qui touche d'autant plus qu'on « reconnait » ce cri:

Il n'y a qu'une valeur plus pleine, plus luisante
Dans l'antre où s'endort la raison
Je ne partage pas mon grain
Ma misère sauvage
Je suis seul sur la lèvre tremblante du rivage
Seul sur le roc glissant des fièvres de la mort.

(Ferraille, « Sur la ligne »)

Pierre Reverdy ne s'exprime pas toujours en vers libres. Il a fait beaucoup de poèmes en prose, moins immobiles, plus scintillants d'imaegs que les poèmes en vers libres:

« ...Ecoute et ouvre-moi; je glisse sur la vitre, comme un regard sur un autre œil qui rabat sa paupière. La vitre, la nuit, le volet froid. »

(Flaques de verre, « Tête fermée », 1929) (3)

Alors que tant de poètes se profilent un moment sur l'écran fragile des engouements passagers, l'œuvre de Pierre Reverdy se dresse, solitaire et infiniment émouvante, enfonçant sans pitié la griffe de ses racines dans le cœur noble et si clairvoyant de l'homme qui vit, aime, souffre et comprend.

Madeleine GAUTIER.

(1) Ces poèmes et quelques auteurs ont été réunis dans un recueil, **Les Epaves du ciel**, paru à la « Nouvelle Revue Française ».

(2) Paru dans la série « Les Cahiers du Journal des Poètes », série poétique, collection 1937, n° 30.

(3) Editions de la « Nouvelle Reuve Française ».

LES ARTS

LES EXPOSITIONS A MONTPELLIER

AU MUSEE DU TRAVAIL: exposition de Couderc, Descossy, Dezeuze, Milhau et Suzanne Ballivet.

COUDERC voit de larges plans et travaille dans une harmonie bleue un peu trop voulue. Nous avons beaucoup aimé cependant sa **Femme de pêcheur** hagarde et courbée comme le mât de son bateau et surtout son **Port de Sète** aux accords plus chauds et nuancés dans son atmosphère assourdie.

DESCOSSY est à l'opposé de Couderc: dans un décor d'atelier aux tonalités brunes, fait de chaises, de santons, de draperies, de palettes et d'objets hétéroclites, il découvre tout un univers aux horizons inconnus et aux éclairages un peu caravagiesques, ses perspectives sont étranges; il recherche la difficulté et fait naître le mystère avec la réalité la plus simple. Sa **Chaise aux santons** est particulièrement belle.

DEZEUZE est plus acide que d'habitude; à son **Chemin de l'Aiguelongue**, métallique et froid, à son **Fardage** un peu figé, nous avons préféré ses paysages à l'aquarelle, faits d'un rien, et son **Portrait de femme** aux tons briques.

MILHAU évoque Dufy, mais systématise trop sa manière; il insiste sur le procédé fait de la lourdeur avec ce qui ne devrait être en réalité que fantaisie et délicatesse. Et ses tons sont, de plus, ternes et mornes. De lui, aussi, nous avons préféré une minuscule aquarelle **L'Hiver**, simple et franche.

Suzanne BALLIVET expose une douzaine de belles images gouachées, pleines de gaieté et de jeunesse et admirablement composées, parmi lesquelles son **Concert interrompu** et son **Idylle** nous semblent les plus réussies. Mais pourquoi tous ces visages slaves aux pommettes saillantes, dans ces décors provençaux? Il y a là, une anomalie assez singulière.

Bref, belle exposition, intéressante à plus d'un titre, qui fait oublier heureusement tout ce que le « Musée du Travail » recèle ordinairement de fadeurs ou d'essais cocasses.

Yvan CHRIST.

■ ■

SALON DE PRINTEMPS DES QUAT'Z'ARTS

Le salon de printemps des Quat'z'arts s'est ouvert le 26 mars à Montpellier. Un ensemble plus homogène que l'année dernière, moins copieux, mais plus choisi.

De très belles céramiques de **F. Altimis** attirent les regards et évoquent sans les copier quelques-unes des plus belles création de Picasso, de celle de la Période Rose entre autres. Une statuette de torero, cambré, est particulièrement belle, ainsi qu'une plaque représentant un arlequin.

Barbacane expose un olivier baignant dans une atmosphère brumeuse et sombre d'une facture très personnelle.

Darches, un très remarquable ensemble de dessins à la plume plein de poésie et de rêve.

Maraval, un portrait d'enfant à l'aquarelle subtil et simple.

Granier, un beau paysage sur deux pins.

Colette Llaurens, un jeu d'échec plein de mystère peint dans une matière amoureuse.

Christ, des dessins à la plume nerveux et délicats.

Lise Rozier, deux portraits rappelant certaines esquisses de Manet.

Simone Poulain, un grand paysage aux harmonies dorées.

G. P.

VOICI Avril 1942
LA FRANCE DE CE MOIS
Une nouvelle formule de Revue
20 Articles
Paul CLAUDEL, Jean GIONO, Paul HAZARD, Pierre LIAUTEY, René MOREUX, Gustave THIBON, André SIEGFRIED, Robert VAUCHER
100 pages de lectures actuelles ; 6 fr.
Abonnement annuel: 60 fr
Tout nouvel abonné reçoit trois nouveautés
SEQUANA à choisir --- Spécimen sur demande
SEQUANA
21, rue du Maréchal-Foch -- VICHY
SEQUANA

LES LIVRES

Louis GILLET

STELE POUR JAMES JOYCE

(EDITIONS DU SAGITTAIRE)

par Henry-François REY

Notre époque pourrait se définir comme celle qui dans tous les domaines essaya de franchir ces limites, d'aller au-delà; au-delà de la poésie avec Breton et les surréalistes, au-delà de la peinture avec Chirico, Miro ou Salvador Dali, au-delà de l'homme même avec Heideger, Scheler ou Gabriel Marcel. Briser les cadres de tout, de notre univers lui-même si cela est possible, telle est la grande tentation de l'homme contemporain. Notre temps est celui de l'éclatement de toutes les valeurs.

James Joyce, lui, consacre sa vie toute entière à l'édification d'une œuvre qui tend à briser les cadres du langage.

La littérature européenne de ces vingt dernières années présente un fait remarquable bien que peu remarqué: l'existence presque simultanée de Joyce et de Céline. Deux artistes qui veulent se créer une langue propre, capable de les exprimer totalement. Deux artistes qui ne se satisfont pas du langage courant.

Le langage est d'abord un phénomène social, un moyen commode pour que tous les membres d'une société donnée puissent se comprendre; si le langage varie, il ne le fait qu'entre des limites données et il n'évolue que très lentement. On comprend que des artistes qui veulent s'exprimer et surtout des poètes, se satisfassent difficilement d'un instrument aussi rigide et aussi conservateur. Le peintre peut créer son propre langage, c'est ce qu'ont fait Manet, Cézanne, Matisse et Picasso. Le poète ou le romancier ne le peuvent pas.

Lorsque la poésie arrive en France à sa maturation, avec Rimbaud et surtout Mallarmé, ce problème de l'insuffisance du langage comme moyen d'expression se pose avec acuité. Mallarmé, qui croit avec juste raison que l'essence du poème réside dans le mot s'essaye à créer une langue personnelle ou plus exactement une syntaxe personnelle (car ses recherches portent bien peu sur la morphologie), après lui, Valéry et tous les poètes contemporains prennent la même voie.

On voit le danger d'un art ayant comme moyen d'expression un langage personnel à chaque artiste, donc ésotérique. Un tel art est social. Mais il ne faut pas oublier que l'acte de création, l'œuvre d'art elle-même ne regarde que l'artiste seul. Ils sont les résultats d'un drame intérieur, en tout cas de préoccupations morales, intellectuelles ou physiques intimes. Tout œuvre d'art est le résultat d'un règlement de compte entre l'artiste et son moi profond. La création d'un langage personnel se légitime donc parfaitement.

C'est ce qu'implique l'œuvre d'un Joyce, d'un Céline: « Je veux exprimer ce que je suis, ce que je pense, la façon dont je conçois le monde et l'homme, cette expression est pour moi une nécessité, or le langage social ne me suffit pas. Il me faut créer une langue qui puisse m'exprimer absolument ». C'est ce que pourraient nous répondre Joyce et Céline, si on les interrogeait sur la validité d'un tel effort linguistique.

Aucun philologue, aucun grammairien n'a atteint au résultat obtenu par Joyce qui, en trente ans, s'est forgé une langue absolument unique, sa langue, la seule capable de l'exprimer totalement. S'il n'était pas le grand écrivain qu'il est, il aurait droit à notre admiration pour l'épreuve philoligique qu'il a réalisée Mais son œuvre n'est pas seulement philologique, c'est ce que semble oublier par instant Louis Gillet dans son dernier livre **Stèle pour James Joyce**, qui lui fut dicté par une admiration totale et par une amitié vieille de dix ans qui le lia étroitement à l'auteur d'Ulysse.

Louis Gillet insiste beaucoup, au cours des sept essais qui composent son livre sur Joyce créateur de langage, il ne fait que passer sur Joyce créateur d'un monde. Pourtant, **Ulysse** est, non seulement un extraordinaire chef-d'œuvre technique, mais il représente littérairement et métaphysiquement un ouvrage d'une importance considérable.

Tout écrivain, tout artiste de valeur exprime par son œuvre sa conception du monde. Toute grande œuvre représente un système de l'univers et par là est métaphysique, Stendhal, Balzac, Proust, ont dépeint dans leur œuvre non le monde tel qu'il est objectivement mais tel que subjectivement ils le concevaient. Mais leur monde bien que personnel à chacun d'eux, nous pouvions sans peine en franchir les portes et nous y sentir familiers. L'univers de Joyce, au contraire, ne se livre que si on en enfonce les portes. Il y a, pour atteindre au réel de Joyce, les mêmes initiations progressives qui permettaient d'atteindre à la pleine connaissance des mystères d'Eleusis.

Quelles sont les grandes lignes qui composent cet univers? Joyce part et Louis Gillet le souligne justement, de la conception historico-métaphysique de Vico, qui voyait dans l'Histoire un éternel recommencement. Rien n'arrive dans le monde du philosophe italien non plus que dans celui de Joyce il n'y a pas d'évènement. De ce postulat découle une conception précise du temps. Louis Gillet souligne que « le principe central de la pensée de James Joyce est une conception mystique du temps ». Conception mystique qui fait du temps une sorte de divinité absolue, une divinité intemporelle. Joyce nie le temps et par contre-coup l'Histoire: « Je suis un homme qui cherche à s'échapper du cauchemar de l'Histoire » dit Stephen Dédalus dans **Ulysse**. Joyce nie le temps et également l'espace. Pour lui, souligne encore Louis Gillet, Dublin, sa ville natale, reste le lieu unique, le centre de son cosmos: « ses voyages ne sont qu'une méthode pour cultiver sa nostalgie ».

Négation du temps, négation de l'espace, à la limite, négation de l'homme physique et charnel, telle est l'expérience de Joyce, expérience effrayante sans doute, mais certainement la plus belle, la plus « héroïque » de notre temps. C'est celle de tous les grands mystiques. Lorsque Saint-Jean-de-la-Croix parle de ses « nuits » qui lui permettent d'atteindre à l'union avec Dieu, de ses « renoncements au tout de l'homme », c'est d'abord au temps et à l'espace qu'il renonce. Mais Joyce qui, dès sa jeunesse, avait déclaré la guerre à Dieu et à son église, fut « un mystique sans Dieu », sorte d'incarnation d'un M. Test irlandais.

Mais ce philologue ce métaphysicien ce mystique, fut avant tout un poète, un poète à la manière antique, à la manière d'Homère, d'Esiode, de Lucrèce ou de Virgile, à la manière de Platon. Son œuvre, même lorsqu'elle est la plus métaphysique, ne cesse pas d'être revêtue de la prestigieuse tunique de la poésie.

Le livre de Louis Gillet, s'il n'apporte pas de lumières nouvelles sur Joyce, a le grand mérite de préciser certains points obscurs de sa personnalité. C'est un ouvrage de vulgarisation (Louis Gillet n'est pas autre chose qu'un vulgarisateur), mais de vulgarisation intelligente. Par sa sincérité, sa clarté et aussi par la grande amitié qui dicta ses pages, Gillet nous fait entrer dans le domaine enchanté et mystérieux du génial écrivain irlandais. Toutefois le livre d'ensemble sur Joyce reste à écrire.

LE THEATRE

Un an de théâtre

AH l'heureuse idée!

Ne vous est-il jamais arrivé au cours d'une conversation ou d'une rêverie d'évoquer un spectacle passé? n'avez-vous pas souvent hésité sur le titre exact d'une pièce? Avez-vous toujours présent à l'esprit la date précise de sa création, le nom de son auteur, le détail de son interprétation?

Aussi devons-nous saluer avec joie le premier numéro des Archives d'art que publient les Editions de la France Nouvelle.

Sous le titre « Un An de Théâtre », Michel Florisoone, Raymond Cogniat et Yves Bonnat nous présentent le plus utile des catalogues. Catalogue qui, à l'image de la France actuelle est malheureusement fait de deux parties. Le titre même de chacune d'elles est significatif, d'abord: « A Paris », ensuite « En Zone non occupée ». Il apparait déjà que si Paris est demeuré le véritable centre artistique de la zone occupée, aucune ville de la zone libre n'a imposé sa primauté.

■ ■

Le classement adopté est l'ordre chronologique.

Nous avons donc dans ce petit volume, mois par mois, la liste de tous les spectacles donnés en France d'octobre 1940 à septembre 1941.

Pour chacun d'eux, nous trouvons, outre le nom de l'auteur et du metteur en scène, celui du décorateur et du metteur en scène, celui du décorateur et du dessinateur des costumes, la liste des principaux interprètes, le nom du théâtre et souvent d'autres indications telles que la date de la création et celle de la dernière, s'il s'est agi d'une tournée la région dans laquelle s'est déroulé son itinéraire, etc..

La philosophie de cette énumération Michel Florisoone la tire pour la zône occupée, et Raymond Cogniat pour la zone libre.

Quelle est-elle? Raymond Cogniat constate que « dans l'ensemble, rien de très original n'a été donné au cours de cette année ».

Les circonstances ont imposé, surtout aux jeunes troupes, des moyens très simples, d'où la naissance d'un matériel de scène léger et sommaire, dans lequel les paravents et les rideaux tiennent une place importante. Ceux-ci devraient être en faveur du texte. Il n'en a rien été. On ne peut pas dire d'ailleurs que celui-ci ait été vraiment dédaigné, mais rien de neuf ne nous a été donné. Molière règne partout. Nous n'avons donc pas vu naitre au théâtre une nouvelle école littéraire. Cette saison n'a pas eu sa bataille du Cid ou celle de Hernani.

Tout au plus, peut-on distinguer chez les animateurs ou les metteurs en scène quelques tendances esthétiques nouvelles dans la décoration ou la compréhension de la pièce.

Ce qui est digne d'intérêt dans l'une ou l'autre zone, c'est peut-être la recherche d'un public neuf, croyant en un idéal: la jeunesse. C'est là que s'exerce l'influence de Copeau. Et ce sont ces jeunes troupes, La Saison-Nouvelle, les Quatre-Chemins, les Quatre-Saisons Provinciales, les Comédiens Routiers, etc., qui, souvent au cours de tournées dans les plus petits villages, selon Michel Florisoone « sont déterminés à aller jusqu'au bout, c'est-à-dire à rassembler leur public et à susciter le poète ».

C'est un peu la même recherche d'un public nouveau, déshabitué du théâtre auquel certains veulent donner à nouveau le goût des spectacles qui inspire, où des vastes manifestations soit très primaires et prétentieuses comme le « Portique pour une Fille de France » soit déjà très émouvantes comme la fête des Chantiers de la Jeunesse à Vichy.

Enfin il y a tout le problème de la décentralisation théâtrale. Raymond Cogniat dit fort bien qu'elle est nécessaire, nous ne partageons pas cependant son optimisme, car nous ne croyions pas malheureusement que cette organisation soit « près de se réaliser par la force des choses ».

Il faut noter pour finir l'importance que Jeune France a eu dans la renaissance théâtrale française après l'armistice; cet ouvrage en témoigne. Certes, il y a eu des erreurs. Mais des fautes de sa direction, devait-on purement et simplement conclure, comme on l'a fait, à la suppression de cet organisme? Les vrais amis du théâtre ne le penseront sans doute pas, après avoir lu « Un an de théâtre ». Les faits se chargeront d'eux-mêmes de montrer la nécessité d'un organisme équivalent.

André GABY.

H. LARDANCHET-LYON
Vient de paraitre :
HENRY JOLY
La Corse Française au XVIe siècle
"Un épisode passionnant et peu connu de notre Histoire"
Un volume in-8 écu, avec portrait 35 fr.
Dans la même collection:
HENRY LE MARQUAND
TOURVILLE, Marin de Louis XIV
45 fr
FOUQUES DUPARC
LE TROISIÈME RICHELIEU
25 fr.

« L'Echo » chuchote...

Il manque six académiciens sous la Coupole. Les Quarante ne sont plus que les Trente-quatre. Et sur les trente-quatre, il en est deux ou trois dont la santé [illegible] lieu à des inquiétudes au secrétaire-perpétuel-provisoire.

Or, on sait que l'Académie a décidé de ne procéder à aucune élection avant la fin de la guerre. Qu'adviendra-t-il si la guerre dure encore quelques années?

La docte assemblée risque d'être réduite à sa moitié ou à son quart ou même à zéro.

En admettant que la mort ait épargné une vingtaine d'immortels lorsque sonnera la paix, les survivants risqueront de succomber à la fatigue des élections. A dix candidats par fauteuil et quatre ou cinq visites par candidat, vous vous rendez compte du métier?

A moins, propose un hebdomadaire, que l'Académie n'adopte le scrutin de liste! Il y a, en effet, sous la Coupole, le parti des Ducs, celui des Cardinaux, celui des Militaires. Et quelque part, modeste et effacé, celui des Ecrivains.

■ ■

François Fosca vient de publier une édition « rajeunie » des Mystères de Paris, d'Eugène Sue et annonce un semblable tripatouillage du Juif Errant.

La Société des Gens de Lettres s'est élevée violemment contre ces procédés et a décidé de lutter par tous les moyens en son pouvoir contre cette façon de traiter les textes tombés dans le domaine public.

On ne saurait trop la féliciter. Mais il est malheureusement à craindre qu'elle ne puisse faire grand'chose, et que, demain, suivant l'exemple de François Fosca, quelqu'érudit bien intentionné ne se mette à « rajeunir » Balzac, Flaubert ou d'autres.

Et Notre-Dame de Paris?

Voilà encore un roman qui aurait besoin d'un petit coup de rabot. Il va tomber dans le domaine public d'ici quelques mois. On suppose que M. François Fosca l'attend au tournant!

Eugène Sue est plus qu'un feuilletoniste. Ses Mystères de Paris nous tracent un tableau fort curieux et sans doute en partie véridique de la ville au milieu du 19e siècle. Vouloir « rajeunir » un tel ouvrage, c'était essayer d'habiller une grand'mère avec une robe « swing ».

Aussi bien la version François Fosca, ayant perdu tout ce côté pittoresque, parfois boursouflé, un peu grandiloquent, pour tout dire romantique, qui faisait le plus grand charme du livre, n'est plus qu'une histoire plate.

Nous lui souhaitons le plus franc insuccès.

Du fait de leur prolifération, les prix littéraires n'ont plus une grande influence sur le public. Seuls, le Goncourt et le Renaudot continuent à « faire vendre ». Si un prix peut lancer un livre, il arrive aussi que le contraire se produit. Ainsi, le Renaudot acquit tout son prestige en couronnant le Voyage au bout de la nuit, qui, en quelques mois, passa à plus de cent mille exemplaires entre les mains des libraires et des lecteurs, avec, sur son ventre, l'écharpe rouge portant les mots Prix Renaudot.

Ainsi, le prix purement honorifique, fondé par quelques courriéristes se fit, d'un seul coup, une réputation. Par la suite, il sut d'ailleurs la mériter, en couronnant presque toujours des œuvres plus originales, plus curieuses, plus viriles, que le Goncourt.

■ ■

Si les circonstances s'y étaient davantage prêtées, même aventure eut pu, cette année, advenir au Prix Cazes. Ce prix a été fondé, il y a sept ans, par le propriétaire de la Brasserie Lipp, boulevard Saint-Germain. Ce brave homme, le père Cazes, originaire du Lot, ne connait, de la littérature, que ce qu'il peut entendre des conversations échauffées entre les journalistes, poètes et écrivains qui fréquentent son établissement. Il porte à tous ces gens-là un intérêt d'autant plus grand et leurs préoccupations lui paraissent d'autant plus élevées qu'il s'en sent plus éloigné!

Et il a eu la généreuse idée de mettre à la disposition d'un jury d'écrivains et poètes clients de sa maison et présidé par André Salmon, une bourse de 2.500 fr. à décerner chaque année à un roman, un essai, ou un recueil de vers.

Cette année, il a porté la bourse à 5.000 fr. et c'est Albert Paraz qui l'a décrochée avec son livre Le Roi tout nu.

■ ■

Si le propriétaire du cabaret de la Pomme de Pin s'était montré généreux envers Villon, si la Brasserie Grecque avait alloué une bourse à Moréas, si le Vachette avait décerné un prix à Verlaine, quelle gloire en eut rejailli sur eux! s'exclama André Salmon au dessert d'un excellent repas partagé par le jury et le lauréat. Eh bien, ce qu'ils n'ont pas fait, la Brasserie Lipp vient de le faire, en couronnant Paraz.

Le père Cazes buvait du lait, si l'on ose écrire.

Toute proportion gardée — Paraz vaut mieux que Moréas, mais il n'est ni Villon, ni Verlaine — Salmon était dans la note juste. Car Paraz, s'il n'est pas aussi grand que l'auteur de la Ballade des Pendus ou celui de Sagesse, n'en est pas moins de la même race d'écrivains bohèmes, à la fois naïf et retors, candide et malin, généreux et égoïste, fraudeur des lois, bonimenteur, toujours fauché, faiseur de tours de cartes, prestidigitateur, pipeur, grand théoricien à la lune, échaffaudeur de mondes parfaits et spectateur extraordinairement lucide du notre.

Son dernier livre, Le Roi tout nu était dans les cartons de son éditeur depuis mil neuf cent trente-neuf. Les dernières pages seulement ont subi de très légers changements. Le livre a gardé son ton de liberté absolue et le tableau qu'il nous peint de l'Allemagne de 1914 à 1919 est surprenant. Celui de la France de 1920 à 1939 n'est pas moins curieux. Paraz a vraiment gardé les yeux clairs de l'enfant de conte d'Andersen, qui voit « Le Roi tout nu » et qui le dit.

■ ■

Sauf Jupiter et Jeanne avec nous, les pièces de jeunes qui ont été représentées cette saison ont été de lamentables fiasco. Aussi, les troupes en reviennent-elles toujours aux classiques, que ce soit à Paris même ou dans les tournées de province, Et l'évènement théâtral de cette fin d'hiver a été la représentation de La Célestine, de l'auteur espagnol Fernando de Rojas, une pièce qui date de 1.499.

Le succès en a été considérable. On reproche cependant à l'adaptateur, Paul Achard, d'avoir quelque peu trahi l'auteur, en escamotant tout le côté lyrique de la pièce pour insister sur tout ce qu'elle offrait de puissamment pittoresque et sur sa verdeur qui atteint parfois à l'obscénité.

Aussi, Stève Passeur s'est-il mis, dit-on, à l'ouvrage et prépare-t-il, lui aussi, une version de La Célestine. Quant on saura que la pièce originale comporte vingt-et-un tableaux, on comprendra qu'il y a de quoi puiser.

Mais on dénie déjà à Stève Passeur la possibilité de comprendre et de traduire convenablement Fernando de Rojas. Trop grand pour lui, disent ses petits amis.

Si bien qu'un troisième dramaturge, et des plus grands se préparerait, dit-on, à faire également sa cour à La Célestine. Verrons-nous un jour, sur les scènes parisiennes, trois versions différentes de cette pièce?

Ce serait une étrange revanche pour ce chef-d'œuvre, qui dépasse, dit-on, les sommets de Shakespeare et qui a attendu près de cinq siècles pour être représentée en France.

■ ■

La Célestine, l'entremetteuse, la maquerelle, c'est Marcelle Géniat. Cette actrice grandiloquente commence une brillante carrière à l'âge où d'autres pensent déjà à la retraite. Qu'on n'ait trouvé personne d'autre à qui confier ce rôle magnifique montre la pauvreté des ressources actuelles de la scène parisienne. Le personnage est si grand, si étrange, si magnifique, si hideux, que les boursouflures qu'elle y ajoute paraissent à peine.

Mais c'est tout de même dommage.

■ ■

Viviane Romance ayant prix au sérieux son personnage de reine des Gitanes, avait voulu tout régenter autour d'elle, remanier les scénarii, modifier les dialogues et signait en même temps plusieurs contrats avec des firmes différentes.

Elle vient d'être « suspendue » pour trois mois.

Elle va en profiter pour faire du théâtre. On va la voir, parait-il, dans une Dame aux Camélias de Marcelle Maurette.

Viviane Romance en Marguerite Gauthier!

Où va-t-elle mettre ses... avantages?

■ ■

Jean Giono vient d'arriver à Paris. Un petit groupe de gionistes, tout ému, est allé l'attendre à la gare avec des fleurs. Et la pluie.

— Brrr! a fait Giono, qui n'avait pas revu Paris depuis dix ans, à Manosque, depuis quatre jours, c'est le printemps, le soleil tiède, la vive éclosion des fleurs!

Les gionistes ont recueilli cette déclaration ensoleillée, qui a été reproduite dans tous les journaux, avec le sourire de l'artiste. Le sourire du gagnat qui dit: « Je tâcherai de faire mieux la prochaine fois ».

■ ■

Giono vient à Paris pour faire de la mise en scène. Il va diriger, a-t-il dit, les prises de vue du Chant du Monde.

Il y a bien longtemps que nous pensons qu'il y a un film magnifique à tirer de ce grand bouquin. Mais pour faire un film, il faut connaitre son métier. Ce n'est pas parce que les piteux metteurs en scène qui règnent sur notre cinéma actuel ne le connaissent pas que Giono doit être plus qualifié qu'eux.

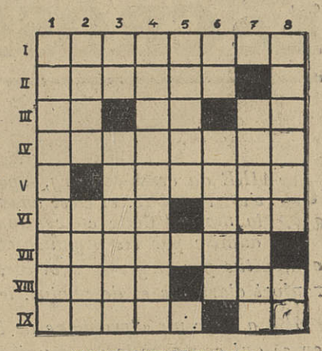
Il lui est évidemment impossible de faire plus mal qu'eux. Mais fera-t-il mieux? Nous en doutons. Giono est sur la pente déclinante. Un verbalisme entortillant règne dans son esprit. Et il n'a plus le sens, ni de la mesure, ni du ridicule.

Il est fort à craindre qu'il ne nous donne quelqu'étrange mélange d'Abel Gance et de Marcel Pagnol.

Le Secrétaire-gérant :
Raymond CASTANS.

Imprimerie Causse, Graille et Castelnau, 7, rue Dom-Vaissette, Montpellier.

NOS MOTS CROISES



HORIZONTALEMENT

I. — Ancien produit de remplacement dont on cherche aujourd'hui des ersatzs.
II. — En dehors de la loi américaine.
III. — Un Saint qui est dans notre Manche; Démontre la supériorité du solitaire; Phonétiquement témoigner en justice.
IV. — Obligation à qui l'on a fait face malgré son peu d'intérêt.
V. — Provoquait jadis un échange de cartes sans duel.
VI. — Qui tombe bien, pour un rocher ou une rencontre (deux mots); Impératif du libraire.
VII. — Poète latin.
VIII. — Douloureuse épreuve; La notre fut la quatrième.
IX. — Filet de pêche un peu embrouillé; Lu et retenu.

VERTICALEMENT

1. — A résolu la crise du logement.
2. — Valeureux Bordelais de la légende; Monnaie turque.
3. — Dans l'intérieur; Passas à côté de l'obstacle.
4. — Os de l'épaule.
5. — Où l'oued chante sous les palmes.
6. — Initiales du plus célèbre musicien allemand du XIXe siècle; Arrose Is.
7. — Partagés en deux, faisaient le bonheur des buveurs parisiens.
8. — Greffées; De avoir.

■ ■

SOLUTION DU PROBLEME PRECEDENT

Horizontalement

I. Bordeaux. — II. Oréades. — III. U. I.; U. E.; IS. — IV. R. G.; D. N.; Te. — V. Gigette. — VI. En; Tea. — VII. Tan; Tes. — VIII. L'argent.

Verticalement

1. Bourguet. — 2. Original. — 3. Re; Na. — 4. Daudet. — 5. Edenté. — 6. A. E.; Tate. — 7. Usité; En. — 8. Ost.

MémoNum © montpellier3m